40e Année. N° 14.

AUG 11 1933

PERIODICAL ROOM
GENERAL LIBRARY
UNIV. OF MICH.

LA REVUE DE PARIS

15 JUILLET 1933

		Pages.
ndré Thérive	*Antoinette Bourignon.* — I	241
ul Duchon	*Parmi les Papiers de Laffitte*	266
cques Laffitte. . . .	*Souvenirs sur Louis-Philippe*	269
mte Sforza	*États-Unis 1933*	294
osamond Lehmann .	*L'Invitation à la Valse.* — IV.	310
lbert Flament. . . .	*Le Salon de l'Europe*	360
arthe de Fels. . . .	*Vatel* (fin).	379
eorges Le Blévec . .	*Les Clippers*	399
Vladimir d'Ormesson.	*Perspectives allemandes*	425
lbert Thibaudet. . .	*Romantiques et Parnassiens.* — III . .	455
enry Bidou	*Parmi les Livres*	470

Copyright 1933 *Revue de Paris.*

LA LIVRAISON DE 240 PAGES : 7 FRANCS

PARIS

DIRECTION ET RÉDACTION : 114, AVENUE DES CHAMPS-ÉLYSÉES

ADMINISTRATION, ABONNEMENT ET VENTE : 3, RUE AUBER

La Tour de Babel

La Conférence de Londres avait été convoquée pour faciliter le reto à la stabilité monétaire et permettre la reprise des échanges internati naux. Entre deux exercices nautiques, le 3 juillet, le président Roos velt a déclaré qu'il refusait de mettre un terme aux errements dollar, et exprimé sa surprise que la vieille Europe ne jetât pas égal ment ses devises dans le tourbillon, afin de mieux participer à u grande œuvre de restauration. Vues qui ont incontestablement le mér de l'originalité.

Les États-Unis ont le secret des désaveux. Le Congrès désappro le Président. Le Président blâme son représentant. Et, pour finir, dément le démenti.

Cette diplomatie est remarquablement adaptée à une politique fina cière qui est, elle aussi, contradictoire dans son essence. Le parti dém crate a d'abord brisé le crédit pour sauver le dollar, puis, par un re rement total, il a décidé de briser le dollar pour sauver le crédit, a de relever les prix et d'adoucir le poids des dettes intérieures.

La Conférence Internationale avait naïvement commencé ses trava comme s'il s'agissait de remettre de l'ordre dans un monde dérég L'Amérique est brutalement intervenue pour rappeler qu'elle ne s'int ressait qu'à ses propres affaires et que, pour elle, « prospérité » éta synonyme de « spéculation », elle entendait manipuler sa monnaie.

Les Nations fidèles à l'étalon or ont fait de belles protestations d'orth doxie. Il reste maintenant à savoir si elles ne pratiqueront pas u politique budgétaire et financière qui conduise, elle aussi, à la ruine leurs devises. Cette autre contradiction, entre l'expression d'u volonté et les actes d'une politique, n'est pas la moins grave pour salut du monde.

G. d'E.

La REVUE DE PARIS *publiera prochainement* :

Une série de Lettres inédites de Balzac à l'Étrangère

De l'Échoppe au grand Magasin

par LOUIS HAUTECŒUR

ANTOINETTE BOURIGNON

Chronique véritable.

I

PROLOGUE EN ENFER

Bien qu'elle soit blottie au fond de montagnes affreuses, protégée par des bois épais et par des torrents impétueux, d'une profondeur incroyable, bien qu'elle ait été fondée, au demeurant, par un ermite fameux et sous l'inspiration divine, la ville de Saint-Claude n'a pas laissé d'être victime des plus horribles calamités. A vrai dire, toute histoire mémorable offre aux yeux un tissu bigarré de malheurs, et l'on ne parvient à forcer l'indifférence de la postérité que par des titres éclatants à sa compassion. C'est ce qui fait que nous imaginons volontiers, à considérer dans le passé les seuls événements lamentables, que le monde s'améliore sans cesse et marche d'un pas sûr vers un nouvel âge d'or. Je tiens ce préjugé pour funeste et ridicule; nous ne serons pas moins célèbres que nos devanciers, c'est-à-dire moins dignes de pitié auprès de nos successeurs.

Toujours est-il que les événements et les hommes s'acharnèrent tour à tour à rendre illustre la bonne cité de Saint-Claude. Tantôt des tempêtes épouvantables abattaient sur elle des quartiers de rocs gigantesques, semblaient vouloir lui donner le Jura pour tertre et monument. Tantôt les vents, qui tournent dans ce pauvre cirque comme des bêtes enragées, s'efforçaient de la jeter à bas. Plus souvent encore, la cruauté

des gens de guerre a essayé d'achever les effets de la nature ennemie.

Mais jamais l'inhumanité, la politique, le sacrilège, et autres fléaux ne furent aussi bien exercés contre la ville du bienheureux ermite qu'à la faveur des campagnes que le roi de France et ses alliés menèrent contre la Maison d'Autriche. La province de Franche-Comté, jadis proclamée neutre, fut envahie et saccagée sur l'ordre exprès de Mgr le cardinal de Richelieu : ce ministre ne feignait pas, comme on sait, d'employer des hérétiques et des soudards à défendre la paix et la vraie religion. M. le duc Bernard de Weimar, ou plutôt M. le comte de Nassau, son lieutenant, apparut donc avec ses hordes suédoises, l'an 1639, environ la fête des Rogations. Les habitants de la ville s'enfuirent sans implorer la clémence du vainqueur. Seuls, les capucins, qui tenaient alors l'abbaye, osèrent demeurer sur place, tels à peu près ces vieux Romains que nos Gaulois, après la bataille d'Allia, trouvèrent assis, otages bénévoles, dans leur cité déserte. Ils firent si bien que les barbares du Nord respectèrent les maisons, visitèrent seulement les caves et repartirent le lendemain comme ils étaient venus, dans la direction du Levant.

Déjà les citadins, revenus, s'installaient à leurs foyers, remerciaient le ciel de ses grâces et commençaient à rire de leurs propres terreurs. Quelques-uns même, qui épiaient le dernier chariot des ennemis grinçant sur la route de Longchaumois, lançaient leurs bonnets en l'air, sous le coup d'une bruyante allégresse. Des filles et des enfants osaient crier : « Vivent les Suèdes! », acclamant ainsi le danger disparu. La nuit tombait du haut des montagnes, et les brouillards s'allongeaient sur le flanc des précipices, comme ils font dans les soirées paisibles de l'été. Seule brillait dans la ville l'église vénérable où l'on conserve le corps miraculeux de Saint-Claude : les autels s'allumaient de mille chandelles, le chapitre entrait dans ses stalles, les bourgeois emplissaient la nef pour entonner un *Te Deum*... Tout à coup le tocsin résonne de nouveau, fait trembler les pierres du temple et la pieuse assemblée. Les derniers guetteurs, restés dehors, échangent et propagent un appel sinistre. La foule sort en désordre, s'amasse confusément sous les tilleuls de la grand'place. Un silence, fait de

mille murmures épouvantés, règne sur cette multitude, tandis que les cierges s'éteignent dans l'église.

Enfin un galop approche. Un montagnard saute à bas de sa mule écumante, et d'une voix entrecoupée :

— Sauvez-vous, — crie-t-il. — Les ennemis arrivent.

On l'entoure :

— Ils sont partis, — lui dit-on. — Ce n'étaient, parbleu, que de bons Suèdes, et qui n'ont pas pris un poulet!

— Hélas! — dit-il, — il s'agit bien des Suèdes! Je parle d'une effroyable troupe de Français, de monstres à face humaine, qui descend de la Valserine, promenant avec eux le meurtre et les flammes. Fuyez, vous dis-je, ils ne respecteront rien.

Et il leur marqua en quelques paroles l'atrocité de ces nouveaux envahisseurs. On les avait signalés par des alarmes convenues, dans les hautes vallées qui dominent Saint-Claude vers le Midi; déjà leurs corps d'armée avaient pris les Bouchoux, et marchaient sur Septmoncel; ils massacraient des troupeaux entiers, mettaient le feu aux forêts de la montagne, chassaient devant eux les villageois, les bêtes sauvages et domestiques. Les aigles dépossédés de leurs sapins altiers, les ours de leurs cavernes inviolables, les taureaux indomptés qu'on laisse d'habitude, six mois de l'an, dans des pacages déserts, tout cela fuyait pêle-mêle devant une colonne plus redoutable encore, reîtres barbus, arquebusiers ivres, piquiers ensanglantés : il y avait possible sept cents chevaux, trois mille hommes de pied et des convois à l'avenant, bref une armée innombrable, pareille à une ville en marche, hérissée de lances de trois toises, et de mousquets des mieux polis, chantant des refrains impies ou licencieux, toute puante et toute ardente. Des fugitifs attardés qui l'avaient vue avancer dans le val de Valserine, assurèrent que ces Français campaient dans les églises, urinaient dans les bénitiers, donnaient à leurs rosses l'avoine sur les pierres d'autel. D'autres rapportèrent qu'ils traînaient avec eux, et par douzaines, des canons aussi gros que des piles de pont, sans parler de leurs valets, vrais suppôts d'enfer, où il y avait jusqu'à des Mores, et de leurs catins qui suivaient la colonne, dans de grands chariots pleins de paille, ou toutes nues, montées sur des ânes qu'elles menaient avec des rubans roses.

C'est en ces termes que fut annoncée aux citoyens de Saint-Claude l'arrivée de l'armée de M. de la Motte-Houdancourt, lieutenant royal.

A cette effrayante nouvelle, la panique se déchaîna plus vive qu'elle n'avait été lors de l'approche des Suédois. En hâte, tous ces malheureux montagnards reprirent leur pauvre bagage, et, non sans bien du désordre, passèrent le haut pont de bois qui traverse leur torrent pour mettre au moins le gouffre entre leurs personnes et l'envahisseur.

Ce pont, jeté d'une rive à l'autre, et souvent détruit par les orages, ne manqua pas de craquer mille fois sous le poids de cette multitude; il mène aux pentes d'une montagne sourcilleuse qui domine la ville devers le nord, et qu'on appelle le mont d'Avignon. C'est là que les gens de Saint-Claude se retirèrent pour la seconde fois, gravissant ainsi leur forteresse naturelle, ou, pour mieux dire, leur calvaire; car, chargés de leurs hardes et des misérables provisions qu'ils avaient pu ramasser, ils souffrirent mille morts avant de parvenir à une hauteur suffisante. Les monts Jura forment en maint endroit des terrasses naturelles, qui alternent avec des précipices horribles, faits de roches blanches où le pied des anges seul pourrait grimper. Sur une de ces terrasses, les fugitifs s'arrêtèrent, et pour souffler et pour mesurer l'étendue de leur malheur. Le spectacle les en attendait précisément à ce point de leur escalade.

Vers le midi, une lueur rougeoyante s'étendait déjà, marquant les progrès de l'incendie que les Français avaient allumé en plusieurs places. Cette clarté, de sinistre augure, rivalisait déjà avec le crépuscule du matin, qui, à main gauche, prétendait éclairer une nouvelle journée d'horreur. Même, on voyait courir parmi les sapins qui couvrent les montagnes, des chenilles et des serpents de flamme. Le bruit des torrents irrités ne parvenait pas aux spectateurs de cette tragédie prodigieuse. Le silence même où tous étaient contraints, ajoutait à la désolation du tableau. Les femmes poussaient bien quelques-uns de ces sanglots par où elles pensent soulager leurs cœurs ou apitoyer le destin; mais les hommes, qu'on avait chargés, pour monter si haut, des fardeaux les plus lourds, contemplaient le malheur approchant avec une hébétude

enviable. Quelques-uns jurèrent et blasphémèrent, estimant sans doute que les calamités les rendaient libres envers la Providence. D'autres burent à des outres qu'ils avaient traînées jusque-là et s'endormirent. Pour les enfants, qui étaient fort nombreux, comme c'est l'usage chez les villageois les plus pauvres, ils avaient l'heur de ne rien penser en propre : ceux-ci pleurèrent à voir pleurer leurs parents, ceux-là se mirent à cueillir innocemment des fleurs de colchique ou de gentiane; il y en eut qui regardèrent l'incendie comme une des plus belles féeries du monde et qui battirent des mains.

Parmi eux, certains étaient cependant orphelins : singulièrement le jeune Abel Clergeot et ses deux petites sœurs, qu'il portait l'une sur les bras, l'autre dans une hotte, bien qu'il n'eût que onze ans. Ils n'avaient rien à manger; mais c'est assez communément de bonnes gens que ceux de ces montagnes. Quelques-unes des fugitives prêtèrent le sein aux deux filles, et l'on donna à Abel une marmite où tremblait une bouillie froide de gruau et de sarrasin.

C'est que ce jeune garçon ne laissait pas d'attirer l'estime et la pitié; ces sentiments sont fort agréables à qui les éprouve et les dispense, d'abord parce qu'ils flattent notre cœur, ensuite parce qu'ils nous font songer à plus misérable que nous. Les malheureux exilés de Saint-Claude, souvent nourris par l'abbaye de leur ville, ne dédaignaient pas d'être aumôniers à leur tour. Et nul n'était plus digne de l'aumône que le petit Clergeot. Il avait une figure de fille, ou plutôt d'ange féminin, où l'on n'eût pu trouver la naïve expression de l'enfance, mais bien la beauté achevée des serviteurs célestes. Il était, pour son âge, de la meilleure grâce et de la plus belle taille qu'on ait jamais vues; il montrait les cheveux blonds les plus accomplis en finesse et en douceur, le teint le plus pâle et le plus uni, les yeux d'un azur presque divin. Il tenait toutes ces beautés de feue sa mère, qui les avait eues moins parfaites et qui en avait fait assez mauvais usage. Selon l'usage de ces contrées, il était adultérin, mais par consentement de son père légitime, ainsi qu'il sera montré un peu plus loin; ses petites sœurs pareillement. En sorte que beaucoup des habitants de Saint-Claude nourrissaient pour ces enfants une tendresse où parlait peut-être la voix du sang :

elle est souvent mensongère, mais toujours impérieuse.

Telles sont les mœurs simples et champêtres des habitants des monts Jura. Plût au ciel qu'ils fussent tous restés dans leurs vertueuses campagnes! ils n'eussent point connu le destin du scandaleux de l'Écriture! ils n'eussent pas ajouté à des fautes adoucies, pour ainsi dire, par la fréquence et l'ancienneté, des péchés contre la foi, contre l'esprit, et n'en eussent point subi le châtiment!

Sans doute en ce jour funeste de mai 1639, les feux de la terre préfiguraient les colères célestes. Mais on peut s'étonner que celles-ci eussent choisi de tels instruments : l'infanterie des Français commença, dès le jour venu, à dévaler des montagnes. On vit, du mont d'Avignon, ses colonnes inonder peu à peu les chemins ravinés qui descendent de Septmoncel, comme font les torrents à la fonte des neiges. C'étaient d'abord des files de piétons, où brillaient des reflets de casques ou de cuirasses, puis des troupes plus denses au pas plus régulier, dont les hallebardes serrées semblaient les écailles et les remous étincelants des rivières en crue; puis des attelages dont quelques-uns se rompirent. Et soudain, contournant le flanc du mont Bayard qui protège la ville vers le sud, une troupe innombrable de cavalerie dont les hourvaris emplirent la vallée et outragèrent les échos...

Au milieu de la journée, parut sur la haute tour de l'abbaye une bannière blanche qui marquait aux fuyards que tout espoir était perdu : le père provincial des Capucins avait cédé à l'injonction de M. de la Mothe-Houdancourt! Dès lors, ceux de Saint-Claude, éparpillés sur la montagne n'eurent plus de doute que c'était fait de leurs foyers. Ils maudirent cent fois la lâcheté des moines et celle des armées de Sa Majesté Catholique qui avaient failli à les défendre. Ils se cachèrent plus jalousement encore qui dans les buissons, qui sous les cavernes dont ces lieux sauvages sont parsemés. Et quelques-uns même commencèrent dès ce jour-là, à émigrer vers les plaines de l'ouest, pensant échapper à leur infortune en en fuyant le théâtre. La plupart, tout à leur terreur propre, ne virent point les scènes atroces dont leur ville offrait le spectacle : les officiers logés dans la sainte clôture des Pères, les religieux jetés à la rivière, de quarante toises de haut, les chevaux buvant

à pleins seaux le vin des caves, la gendarmerie se répandant par les rues, enfonçant les portes, pillant les celliers, et disposant une traînée de poudre depuis l'abbaye jusqu'à la porte Notre-Dame...

La nuit en revenant mit enfin le comble à ces atrocités. Les boutefeux ivres avaient, à l'aide de poix bien grasse, enduit les portes et bouché les fenêtres de toutes les maisons, non sans avoir comblé les puits et les fontaines... Aussi, dès que l'obscurité s'épaissit sur le cercle désolé de ces montagnes, on revit serpenter les flammes qui couronnaient les plateaux et les précipices; elles rongeaient peu à peu les forêts; soudain la ville s'embrasa, mais tout d'un coup, comme une chaudière. Une clarté d'aspect infernal découpa d'abord le profil des maisons debout, puis leur effondrement, puis elle s'étendit jusqu'à l'abbaye où restaient seulement les reliques du grand Saint-Claude, dans un petit caveau, puis elle éleva son aile rouge jusqu'au front des montagnes, comme pour porter son défi jusqu'aux cieux; elle émut des ombres étranges au fond des gorges reculées, et fit briller comme du sang vif les torrents et les cascades; des sapins enflammés y tombaient tout entiers; une fumée âcre sortant de tous côtés, en fils, en bouffées, en tourbillons, s'amassait au-dessus de la cité maudite, comme un dais funèbre. Les parois opposées des gouffres se renvoyaient des crépitements et des reflets; et voici qu'enfin une détonation d'une amplitude incroyable retentit au fond de la ville. C'était la poudre disposée par les incendiaires.

Il se trouva qu'elle fit un grand carnage chez les soudards eux-mêmes. L'incendie et l'explosion, fomentés de leurs mains criminelles, les surprirent au fond des caves ou dans les couloirs souterrains de l'abbaye. On dit que ces impies s'entretuèrent avec la rage naturelle de ceux qui vont périr et aperçoivent soudain leur damnation. Un assez grand nombre s'enfuirent, à travers les flammes, par la route de l'Est demeurée libre. M. de la Mothe-Houdancourt ne fut pas des derniers; il sella son cheval lui-même, et s'en alla rassembler tout ce que l'ivresse et la vengeance divine ne lui avaient pas enlevé. Ainsi fut punie par elle-même la grande folie de ces barbares. Ainsi fut détruite, à peu près comme Sodome et Gomorrhe, une ville d'apparence innocente, pour donner aux

siècles futurs l'occasion de méditer si parmi les communautés humaines, il en est une, à aucun moment, qui pût mériter d'être sauvée.

Les fugitifs campèrent près d'une semaine dans la montagne, au-dessus de leurs foyers dévastés. Leur troupe diminuée des plus craintifs ou des plus désespérés, se renforça des villageois qui fuyaient les vallées avoisinantes. Quelques-uns apportèrent des balles, de la poudre et des mousquets. D'autres amenèrent avec eux des bœufs et des chèvres, moins affolés qu'eux-mêmes. La saison était assez clémente pour qu'on pût sans dommage coucher à la belle étoile. Et du reste ces bonnes gens préféraient grandement le froid et la menace des tempêtes à la cruauté des soldats.

Ce fut seulement lorsqu'il leur parut que les Français avaient quitté leur conquête inutile, qu'ils s'aventurèrent à jeter vers la ville quelques éclaireurs. Ceux-ci revinrent désolés et firent à leurs concitoyens le tableau le plus effroyable des pillages et de l'incendie. Saint-Claude, construit en plusieurs siècles, avait été anéanti par une nuit. Ils ajoutèrent que l'on pouvait craindre encore des incursions dangereuses : non plus celles de l'ennemi, mais celle du fameux capitaine Lacuzon, qui, sous couleur d'assurer la défense de cette province, ne manquerait pas de venir achever la dévastation. Certains eurent alors l'idée d'envoyer des garçons à cheval jusqu'au château d'Espery, dont le maître était leur protecteur naturel : ils revinrent, rapportant que le château n'était plus que cendres et moellons fumants. D'autres partirent alors pour tâcher de gagner Dole, intéresser à leur malheur messieurs du Parlement et le capitaine général de la Comté de Bourgogne. Hélas! ils furent de retour, moins de deux jours après être partis : des campagnes désertes, des patrouilles de gens en armes, les hameaux brûlés; pis encore, le blé coupé au ras de terre à vingt lieues à la ronde, jusqu'à la belle rivière d'Ain, voilà ce qu'ils avaient vu et ce qu'ils peignirent fidèlement.

Alors un désespoir sans exemple s'empara de cette population misérable. Tous décidèrent de fuir sans retard ces lieux témoins de leur infortune. Dès lors, plus de liens de famille

ni d'amitié, plus d'affection à la terre : ils se divisèrent en cent troupes inégales qui, à l'envi, se hâtèrent vers l'exil. Presque tous étaient serfs et mortaillables; mais ils perdaient leur bien en même temps que leur servitude. Ils regrettaient sans doute les corvées, les redevances, les chaumières infectes, l'usage précaire de leurs champs, de leurs vignes, de leurs bois, tout ce dont ils se dépouillaient en devenant libres. Si l'intraitable cellerier de l'abbaye eût ressuscité tout à coup pour leur enjoindre de reprendre leurs parcelles et leur esclavage, ils eussent rattaché avec plaisir le collier. Mais quoi! leurs aïeux étaient venus s'enchaîner là, poussés par la misère. C'est la misère qui les déchaînait à leur tour. Peut-être quelques-uns ressentirent une joie perverse à ne laisser qu'une terre rasée et noircie à qui la posséderait après eux. Mais ils n'avaient pas un jugement très chatouilleux de l'indépendance des mortels, laquelle est après tout une bien grande illusion... A telles enseignes qu'ils tirèrent au sort le petit Clergeot, qu'ils considéraient comme leur bien commun.

La bande à qui il échut était une des plus pauvres et des moins nombreuses. Elle ne comprenait guère qu'une trentaine de pauvres gens, deux chariots et quelques chevaux efflanqués. Elle se mit en devoir de monter vers les plateaux de Septmoncel et par là de gagner la terre des Suisses, dont on leur avait toujours dit grand bien.

C'est ainsi que l'aimable Abel, chargé, comme devant, de ses petites sœurs, commença fort jeune un long et singulier voyage. On le mit avec les filles qui, si apeurées qu'elles fussent, et haletantes de la grimpée, causaient entre elles comme des pies dénichées. Il allait à pieds nus, se tenant parfois à la queue d'un cheval qui bronchait rudement dans les ravins malaisés. Autour d'eux les hommes traînaient l'appareil le plus étrange : des gourdes à demi pleines, des casseroles à longs manches, des volailles au cou tordu, dont certains se faisaient une lourde et molle ceinture. Les femmes offraient aux yeux leurs cheveux dénoués, et leurs guenilles qui laissaient paraître plus de peau que d'étoffe. Des marmots chevauchaient des chiens et des ânons, roulant sur les cailloux à chacune de leurs cabrioles, geignant, pleurant, criant à l'aide, tancés par les parents, talonnés par la peur de

rester en route. Les plus alertes ou les mieux montés s'écartaient de la colonne pour guetter les embûches et les ressources de la montagne. On put ainsi rattraper quelques bêtes domestiques égarées dans les bois; on put se désaltérer dans l'eau glacée des cascades assourdissantes. Enfin l'on atteignit aux plateaux; ils parurent plus dévastés encore que la vallée, semblables à un ossuaire de rocailles bien plutôt qu'à une terre naguère habitée. Le piteux village de Septmoncel avait brûlé comme une allume, à cause que les maisons s'y étaient trouvées faites de tavaillons, et couvertes de plaques de sapin.

Mais comme on passait au milieu de ces ruines, les fugitifs virent se lever près de l'église un assez gros homme noir de visage, noir d'habits. On le regarda de plus près. On vit qu'il gardait sous la crasse et sous les cendres un air plaisant et sage, qui marquait bien en lui autre chose qu'un rustre de ce hameau.

— Holà! — lui cria-t-on. — Avancez, brave homme... Qui êtes-vous?

— Je suis, j'étais, — dit-il, — le pasteur de cette paroisse. On me nomme l'abbé Ambroise Viry. Y a-t-il de mes ouailles parmi vous?

— Nenni.

— Cela ne m'étonne pas, — dit-il, en souriant. — Il ne m'étonnerait pas non plus que les gens de ce village, s'ils n'ont pas tous passé au fil de l'épée, se fussent enfuis là d'où vous venez; et que vous vinssiez me les remplacer. Soyez donc les bienvenus, mes fils.

Ce fut un cri général. Ils représentèrent à ce bon prêtre qu'ils entendaient fuir à tout jamais cette contrée de la malédiction, et qu'ils aimaient mieux crever tout à l'heure que d'y rester un jour de plus. Un pitaud, nommé Jacquet, lui dit même avec insolence :

— Messire, nous n'avons pas, comme vous, des terres au soleil, à laisser à nos bâtards.

Sur quoi, ce pasteur gaillard lui envoya une bonne gifle, dont l'autre resta étourdi. Il se trouvait dans une occasion périlleuse, si la troupe eût mal pris cet affront. Mais les gens de ce pays aiment la repartie prompte, aussi bien de la main

que de la langue. Ils relevèrent Jacquet qui voulait ramasser des pierres et s'en servir. On les lui arracha.

— Parbleu! — dit le curé, — vous êtes des braves, et vous entendez la plaisanterie! Ce garçon ne sait sans doute pas que je suis mainmortable comme vous, comme mon père, comme mes aïeux, et que je le resterai tant que je resterai sur cette terre qui n'a que la peau et les os. Me voici libre, comme vous sous condition d'être gueux. Qui est-ce qui me veut pour pasteur?

On l'acclama. Il poursuivit :

— J'ai mon bréviaire sur moi, je sais par cœur les psaumes et la messe. Avec moi, vous êtes sûrs de ne jamais tomber au rang des païens ou des hérétiques. Mais où allez-vous?

— N'importe où! — lui dit-on. — Par là-bas...

— C'est un bon coin, — dit-il. — Il est bon, puisqu'on ne le connaît pas.

Et ils s'agenouillèrent bien pieusement, Jacquet avec les autres. Et M. Viry les bénit. Il troussa sa robe, se coupa un bon bâton dans un taillis de coudrier que les rocs avaient préservé des flammes, et il se joignit fort gaîment à la colonne.

— Demain au matin, — dit-il, — je célébrerai la messe. Il me faudra un petit clergeon. Qui veut l'être?

Ses yeux se portèrent sur Abel, tandis qu'on riait naïvement :

— Clergeot, clergeon! Voilà votre compère, messire!

— Est-ce qu'il connaît ses lettres? — demanda M. Viry.

— Personne, Dieu merci, ne les connaît chez nous.

— Merci Dieu, — dit-il à son tour en riant, — puisque je les connais, moi, je vous serai utile. Vous voyez comme les débonnaires sont tôt récompensés... Comment t'appelle-t-on, mon fils?

— Abel, — répondit l'ange.

Et comme le bon pasteur lui tirait par amitié les oreilles, il lui lança un regard fort méchant de ses beaux yeux couleur du ciel. M. Viry le contempla avec quelque surprise, hocha la tête, se signa :

— Abel, — dit-il, — était un bon enfant. Mais c'était le frère de Caïn...

Il commença de raconter aux exilés l'histoire touchante de

nos premiers parents. Cependant la tête de la troupe se remettait en marche. Pour ne rester pas inutile, il prit sur ses épaules les petites Clergeot qu'on appelait Anne et Marion. Et il tint son rang dans la route sans cesser de parler le plus sagement et le plus galamment du monde.

II

L'EXODE

Le surlendemain, M. Viry et sa nouvelle paroisse crurent être arrivés devant la Terre promise. Ils avaient traversé des bois touffus, gravi des montagnes d'une hauteur qui touchait aux cieux, établi pour la nuit une manière de bivac parmi les brouillards glacés d'une région hostile aux hommes. Soudain les nuages se déchirèrent, plusieurs heures après le lever du soleil; le sol s'inclina sous leurs pas, et ils virent à leurs pieds une vaste plaine d'une fertilité et d'une grâce incomparables.

Là des labours brunissaient, là verdissaient des vignes, là des arbres en fleurs secouaient mille bouquets dignes des essences les plus rares. Dans la plus haute région de l'air paraissaient, comme des forteresses bâties par des géants, des monts neigeux, cent fois plus terribles encore que les montagnes du Jura; mais l'éloignement atténuait leur horreur farouche et, bien au contraire, on voyait au milieu de la plaine un beau lac, appelé Léman, que depuis lors les poètes ont chanté et honoré de mille comparaisons : tantôt il leur a paru un sabre moresque étincelant sur un tapis aux riches couleurs, tantôt le croissant même de la Lune tombé sur des prairies plus douces que celles du firmament. Et, spectacle encore mieux fait pour réjouir les cœurs, on apercevait des villages paisibles parmi les dernières ondulations des montagnes : les cheminées fumaient lentement, gage du bonheur familial, et servantes des agapes champêtres. Des clochettes s'entendaient, soit au cou des troupeaux qui paissaient les prairies délicieuses, soit dans les églises qui veillaient sur ce canton fortuné comme des échauguettes pacifiques.

Nos exilés s'arrêtèrent à la lisière de la dernière forêt.

M. Viry remercia le ciel en langue latine; tout le monde répondit *Amen*; puis ils descendirent vers la terre vertueuse des Suisses.

Ils parvinrent en fort peu de temps au premier village, et s'aperçurent aussitôt d'une belle déconvenue. A la vue de ces misérables, faits comme des barbares, habillés de hoquetons en lambeaux et de bonnets terreux, traînant leurs bêtes maigres et leurs chariots rompus, les chiens sortirent de tous les enclos et firent le plus affreux vacarme. Les fenêtres des chaumières se fermaient, le linge qui séchait sur les buissons disparaissait prudemment comme sous une baguette d'enchanteur. Même, le tocsin sonna à un clocher et des hommes parurent armés de fourches, pour recevoir les étrangers de mauvaise mine.

M. Viry se dévoua. Il s'avança tout seul, avec l'enfant Abel à son bras, fit une fort belle harangue à ces rustres inhospitaliers, et n'en recevant pas de réponse, il pria qu'on le conduisît à leur pasteur. On l'y mena, à son désir, mais entouré de bâtons et de piques, un peu comme un prisonnier.

Hélas! le prêtre de ce village, un homme grave, maigre et sec, était à ses champs et se fit attendre. Il vint pourtant, vêtu d'une souquenille noire, et sans petit collet. Avant que M. Viry eût ouvert la bouche, il agita la tête :

— Je ne puis rien, — cria-t-il. — Je ne puis rien pour vous. Il faut que je prenne l'avis de messieurs du Consistoire.

A quoi le curé de Septmoncel connut qu'il était devant un pasteur de la religion prétendue réformée. Et il en sentit une vraie désolation.

— Du reste, — poursuivit l'autre d'une voix aigre-douce, — nos terres ne sont pas faites pour servir d'asile à tous les étrangers châtiés par le Seigneur. Nous avons des raisons de savoir ce que valent ces camps-volants : pillards, idolâtres, hypocrites par surcroît. Ce ne seraient pas les premiers, cette fois, qui viendraient, sous couleur de conversion, s'installer dans notre pays et lui donner l'exemple des mœurs grossières ou des perverses superstitions. Si vous voulez abjurer...

— Sainte Vierge! — cria M. Viry. — Qui vous dit que je veuille abjurer ma foi?

— Allez, allez, monsieur, — repartit le pasteur. — Mon Église n'a pas besoin de recrues comme les vôtres...

— Cornebleu! — cria le curé de plus belle. — Écoutez-moi, cornebleu!

— Il blasphème, — dirent les Suisses. — Il blasphème, ce Comtois de malheur.

M. Viry haussa les épaules, se gratta les cheveux qu'il avait longs et fort poudreux. Il convint en lui-même que ces gens n'avaient pas absolument tort, et que du reste il manquait en ce jour de la majesté nécessaire pour engager une controverse digne de la cause qui s'y débattait.

Il tourna sur ses talons et saisissant le jeune Abel :

— Viens-t'en, mon fils, — lui dit-il. — Il n'est pas bon d'entrer en dispute avec les ennemis de la foi.

Cependant le pasteur avait remarqué l'enfant, il distingua en lui un certain air agréable, qu'il prit pour un effet de la prédestination.

— Monsieur, — dit-il, — arrêtez, je vous prie. Je ne crois pas qu'aucun argument puisse toucher un esprit comme le vôtre. Mais vous avez là un garçon qui me semble marqué pour des grandes choses. Celui-ci, je l'accepte dans ma paroisse. Partez, si vous voulez, et me le laissez, je vous prie. Je me charge de lui. Visiblement, il n'est point fait pour courir les grands chemins avec des rustres sans feu ni lieu. Sa naissance...

Mais M. Viry lui avait déjà lancé mille regards foudroyants. Et tandis qu'Abel se retournait sournoisement pour voir le pasteur qui debout pérorait au milieu de ses villageois, il l'entraînait, d'une main rude, loin de ce lieu de perdition.

En courant, tous deux rejoignirent sur le chemin, entre les vignes; le pauvre cortège des montagnards.

— Fuyons, fuyons, mes frères, — cria M. Viry. — Fuyons, si vous ne voulez devenir plus esclaves et plus méprisés que vous ne fûtes jusqu'ici, si vous ne voulez être des renégats.

— Qu'est-ce que des renégats? — demanda une femme.

— Des huguenots pires que les autres, — répondit le prêtre, — des gens qui vendent leur Dieu pour bien moins de trente deniers.

— Les renégats sont-ils nourris? — demanda Jacquet.

— Nourris du pain de trahison, du fiel de l'aconit et de l'absinthe. Holà! en route, et vivement.

Malgré certains murmures, la troupe s'ébranla, bêtes et gens. Mais quand ils eurent parcouru sous le soleil un quart de lieue, en s'éloignant du village, il leur sembla que les Monts Jura s'étaient rapprochés soudain jusqu'à les écraser de leur masse sombre et funèbre. Des nuages obliques qui joignaient les cimes au plus haut du ciel paraissaient encore des fumées d'incendie qui s'élevassent de la Comté ingrate. Et les pauvres gens se crurent soudain chassés de ce beau jardin, revenus à leurs gouffres dévastés où les attendaient la soldatesque et la mort; ils s'assirent en pleurant sur les talus du chemin. Il poussèrent des gémissements affreux que M. Viry se sentait impuissant à calmer.

Sur ces entrefaites, deux cavaliers les rejoignirent, au petit trot. C'était le syndic du village et un officier de milice. Ils s'arrêtèrent fièrement, le poing à la hanche devant ces émigrants affamés et misérables.

— Qui êtes-vous? — crièrent-ils.

— Des habitants du val de Saint-Claude que la guerre a chassés de chez eux.

— Quelle religion est la vôtre?

— La religion romaine, — déclara M. Viry d'une voix éclatante.

Les huguenots haussèrent les épaules.

— Ainsi finirent Abiron et Dathan, — dit le syndic à son compère... — Allons, bonnes gens, levez le camp. Tôt, tôt, nous ne pouvons rien pour vous. Retournez dans vos montagnes. Vos bêtes et vous, y trouverez le frais et le vert.

— Et si nous ne voulons pas? — dit le curé en s'avançant sous les naseaux des chevaux qui piaffèrent.

— Alors, nous vous reconduirons hors du canton, vers le nord, à la frontière de Neuchâtel.

— Quelle religion a-t-on là-bas?

— La nôtre, bougre! — dit l'officier en ricanant. — Croyez-vous qu'il y ait encore des papistes ailleurs que chez vous? Enfin, il n'importe, partez ici, tous, tous à moins que...

— A moins, — reprit le syndic, — que certains d'entre vous ne veuillent s'en aller à Genève pour se faire instruire

et éclairer sur leurs erreurs. Ils y auront bon gîte et nourriture, et des terres à cultiver au bord du lac, du poisson gros comme cela à pêcher toute l'année, pas de soldats ni de guerre à subir de leur vie. Ils contempleront d'en bas les Savoyards et les autres sauvages qui mangent des racines et s'entretuent avec les ours, sans manquer à la messe, ho, ho, ho!

A ces mots, M. Viry prit les devants, et tirant par la bride l'attelage du premier chariot.

— C'en est assez, — cria-t-il. — Il n'y a point de renégats parmi les fils de Saint-Claude. Vous autres, suivez-moi! Et vous, messieurs, guidez-nous sur la route de Neuchâtel.

Les Suisses prirent, l'un la tête, l'autre la queue de la colonne. Ils chevauchèrent plus d'une lieue avec elle. Ils la remirent ensuite à la garde du village voisin. M. Viry cheminait fièrement devant ses ouailles, son chapelet à la main, et la petite Anne sur l'épaule. Ce poids l'empêchait de se retourner.

Quand il le put enfin, à la première halte, il s'aperçut que les conseils et tentations du Malin n'étaient pas restés sans effet : il n'y avait plus derrière lui qu'une douzaine de paroissiens, trois vaches, et quatre chèvres. Au loin, flanqués de deux cavaliers huguenots, plus de vingt renégats rebroussaient vers la terre de Chanaan.

M. Viry soupira profondément et murmura :

— Le Seigneur m'a dit : je vous laisse la paix. Et non pas : je vous laisse la vengeance. Seigneur, ayez pitié d'eux, qui sont faibles, et de moi qui ne les ai pas assez défendus.

En ramenant les yeux sur la terre, il vit qu'Abel frémissait, tournait le cou, violemment tenté à son tour de fuir à toutes jambes. Il le regarda avec toute la mansuétude possible. L'enfant lui opposa son sourire céleste et son regard sournois.

— Petit gredin, — dit le curé.

Il lui signa le front, en lui écartant ses boucles blondes. Et ce faisant, il soupira de plus belle.

III

LES BÛCHERONS

Il fit le compte de son troupeau fidèle et ne fut pas médiocrement surpris de voir que Jacquet y figurait encore. Il embrassa tour à tour chacune de ses brebis, leur prodigua mille encouragements et de bonnes paroles. Il leur marqua que, les plus humbles par la condition, ils étaient les plus glorieux par l'union et la charité mutuelle : un même lien les rendait désormais membres vivants d'un même corps, et ce corps n'était point retranché de l'Église éternelle et universelle. De même que les plantes parasites se sentent d'autant mieux assurées qu'elles s'accrochent à un arbre plus robuste, de même les pauvres gens trouvent dans l'attachement inviolable à une société qui est tout unie et toute sainte, un refuge intangible contre les misères, les famines temporelles, les bannissements et les dispersions. Mais quoi! il ne s'agissait plus de supporter des infortunes rares et singulières, des martyres, des crucifixions! Bien au contraire, on pouvait espérer la récompense prochaine des maux subis et des fidélités! Il ne s'agissait que de traverser sans encombre ces territoires peuplés de brutaux et de tentateurs; on trouverait ensuite des plaines douces et ensoleillées, de grasses métairies, des cultures faciles; une nouvelle patrie sortirait de l'exil même et les petits-neveux des fugitifs croîtraient et multiplieraient en bénissant le nom de leurs aïeux.

Tel fut, ou à peu près, le discours éloquent de M. le curé Ambroise Viry; il toucha, il fendit les cœurs attendris et disposés à recevoir la bonne semence. Autour de lui, se tenait entre un vignoble des mieux planté et un champ de blé qui faisait paraître quelques pousses tendres, tout le reste de ses fils spirituels. Ils se nommèrent à leur bon pasteur : Jacquet d'abord, garçon brutal et simple d'esprit, qu'on vit bien qui avait été maintenu là par sa sœur Jacqueline, laquelle était une fille de tête, grande et vigoureuse. Puis Gilberte Benoît, puis Florin son compère, qui avait le renom de lui faire l'amour, puis trois filles Gonin, toutes blondes, doucettes, d'humeur fort docile et réglée, qui apparemment n'avaient pas osé

désobéir à un prêtre. Puis deux garçons Boisot, dont l'un était Armand, et l'autre Nicolas, bons compagnons, robustes et appliqués à l'ouvrage. Enfin Aimé Robineau et les deux Robinelles, ses cousines, Julie et Madeleine; ce qui faisait en comptant pour des personnes l'Abel Clergeot, Anne et Marion, quatorze têtes dont M. Viry était le quinzième.

Il remarqua qu'il n'y avait point de vieillard dans cette troupe; sauf lui, qui hélas! atteignait ses quarante-cinq ans et grisonnait; et que tous ces braves étaient, à l'exception des enfants, en âge d'être mariés et de fonder de belles familles. Cela lui réjouit le cœur et lui fit augurer assez bien de l'avenir. A vrai dire, il crut deviner que précisément cette circonstance avait groupé sous sa tutelle et celle de l'Église, des couples dispos et amoureux. Ce sont les voies qu'empruntent souvent les conseils divins pour mener les hommes à la vertu et au bonheur; et certes il n'est rien de plus détestable que cette fureur barbare dont on voit certains hérétiques poursuivre les desseins de la nature et de Dieu.

Mais pour l'instant tous ces exilés étaient parés de leurs seules vertus; malpropres et déchirés, ils offraient un triste spectacle à qui voulait procurer leur bonheur et faisait des vœux pour leur établissement. La terre étrangère leur était de mauvais accueil. Rentrer dans leur province, c'était y retrouver la guerre et ses ravages, et le cruel souvenir des pertes qu'ils avaient subies. M. Viry, sur la foi de quelques voyageurs, pensait que l'Italie leur eût été favorable; mais outre qu'il fallait à toute force traverser les cantons de parpaillots auquel il désirait extrêmement échapper, ils devaient encore franchir l'effrayante muraille des montagnes où plus d'un danger inconnu les attendait, nonobstant la saison. M. Viry s'en remit au Seigneur et continua la route vers le Nord.

Avec eux et à longues journées, il parcourut des plateaux assez semblables à ceux que la guerre leur avait fait quitter; ils virent de petits lacs peu profonds, des combes toutes hérissées de sapins, des parois de rocs coupées comme des murailles. Ils virent des villages pareils à leurs villages, des troupeaux ensevelis dans l'herbe fraîche, gardés par des enfants; des maisons champêtres établies au bord des ruis-

seaux bruyants; des charpentiers qui sciaient les planches de sapin résineuses et grasses; des tourneurs qui façonnaient des pipes, des cuillers, des trompes et des flûtes dans le bois ou la corne. Mais ils n'avaient point la permission de s'arrêter dans ces lieux bénis qui présentaient le joyeux simulacre de ce qu'ils avaient connu. On laissait les émigrants camper une nuit ou deux sur des terres banales; mais on les surveillait présents, on les guettait s'éloignant. Parfois ils recevaient des injures, parfois des mots de pitié, qui leur laissaient au départ plus de regret et plus de tristesse. Il arriva un dimanche qu'on leur prêta l'accès d'une grange vide où M. Viry célébra la messe, Abel lui faisant déjà les répons.

Quand vint le fort de l'été, ils descendaient la vallée du fleuve Aar; là se parle un jargon gothique qui ne les laissait communiquer aux habitants que par des gestes. Ils suivirent ensuite le cours du Rhin, qui est dans ces montagnes un torrent des plus sauvage. L'automne était presque venu quand ils arrivèrent à un grand lac, le troisième qu'ils eussent rencontré, et dont les eaux, loin de refléter l'azur du ciel, sont d'un vert qui approche celui des mers du septentrion.

Ils hivernèrent dans une aimable plaine qui est celle d'Alsace; bien qu'elle eût senti l'an passé le poids des armes françaises, on y trouva en abondance des vignes et des houblons, noués à de hauts piquets. L'on y boit assez souvent du vin, et plus communément encore une espèce de cervoise ou bière dont on peut épuiser une tonne sans être incommodé.

A la fin de l'an 1640, comme ces pauvres gens s'étaient loués à gages dans un village nommé Marmoutier, les bruits de guerre parvinrent jusqu'à eux. Des gens d'armes se levaient de tous côtés. Les uns marchaient vers le levant pour envahir l'Allemagne. D'autres remontaient vers le Luxembourg et la Belgique. Certains leur dirent que la Comté, de Bourgogne avait été dévastée plus cruellement que jamais par M. le marquis de Villeroy.

En 1641, deux enfants bâtards naquirent dans la petite troupe. L'un avait pour mère Madeleine Robinelle, l'autre la Jacqueline Jacquet. Il ne fut pas difficile de reconnaître les pères, les deux Boisot se déclarèrent pour tels. Et M. Viry dut unir les couples devant Dieu. A l'égard d'Abel Clergeot,

il croissait en force et en beauté, mais plus semblable que jamais à une fille. Avant que ses petites sœurs eussent atteint l'âge où l'on marche et où l'on parle, il savait ses lettres que M. Viry lui montrait assidûment. Un an après il lisait même le latin et le parlait comme à la ville.

En 1643, les exilés apprirent que leur pays était pacifié et la guerre finie en Comté depuis quelques mois. Ils vivaient alors dans des huttes de bois qu'ils s'étaient façonnées eux-mêmes, au revers de collines agréables et touffues d'où l'on découvre la plaine du Rhin, qui, selon les saisons, tremble de chaleur ou se voile de brume. Ils avaient appelé Saint-Claude cette manière de village forestier. Nul ne les y importunait, ils n'y craignaient point la soldatesque, à cause qu'ils étaient trop pauvres et trop peu nombreux pour tenter les pillards en maraude ou les généraux d'armée en mal de gloire. Ils délibérèrent cependant s'ils rentreraient dans la Comté; M. Viry les en dissuada. Il prenait du ventre, et se sentait casanier. Tout en se comparant aux patriarches de l'Écriture qui poussaient leur tribu et leur troupeau sans répit dans le désert, il avait infiniment de goût pour la tranquillité et les maisons bâties. En attendant que l'un et l'autre bienfait leur fussent dispensés par Dieu, il se contentait de cette médiocrité auguste, et de ce camp de bûcherons. Il bénit du reste les unions de Jacquet avec Julie Robinelle, et de Florin avec Gilberte Benoît; ces derniers ayant donné assez longtemps un sujet de scandale aux filles et garçons qui restaient. Et tout patriarche qu'il était, et habitant des solitudes, il alla voir M. l'évêque de Strasbourg qui le félicita vivement, lui fit donner cent écus de France et des ornements sacerdotaux, à charge d'écrire en latin une relation détaillée des voyages et migrations de sa petite paroisse.

La bienveillance de ce prélat alla même jusqu'à leur chercher une condition plus noble que celle de vagabonds. Il sut intéresser à leur sort de bonnes âmes et de puissants seigneurs qui à leur tour en touchèrent d'autres. On ne saurait trop admirer la diligence de cette charité qui s'exerçait dans des provinces divisées par la guerre et sans cesse parcourues par des trognes à épée : mais peut-être que chaque sollicité avait

grand'hâte de transmettre au plus proche le soin de faire du bien à autrui, et de s'acquérir ainsi de précieux mérites, en remettant la vertu à plus digne que soi par une abnégation admirable. Cette explication n'est point vraie assurément de M. l'Évêque, qui pouvait sur place couvrir les pauvres Comtois de ses bienfaits et avait du reste montré qu'il en était capable. Mais quoi! il fallait bien rendre à César ce qui était à César, en l'espèce faciliter à des sujets du roi d'Espagne leur retour sous le sceptre de ce grand prince. Les Pays-Bas, encore qu'attaqués farouchement et de tous côtés par M. le duc d'Anguien, étaient justement le lieu le plus commode à loger des émigrés venus des monts Jura, et campés, par malencontre, sur un passage que pratiquaient sans cesse M. le vicomte de Turenne ou ses alliés... On dira que ces bonnes gens vivaient pour lors cachés dans leurs bois, et partant aussi heureux qu'il est possible. Mais est-ce une condition enviable que de ne posséder rien à soi, et de n'être non plus sujet ni esclave de personne? A l'égard d'anciens mortaillables, cela ne se peut soutenir. L'homme est fait très évidemment pour subir des lois ou en donner, non point pour vivre sous les arbres à la façon des animaux sylvestres.

Toujours est-il qu'à l'automne de 1645, comme messire Viry assis dans sa chambre que surmontait une grosse croix de sapin écorcé, faisait recopier à son clerc Abel un récit aussi noble que naturel de toutes leurs épreuves passées, voici que paraît un estaffier à cheval, d'assez bonne mine, et tenant à la main des lettres du sceau épiscopal. Quatre bons chariots aux rideaux de cuir attendaient en bas de la côte le bon plaisir des bûcherons.

M. Viry ouvrit les lettres et vit en effet que, sur l'entremise de M. l'Évêque, une certaine comtesse de Willerval leur offrait de bonnes terres à cultiver et l'établissement le plus sûr dans son domaine des Flandres. Même, ne doutant pas du plaisir qu'ils auraient à se rendre en hâte à son invitation, cette dame envoyait ses chariots pour transporter la troupe. Ce n'était pas qu'il n'y eût à faire une bonne semaine de chemin et à joindre les Pays-Bas à travers le Luxembourg et la forêt d'Ardenne, où des soudards français et hollandais tenaient leurs diaboliques garnisons.

« Mais, écrivait madame la comtesse de Willerval, je m'assure que vos protégés se recommandent à plus de titres que tous les Allemands et les Français du monde ne sauraient faire. Il suffisait à mes yeux qu'ils fussent nés sujets de Sa Majesté Catholique pour que le devoir de les accueillir me parût bien impérieux; et le parti de ne les recevoir point, un cas de conscience; en outre j'ai dessein de rassembler ici comme un raccourci des vertus et des bonheurs permis aux hommes dans cette vallée de boue et de larmes; ces pauvres gens de Bourgogne sont justement de ceux que leurs calamités publiques et privées ont préparés à mener une vie entièrement chrétienne, modeste et évangélique. Le peu que je sais d'eux me fait sentir déjà qu'ils n'offriront ici que des exemples très édifiants et capables d'inspirer la pitié. Vous savez que l'horreur qu'on éprouve pour la malice du Démon ne suffit pas toujours à engendrer un amour fervent pour la vertu : un trop grand nombre d'hommes sont aussi éloignés de la vertu que de la malice, et nagent, pour ainsi dire, entre deux eaux, à égale distance des deux rives, dont l'une est la perdition, l'autre le salut. Cela ne se peut supporter quand on a vraiment l'âme impatiente de jouir des seuls vrais biens qui nous sont réservés. Ce n'est point des tièdes que je veux nourrir, mais des embrasés de sainteté, et je les veux brûler et dessécher mieux encore de ce feu qui doit consumer les vrais croyants. Ainsi donc... »

— Voilà, — se dit M. Viry en sa sagesse, — une noble dame bien difficile sur le chapitre de ses vassaux. Hum! hum! qui parmi nous — et je ne m'en excepte moi-même — qui est digne de se présenter à elle sous les auspices d'une telle ardeur et d'une telle sainteté?

« ... Je suppose, continuait la comtesse, que rien n'est si étranger à ces bons montagnards que les troubles et les péchés de la chair. Chez eux, sans doute, aucune de ces impuretés ne fleurit, que la vie aisée et tumultuaire des villes et des campagnes riantes, fait pousser avec une abondance si horrible. Ah! s'ils sont réservés à pécher, accoutumés à faillir, à friponner, à grenouiller comme les gens de ce pays des Flandres, qu'ils restent où ils sont! Le châtiment qu'ils en subissent déjà est peu de chose au prix des supplices qu'ils se préparent pour

l'éternité. Et même, si, jusqu'ici préservés des fautes que je viens de dire par la rudesse et la sévérité de leur indigence, ils devaient arriver sur mes terres pour se jeter dans les épines fleuries et parfumées de la débauche et de la passion, alors j'aimerais mieux que la terre s'ouvrît sous leurs pas et les engloutît en route. Je prierais ardemment le Seigneur qu'ils fussent précipités, avec une pierre au cou, dans un tourbillon... »

M. Viry hâta sa lecture, parvint à la dernière page où la comtesse recommandait modestement à ses prières les âmes du défunt comte et de son propre frère, puis l'assurait du pieux et respectueux dévoûment, en Notre-Seigneur, de dame Catherine d'Oigny, comtesse de Willerval, sa très humble et très affectionnée servante.

Pour ne rien cacher, il se sentait perplexe, et sa joie était tombée. Il faisait, pour lui et ses paroissiens, un examen très sévère de sa conscience. Tandis que l'estaffier, assis au soleil devant la porte, enlevait ses bottes et grattait à force ses orteils noirs et épatés, M. Viry passait la vertu de ses ouailles au crible le plus fin. Il dressait en lui-même un tribunal grave et sublime où il comparaissait le premier, où il s'acquittait sans trop de honte,... où défilaient ensuite les trois filles Gonin, pâles nitouches, trop faibles pour être des saintes comme pour être des criminelles; les épousés les plus récents, en qui le sacrement de mariage avait effacé bien des impuretés, mais sans préjudice des péchés futurs; le jeune Aimé Robineau, à la peau brune, aux dents écartées et fraîches, qui jusqu'ici n'aimait que ahanner après les troncs de la forêt, et faire des moulinets terribles avec sa hache; et jusqu'aux petites Anne, Marion et aux plus jeunes encore dont l'innocence n'était après tout que la naïveté enfantine... Il porta enfin les yeux sur Abel, son disciple chéri, qui, les yeux clos, suçait présentement les barbes de sa plume et semblait prendre à cet exercice un plaisir extrême et délicat.

— Hélas! — dit M. Viry en lui-même, — est-il juste que j'expose tant de vertus, d'essence si précaire, à la corruption? Ne vaudrait-il pas mieux que mes gens demeurassent pieds nus dans leurs bois, loin des commodités et des pièges où vit le commun des hommes? Qui peut m'assurer qu'ils seront tels,

dans une fortune seconde, que les a faits, pour la gloire de Dieu et la mienne, la fortune adverse?

» Mais d'autre part, ai-je le droit de juger de leur débilité et de les éloigner de ce combat perpétuel qu'est la vie? Quoi? N'ont-ils pas connu assez longtemps la période des sept vaches maigres? Ne méritent-ils pas à leur tour un peu de ces dons matériels que la Providence accorde à bien d'autres qui ne semblent pas si dignes qu'eux?... Puis, qu'est-ce qu'un chef d'armée qui, par amour pour sa troupe, se refuserait à la jamais conduire au danger? Les honneurs, les récompenses éternelles, sont-ils réservés à ceux qui n'ont jamais failli ou à ceux qui ne furent jamais tentés? Le Seigneur même a marqué par son exemple que la tentation est nécessaire aux fils des hommes : elle le fut même aux bons anges, qui purent un jour choisir la condition des révoltés...

» Mais hélas! ils ont péché ici même, les douze mortels dont j'ai la garde! péché au milieu de la misère et des tribulations! Péché jadis parmi les dangers mortels, malgré la menace des ennemis et le froid de leurs montagnes! Que ne feront-ils pas sous l'inspiration d'une existence plus douce?... Récompensés de leurs peines! Eh! quel homme a jamais été digne vraiment d'être récompensé dès ce monde? Le peu de bien qui est concédé aux mortels ne vient que d'une générosité, à peine concevable, de leur souverain, et point du tout de leur mérite, quelle que soit leur disgrâce, quelle que soit leur apparente pureté!

— Veux-tu partir d'ici, mon beau? — demanda-t-il à Abel. Il s'aperçut alors que le garçon avait ramassé sa lettre, laquelle avait glissé sur le sol à la faveur de ces réflexions perdues, et la lisait, cachée sous la table équarrie. M. Viry y frappa du poing. Abel prit l'air le plus innocent du monde et, sans répondre, se remit à écrire.

— Te plairait-il de partir de ce coin? — répéta le curé en s'adoucissant.

— Oh, oui! — dit l'enfant en lissant ses boucles blondes.

M. Viry songea qu'en définitive, les hommes ne font pas leur destin eux-mêmes aussi librement qu'on veut bien le dire. Était-il seul responsable de ces gens que Dieu appelait ailleurs? Après tout, le monde se gouverne comme il peut, et confor-

mément aux décrets éternels... Il appela l'estaffier, lui offrit à boire un peu de cette boisson surette que ses ouailles fabriquaient avec de l'eau, des mûres et des myrtilles. Le gaillard essuya ses moustaches rousses, but et fit la moue.

— J'aime mieux notre bière, — dit-il en chantonnant comme font les gens qui habitent aux confins des Flandres.

Voilà pourtant un homme que Dieu avait mis dans cet état et sans doute pour servir, lui aussi, à sa gloire!

— Allons, — dit M. Viry. — Vous pouvez laisser vos chariots. Nous y monterons tous dès demain à l'aube. Et vous pouvez ce soir partir en avant, porteur de cette lettre que je m'en vais dicter pour votre comtesse.

— Abel, mon fils, prends ta plume et m'écris ceci :

« Très haute, très honorée, très puissante dame... *Frater qui adjuvatur a fratre velut firma civitas.* Le frère qui aide son frère lui donne une citadelle fortifiée...

ANDRÉ THÉRIVE

(*A suivre.*)

PARMI LES PAPIERS DE LAFFITTE

Parmi les papiers de Laffitte, à côté du manuscrit de ses *Mémoires*, récemment publiés[1], j'ai trouvé un certain nombre de cahiers autographes, calligraphiés avec soin, qui auraient certainement pris place dans ses *Mémoires*, si la mort n'avait pas surpris l'auteur avant qu'il ait pu en achever la composition.

Ils font partie des archives laissées par le duc de Persigny, mon parent, qui avait épousé Eglé Ney de la Moskowa, petite-fille de Laffitte.

On y trouve des anecdotes vivement contées, des dialogues pleins de vie, de malice et de rancune. En toute circonstance, directement ou indirectement, c'est contre Louis-Philippe que le ministre disgracié lance ses traits empoisonnés : l'ensemble de ces cahiers de notes pourrait être intitulé : « Les Fourberies d'un roi. »

Entre adversaires politiques, car le roi et son ministre le sont rapidement devenus, le mot fourbe « désigne » simplement l'habile homme qui a su faire prévaloir ses idées.

Laffitte a été doublement déçu par ce duc d'Orléans dont il avait fait un roi, déçu d'abord comme homme politique et ensuite comme ami de vieille date.

Il avait voulu installer sur un trône populaire un souverain garrotté par des institutions entièrement républicaines, selon les promesses faites à Lafayette pour obtenir son adhésion.

Au début, tout alla selon ses désirs. Les salons du Palais-

1. Firmin-Didot, éditeurs.

Royal étaient journellement envahis par des combattants de Juillet, en blouses et en casquettes, qui y chantaient *la Marseillaise*. Louis-Philippe, comme s'il eût été coiffé de quelque invisible bonnet rouge, battait la mesure avec la main, et reprenait en chœur à pleine voix le couplet du sang impur. C'était bien là le roi-citoyen que Laffitte avait désiré. Le souverain lui confie ensuite le pouvoir en le nommant Président du Conseil des ministres : tous les espoirs de Laffitte semblent donc être comblés.

Mais non. Louis-Philippe, par des manœuvres subtiles, évite de se laisser entraîner vers les réformes démocratiques. « Il ne marche pas dans le sens de la révolution, dit Laffitte, malgré qu'il s'en donne l'apparence, semblable en cela au cheval de bronze de la place Louis-XV qui avait le pied toujours levé, mais qui ne bougeait pas. » Le ministre est bientôt dans l'obligation de démissionner. Il en conçoit une animosité qui s'accentue d'année en année à mesure que le roi de son choix se rapproche de la droite et de Guizot.

A cette rancœur de l'homme politique déçu s'ajoute celle de l'ami abandonné.

Après les Trois Jours, à chacune de leur rencontre en public, le Roi l'embrasse affectueusement. On l'invite sans cesse à la table royale dans l'intimité, en lui disant : « Vous faites partie de la famille. » Lorsqu'il s'agit de choisir la fête du Roi, par conséquent la fête nationale, Louis-Philippe, dont le double prénom prête au choix, s'étant décidé pour la saint Philippe, jette sur Jacques Laffitte des regards pleins de tendresse, puis, faisant allusion à la fraternité de leurs saints patrons, déclare avec componction comme s'il récitait une prière : « Ils seront unis sur la terre comme ils sont unis dans le ciel! »

Après tant de démonstrations d'amitié, quand le ministre a été congédié, le « Château » a fait écrire contre lui des articles hostiles et traité en ennemis les promoteurs de la souscription nationale entreprise en sa faveur.

C'en est trop. Le cœur de Laffitte déborde de colère et d'indignation. Il est en proie à ces sentiments, peu compatibles avec la sérénité du narrateur impartial, lorsqu'il rédige en 1843 ses *Mémoires* et ses cahiers de notes.

Louis-Philippe n'est pas la seule victime de ses accusations; quelques autres personnes, frappées d'une façon tout aussi implacable, figurent également au tableau ainsi qu'on pourra en juger par les extraits que nous publions aujourd'hui.

Benjamin Constant, on ne sait pourquoi, y occupe une place spéciale : Laffitte, si attaché d'ordinaire à ses « amis » politiques, n'avait jamais eu aucune sympathie pour celui-là.

Au contraire son affection pour Béranger, Manuel, Audry de Puyraveau[1] et tant d'autres, l'avait porté sans effort à se montrer envers eux d'une générosité et d'une délicatesse qui étaient souvent citées en exemple. Pour Lafayette il professe une estime hautement proclamée en toute occasion, qui n'exclut pas parfois un grain de fine ironie. Avec Talleyrand il vit sur le pied de l'intimité, mais de part et d'autre l'amitié est peu sûre, aussi voit-on Laffitte tantôt faire patte de velours et tantôt lui donner un coup de griffe cruel.

A l'égard de Benjamin Constant son antipathie ne se dément jamais.

S'il parle des sentiments démocratiques de ce personnage important du parti libéral, ce sont « les sentiments de M. de Constant » ou « de M. de Constant de Rebecque », et l'intention n'est pas bienveillante; ses palinodies sont copieusement signalées — et sans jeu de mots — sous le nom d'inconstances; enfin, dans ces notes destinées à la publicité, il insère une lettre conservée depuis douze ans, qu'il numérote avec soin, nº 16, parmi les pièces justificatives, par laquelle il veut fixer devant la mort et devant l'histoire l'attitude de l'homme.

Il faut avouer que, dans tout mémorialiste, il y a un polémiste, un militant dominé par les passions qui ont agité et guidé sa vie.

Mais de ces passions l'historien lui-même se défend-il toujours?

PAUL DUCHON

1. Audry de Puyraveau, député de Rochefort sous Charles X, membre influent du parti libéral, avait activement secondé Laffitte pendant la Révolution de 1830, puis avait pris place dans les rangs de l'extrême-gauche. Laffitte, n'ayant pu obtenir pour lui une place dans l'administration des finances, lui offrit l'hospitalité pendant toute sa vie dans son château de Maisons, aujourd'hui Maisons-Laffitte.

SOUVENIRS SUR LOUIS-PHILIPPE ET BENJAMIN CONSTANT

Les événements que raconte Laffitte dans ces quelques pages se déroulent du mois d'août 1830 au mois de janvier 1831, période pendant laquelle il est ministre. Le 11 août, le Roi avait inauguré son règne par un ministère de coalition, la droite étant représentée par Guizot, chef des doctrinaires, le duc de Broglie et Casimir Périer, la gauche par Laffitte et Dupont de l'Eure. Mais leurs divergences d'opinion étaient trop nombreuses pour qu'une pareille entente fût durable, et le 3 novembre on voit Laffitte chargé de constituer un nouveau ministère dont les doctrinaires sont exclus. Néanmoins les nouveaux ministres, avec l'appui secret de Louis-Philippe, résistaient aux tendances démocratiques de Laffitte et de Dupont, soutenus de leur côté par Lafayette, commandant en chef de toutes les gardes nationales du royaume.

Pendant cette période la politique intérieure est fortement influencée par le procès des anciens ministres de Charles X dont le peuple de Paris voulait la mort et que le Roi, les ministres et la Chambre des Députés voulaient sauver. Voyant qu'on cherchait à la priver de sa vengeance, la population parisienne manifestait son mécontentement : des émeutes continuelles menaçaient la sécurité du trône. A ce sujet encore les conceptions de la droite et de la gauche se heurtaient : Laffitte, Président du Conseil, Odilon Barrot, Préfet de la Seine, Treillard, Préfet de Police, s'efforçaient de procéder avec douceur, de calmer la foule; la droite aurait préféré que déjà se montrât, au profit de l'autorité, la rude main de Casimir Périer. Le Roi attendait pour cela que le procès du Prince de Polignac et de ses anciens collègues fût terminé. Du point de vue de la politique extérieure, de nombreuses questions étaient simultanément agitées, la révolution de 1830 ayant son contre-coup dans l'Europe entière. Au

risque de déclencher la guerre, Laffitte désirait encourager tous les peuples révoltés. Le Roi voulait la paix. Cependant tous les partis applaudissaient chez nous au soulèvement de la Belgique contre la Hollande. Laffitte avoue, — dans une autre partie de ses Souvenirs — que Guizot, ministre de l'Intérieur, usa de sa grande influence pour organiser en Belgique la propagande insurrectionnelle, tandis que Sébastiani, ministre de la Marine, utilisait ses relations en Italie pour attiser la révolte contre l'Autriche, « de sorte que Molé, ministre des Affaires étrangères, se bouchait les oreilles au Conseil », afin de pouvoir, sans mentir, protester de notre neutralité auprès des Puissances étrangères.

Guizot fit tant et si bien que la Belgique éclata[1], et la joie en fut grande dans le Conseil. A demain l'Espagne! A demain le Portugal! Et puis l'Italie! Et puis l'Allemagne, la Hongrie et la Pologne! La cocarde tricolore allait faire réellement le tour du monde.

La révolution belge mettait en danger Guillaume, roi des Pays-Bas; M. de Werther, ministre de Prusse, accourut chez Molé[2], pour le prévenir qu'*ils* allaient faire entrer des troupes, tout en protestant de *leur* désir de conserver la paix. Molé s'y opposa, la France ne reconnaissant plus les droits de la Sainte-Alliance.

— Ce n'est qu'une question de famille; vous savez que nous sommes parents, — dit M. de Werther.

— C'est une affaire de pays : si vous entrez, nous entrons,— répondit noblement Molé.

— Trente mille hommes seulement?

— Si vous en faites entrer trente mille, nous en ferons entrer trois fois autant.

Voilà le système de non-intervention établi. Le Conseil était dans le ravissement. Que la France eût suivi cette politique et nous aurions bientôt signé la paix sur le Rhin. Mais les Espagnols disent : « Tel homme fut brave tel jour. » M. Molé ne tarda pas à justifier ce sage proverbe.

— Si vous entrez, nous entrons! — Cela suffit. Les Prussiens n'osèrent pas entrer et la Belgique fut sauvée. Mais la Sainte-Alliance restait debout, il fallait trouver un ambassa-

1. Insurrection de Bruxelles, le 25 août 1830.
2. Ministre des Affaires étrangères.

deur pour aller négocier à Londres. Le choix n'était pas aisé; il exigeait naissance, capacité et patriotisme, pour pouvoir traiter avec l'aristocratie anglaise. On le cherchait déjà depuis quelque temps, lorsque dans un conseil du samedi soir le Roi nous proposa de nommer M. de Talleyrand.

A ce nom, grande fut la surprise

— M. de Talleyrand, — dis-je, — remplit les deux premières conditions, il est le plus capable et puis sa naissance le met en harmonie avec tous les tories de l'Angleterre. Je le connais beaucoup, et je crois que l'on pourrait se fier à lui, malgré sa réputation. Mais il a une telle impopularité que dans ce moment ce serait la plus grande faute que le Roi pût faire.

— Je le crois bien, — dit Dupont[1]. — M. de Talleyrand! je vote contre.

MM. Molé et Bignon[2] en dirent autant. Il y avait onze votants, mais les quatre premiers s'étant prononcés contre, le Roi crut devoir arrêter le vote et le tour d'opinion. Et je pensais que je n'en entendrais plus parler de ma vie. Quel fut mon étonnement le lendemain! M. de Talleyrand dînait chez moi. A table, à côté de ma femme et en face de moi, il me dit en présence de trente personnes et bien entendu de tous les domestiques :

— A propos, j'ai à vous remercier de ce que vous avez dit de moi hier au soir.

Je devinais bien, mais je fis semblant de chercher.

— Ne cherchez pas, le Roi m'a tout dit.

— Et vous me remerciez? — Il est vrai que j'ai parlé de votre capacité.

— Passons!

— De votre rang.

— Ce n'est plus rien.

— J'ai parlé de la foi que j'avais dans votre caractère.

— C'est de quoi je veux vous remercier.

1. Dupont de l'Eure, ministre de la Justice.

2. Le baron Bignon, ministre sans portefeuille. Membre de l'Institut, historien réputé, il avait reçu, par le testament de Napoléon Ier, un legs de cent mille francs pour écrire l'histoire de la diplomatie française de 1792 à 1815. Laffitte dit que les démocrates lui reprochaient « son secret ». Je n'ai pas pu découvrir ce dont il s'agissait.

Et j'appris que Talleyrand était nommé ambassadeur à Londres par le Roi, malgré le vote des quatre ministres qui avaient été consultés, les autres n'ayant pas été admis à faire connaître leur opinion.

M. de Talleyrand se rendit chez Lafayette pour lui en faire part : là étaient réunis les hommes les plus ardents; jugez comme cette communication fut bien reçue. J'assistais à cette réunion. Je prévoyais une foule de questions que j'aurais voulu éviter, mais à peine Talleyrand fut-il parti qu'il fallut me résigner à les entendre et à y répondre.

— S'il est nommé ambassadeur, — dis-je, — s'il a dit vrai, ce ne peut être qu'un désir du Roi, mais le Conseil n'a pas encore ratifié.

— Le Conseil? Il a prononcé pendant votre absence.

— C'est impossible. Molé a voté contre, hier.

— Et dans la nuit il a signé son diplôme.

— Je saurai la vérité demain.

— Demain? — me répondait-on, — demain vous apprendrez que vous êtes au ministère parmi les traîtres. Quoi! Quatre ministres sur onze repoussent avec raison M. de Talleyrand, et les sept autres le nomment, en vous excluant de la délibération, vous et Dupont. C'est vous faire la plus grave injure, il est impossible que vous la supportiez. Courez donc au Palais-Royal, vous et Dupont, donnez au Roi votre démission et retirez-vous sur-le-champ. Pour votre honneur, il en est temps encore.

— Tout s'éclairera demain.

Le lendemain je posai nettement la question. Le Roi me répondit sur le fond et sur la forme.

— La France, — me dit-il, — ne veut pas la guerre, vous le savez. Le principe de non-intervention, invoqué par M. Molé, est juste; il est fort beau; mais, absolu, il pourrait nous conduire à la guerre, s'il n'était pas modifié. Il faut, pour la prévenir ou la rendre moins difficile à supporter si elle venait à éclater, nous assurer d'une alliance ou de la neutralité de l'Angleterre. Et pour cela il faut opposer aux tories, nos ennemis qui sont au pouvoir, les whigs avec lesquels il est plus facile de s'entendre. Or quel homme en France est plus propre à jouer ce rôle que M. de Talleyrand? Vous avez reconnu vous-même les

avantages qu'il présente par sa naissance et ses talents, et vous avez rendu justice à son caractère. Tout le monde dans le Conseil est de votre avis, excepté M. Dupont pour qui l'impopularité de M. de Talleyrand fait obstacle. Son impopularité est sans doute un grand inconvénient en France, mais non en Angleterre où il s'agit de réussir, et le Conseil a pensé qu'il ne fallait pas lui sacrifier de plus grands avantages que l'on aurait cherchés vainement ailleurs. Voilà le motif de notre décision : il n'y en a pas d'autre que celui de vouloir éviter la guerre. Vous devez bien penser combien il m'en a coûté pour me décider à votre insu et contre votre avis, mais il le fallait avant que le public connût votre opinion et celle de M. Dupont, ce qui aurait rendu la chose plus difficile. Samedi soir, j'ai donné mes raisons à M. Molé sur la nécessité de ce choix et je l'ai fait changer d'avis; j'en ai fait part aux autres ministres; j'ai voulu m'assurer du concours de tous avant de vous en parler, et je ne doutais pas de réussir de même auprès de vous. Mais j'ai à regretter l'indiscrétion de M. de Talleyrand qui a dû vous blesser, parce qu'elle vous a placés, M. Dupont et vous, dans une situation difficile; je vous en fais mes excuses et j'en suis bien affligé. J'espère que vous me pardonnerez.

Je fis semblant de me rendre à ces raisons et Talleyrand partit pour Londres. Dans les réunions de nos amis politiques, tantôt chez Lafayette, tantôt chez moi, cette nomination soulevait tant de protestations que Dupont et moi en étions assourdis. Jugez du vacarme!

— Comment, — s'écriait-on, — l'homme qui nous a ramené les Bourbons en 1814, on l'envoie auprès de Wellington pour défendre la cause de la révolution qui vient de les chasser!

On ne peut se faire une idée de l'exaspération qui se manifestait : on parlait presque de revenir aux pavés et aux barricades.

Je disais à Dupont pour calmer son humeur à propos de l'ambassade à Londres :

— Talleyrand vaut mieux que sa réputation, croyez-moi, et il y a beaucoup de prétendus braves gens qui sont dans une situation contraire. Il servira bien les intérêts de la France. S'il a trahi l'Empereur en 1814, ce que je ne sais pas, il a voulu réparer le mal en 1815, puisqu'il a quitté le ministère pour ne

pas signer un traité désastreux. Je ne vous dis pas qu'il aille à Londres dans l'intention de leur jeter le pan de sa robe; peut-être pense-t-il qu'il y a du danger à soulever les peuples contre les Rois et qu'il vaut mieux paralyser les mauvais desseins des Rois contre les peuples; je l'admets. Même dans ce cas l'indépendance des Belges n'en sera pas moins assurée, les forteresses seront démolies, ils se réuniront à nous, ou tout au moins ils auront un roi français. Je l'espérais, comptant sur la fermeté du Roi. Mais Dupont, méfiant, me répondit :

— Ainsi soit-il!

Malgré la fâcheuse impression produite par l'ambassade de Talleyrand, la foule se présentait régulièrement au jour du Palais-Royal, mais ce n'était plus le même enthousiasme. Le peuple en général était remplacé par une espèce de population officielle et souvent par des députations : députations des Cours royales, Tribunaux, Procureurs du Roi, Maires, gardes nationales et même gardes champêtres.

Un jour, nous étions en conseil quand le premier aide de camp du Roi vint lui annoncer que toutes les députations étaient arrivées.

— C'est bon, — répondit-il, — j'y vais.

Malheureusement il était en verve et les députations furent oubliées. Au bout de trois quarts d'heure, M. Athalin[1] revint.

— Sire, j'ai déjà prévenu Votre Majesté que toutes les députations étaient arrivées. Elles attendent depuis fort longtemps, je crains qu'elles s'impatientent.

— J'y vais, — s'écrie le Roi. — Et se levant, il nous dit : — Messieurs, ne vous séparez pas; je vais leur lâcher le petit discours et je reviens à l'instant.

Il n'avait pas fait dix pas que Dupont s'écria avec vivacité :

— Comment! Il va leur lâcher le petit discours? Qu'est-ce qu'il dit donc, ce farceur-là?

Malgré que le Roi l'entendît, ou plutôt parce qu'il l'avait entendu, le Conseil ne put s'empêcher d'éclater de rire. Cependant le Roi ne s'arrêta point.

Dupont aurait-il dit cela s'il avait été ministre de Charles X? Je ne le pense pas. Et les autres ministres n'auraient pas

1. Le général baron Athalin, pair de France, était déjà aide de camp de Louis-Philippe, lorsque ce dernier était encore duc d'Orléans.

éclaté de rire. Pourquoi donc avons-nous moins de respect pour les Rois que nous faisons que pour ceux qui se font eux-mêmes? Je ne sais, mais c'est ainsi.

Cela se passait au moment où le Roi et le ministère cherchaient à sauver la tête des quatre ministres de Charles X, enfermés à Vincennes.

On eut la fâcheuse idée de faire proposer par des compères à la Chambre des Députés de se rendre en masse au Palais-Royal pour demander au Roi d'abolir la peine de mort. Le peuple se croyant joué entra dans une fureur extrême. On ne parlait plus que de se porter à Vincennes pour se venger.

Le Conseil, ayant peur de l'agitation toujours grandissante, et craignant pour les malheureux prisonniers, décida qu'il serait fait une proclamation au peuple. M. Guizot, ministre de l'Intérieur, fut chargé de la rédiger avec M. Odilon Barrot, Préfet de la Seine. Malheureusement ils ne purent s'entendre sur les termes. Le Roi, désireux de pacifier promptement les esprits, s'en rapporta à M. Odilon Barrot pour rédiger seul la proclamation. Elle parut, qualifiant d'inopportune la démarche de la Chambre[1]. Cet aveu fit cesser les inquiétudes populaires et le calme se rétablit. Mais la proclamation souleva l'indignation des ministres. D'abord le Roi ne devait pas autoriser un Préfet à agir contre l'avis du ministre chargé de lui donner des ordres. Ensuite : démarche inopportune! qualifier ainsi une démarche de la Chambre, hautement approuvée par le Roi! C'est de l'anarchie, de l'insubordination, de l'impertinence. Le sort du pauvre Préfet était bien compromis.

— Je ne saurais dissimuler au Roi, — dit le duc de Broglie, — que cette proclamation a justement blessé les susceptibilités du Conseil, et qu'elle a également blessé la dignité de la Chambre.

— J'en suis fâché, — répondit le Roi, — ce n'est pas ma faute si on l'a rendue nécessaire. On a qualifié d'inopportune la démarche de la Chambre? Elle l'était. Donc on était en droit de le dire. Quant au Conseil, je ne vois pas ce qui peut le blesser.

— On ne me contestera pas du moins, — répliqua Guizot, — que l'on n'aurait pas dû m'en faire un mystère.

1. Journée du 18 octobre 1830.

— La question n'est pas là; il s'agit de savoir si on fait du bien ou du mal. Voilà toute l'affaire.

— Convenez cependant, — dit Guizot, — que toujours céder, ce n'est pas gouverner.

— Il ne s'agit pas de cela, — répondit le Roi; — il y a du temps pour tout, pour la conciliation comme pour la résistance.

— Ces Messieurs, — dit Dupont, — ne connaissent que la force.

— Vous vous trompez, — répliqua Molé. — Vous conviendrez qu'il y a eu quelque chose de blessant dans la forme et que M. Guizot a droit d'en être offensé.

— Mais vous qui parlez si haut, — répondit Dupont, — l'avez-vous été lorsqu'on a envoyé M. de Talleyrand à Londres?

Cette récrimination opéra un grand silence. Puis tout à coup on entendit trois ou quatre voix s'écrier :

— Toujours est-il que désormais le ministre de l'Intérieur et le Préfet ne peuvent pas demeurer en place ensemble.

— Qui s'en va? — demanda Dupont.

Guizot ne répond rien. Enfin, le Roi, pressé de toutes parts et ne pouvant y tenir, dit à haute voix :

— Le Préfet reste.

Mais les Rois sont quelquefois assez malheureux pour être obligés de manquer à leur parole.

— Monsieur Odilon Barrot, — lui dit un jour Madame[1], — le Roi vous aime beaucoup; il voudrait bien vous rapprocher de lui; il faudrait pour cela vous séparer de vos amis, M. Dupont et le général Lafayette!

M. Odilon Barrot ne sut pas profiter de cet avis, et quelques semaines plus tard il se vit proposé comme ambassadeur à Constantinople. On lui présenta la chose comme une récompense et non pas comme une punition. Un jeune avocat de Paris, aller représenter le Roi des Français auprès du Grand Turc! La tête doit lui en tourner. La tête ne lui en tourna pas le moins du monde lorsque le maréchal Gérard[2] et le général Sébastiani[3] vinrent lui apporter l'heureuse nouvelle.

1. Mademoiselle ou madame Adélaïde, sœur du Roi.
2. Ministre de la Guerre. Commanda l'année suivante l'expédition d'Anvers.
3. Ministre de la Marine. Le général comte Sébastiani a été nommé Maréchal de France en 1840.

Ne voilà-t-il pas qu'il se mit dans l'esprit qu'on voulait l'éloigner de Paris et venger Guizot de la proclamation!

— Vous pouvez me destituer, si cela vous plaît, — répondit Odilon Barrot, — mais je ne donnerai jamais ma démission de la Préfecture de la Seine. Pour vous y décider, je vous déclare tout net que je refuse l'ambassade de Constantinople.

Ils ne furent pas plus heureux chez le général Lafayette qu'ils allèrent prier d'intervenir auprès du Préfet pour le décider à accepter le poste d'ambassadeur.

— Je ne sais pas, — dit-il, — ce qu'en pense mon jeune ami; mais d'après ce qui s'est passé, s'il avait le malheur d'accepter le changement qu'on lui propose, je le mépriserais et je ne le verrais de ma vie. J'irai ce soir m'en expliquer avec le Roi.

Gérard et Sébastiani rendirent un compte fidèle au Roi, je n'en doute pas. Le soir nous étions en Conseil, un aide de camp annonce le général Lafayette.

— Faites entrer dans mon cabinet, — dit le Roi. Et il l'y suivit de suite.

— Pourquoi ne s'explique-t-il pas devant le Conseil? — demanda Dupont.

Quel dommage en effet que cet entretien ait eu lieu en tête à tête! Ce que je vais raconter ne resterait pas un point douteux pour l'Histoire.

Le Roi rentra un quart d'heure après et nous dit :

— Le général Lafayette consent à tout. Ainsi l'affaire du Préfet de la Seine est arrangée. Il part pour Constantinople.

— C'est impossible, — s'écria Dupont.

— Pourquoi donc? — répondit le Roi.

— C'est que le général Lafayette ne peut y consentir et que je suis sûr qu'il n'y consent pas.

— Je viens de l'entendre.

— Vous avez mal entendu : il m'a dit le contraire ce matin.

— Je parle de ce soir, monsieur Dupont.

— Matin ou soir, c'est égal. Le général ne change pas d'avis dans une journée.

— Quand j'affirme une chose, je dois être cru.

— Et moi donc? J'ai la même prétention. La parole du général est pour moi la vérité même.

— Douteriez-vous de la mienne, monsieur Dupont?

— Non, Sire. Mais je doute de votre mémoire.

— Vous croyez donc la vôtre infaillible?

— J'ai des témoins : le maréchal Gérard et le général Sébastiani étaient présents. Qu'ils parlent!

— Des témoins? Ma véracité serait attaquée?

— Que le ciel m'en préserve! J'ai des témoins pour moi, mais non pas contre vous; des témoins, pour la dignité du caractère du général qui serait compromise.

— En quoi donc, si le Préfet a consenti?

— Mais le Préfet a refusé : il croit y voir une destitution; et quant au général, il y voit un manque d'égards pour lui.

— Toujours des soupçons, — dit le Roi. — Eh bien! le général Sébastiani le sait; il n'est, je crois, l'ennemi de personne.

— Qu'il parle donc! — dit Dupont avec vivacité.

Le roi, poussé à bout, répondit avec beaucoup d'humeur :

—Votre insistance contre mes assertions, monsieur Dupont, me blesse et s'écarte des convenances.

— Est-ce donc manquer aux convenances, de supposer que vous avez pu mal entendre?

— Non. Mais vos paroles indiquent une autre pensée.

— Ma pensée, la voici : je pense que l'on cherche à se débarrasser du Préfet; je le pense comme lui et comme le général Lafayette.

— Personne ici ne manque de franchise, monsieur Dupont.

— En a-t-on mis à propos de la loi électorale, des sociétés populaires, et dernièrement quand on a feint de vous proposer un premier ministre?

— Ici, vous revenez sur les choses passées. D'ailleurs ce que j'ai dit des dispositions du général Lafayette, vous me l'avez dit vous-même ce matin.

— Moi, Sire? Je proteste de toutes mes forces contre cette assertion : elle prouve une seconde fois votre défaut de mémoire.

— C'en est assez, monsieur Dupont; terminons ce débat qui m'offense. Mais j'en aurai raison. Je rendrai un compte public de tout ce qui s'est passé, et la France nous jugera.

— Je ne vous le conseille pas, Sire, car, en fait de véracité, ma réputation est faite depuis longtemps. Ce n'est pas la vôtre qui l'emportera sur la mienne.

— Vous me manquez! — s'écria le Roi furieux.

— Dans tous les cas, — répliqua Dupont, — je ne me manquerai pas à moi-même. Et il se leva et gagna la porte.

Tout le Conseil, dans la plus vive agitation, et craignant les conséquences politiques que ne manquerait pas d'avoir le départ de Dupont, se leva précipitamment pour intervenir. Le duc d'Orléans, leste comme un daim, barra le chemin à Dupont. Il se chargea de lui pendant que je me chargeais du Roi, mais nous crûmes tous les deux que nous ne parviendrions pas à éteindre cet incendie.

On chercha la conciliation. Le Roi, disait l'un, s'est cru insulté par Dupont; mais il ne l'a pas été, car jamais Dupont n'en a eu la pensée. Dupont a-t-il été, d'autre part, injurié par le Roi? Pas du tout, le Roi a pu croire n'avoir point manqué de mémoire. Dupont aime sincèrement le Roi, le Roi estime profondément Dupont. Dans tout cela, il n'y a pas de quoi fouetter un chat. Il en fut ainsi convenu, après de longs débats. Et, le lendemain, toutes les parties contestantes dînèrent ensemble au Palais-Royal : Roi, ministres, Général Lafayette, Préfet de la Seine et Dupont lui-même; tout le monde ayant oublié la querelle. Et M. Odilon Barrot resta à Paris.

Mais de querelle en querelle, le ministère finit par tomber[1]. La crise ministérielle fut longue et laborieuse. C'est moi qui étais chargé, en apparence, de former le nouveau ministère[2]. Il s'agissait d'opérer un dosage difficile de la droite et de la gauche, de telle façon qu'il fût accepté par les intéressés et par le Roi. J'étais au plus fort de mes tourments, lorsque je reçus une lettre singulière de Benjamin Constant.

Je dois auparavant expliquer dans quelles circonstances elle me fut adressée.

J'avais reçu ce billet du duc d'Orléans :

Monsieur, le Roi mon père, trop occupé pour vous écrire lui-même, me charge de vous faire savoir qu'il a reçu tout à l'heure la visite de M. Benjamin Constant. Mon père a répondu à toutes ses questions que rien n'était encore terminé (pour la

1. A la fin d'octobre 1830.
2. Le ministère du 3 novembre.

composition du ministère) et lui a dit de s'entendre avec vous. Mais, comme il l'a retenu à dîner pour ce soir, il désirerait que l'affaire fût conclue d'ici six heures et que vous lui mandiez ce qui a été arrêté entre vous à l'égard des arrangements à prendre. Je saisis cette occasion, monsieur, pour vous assurer de tous mes sentiments d'estime et d'amitié. Votre affectionné

FERDINAND PHILIPPE D'ORLÉANS

Le lendemain, je vis Benjamin Constant et je lui dis la vérité.

— Le Roi vous a dit que je suis chargé de composer le ministère? En réalité il n'en est rien. Excepté Dupont et moi qu'il prend pour la Belle Enseigne, il ne veut pas d'une autre personne de notre nuance. Voilà la vérité. Gardez-moi le secret.

— C'est vous, cependant, et les personnes de votre nuance qui l'avez placé là.

— Et s'il ne veut pas garder la place telle que nous avons voulu la lui faire?

Benjamin Constant se rendit bientôt compte qu'en effet le Roi ne voulait pas de lui comme ministre et que j'étais seulement chargé de la partie des refus. C'est alors qu'il m'écrivit la lettre suivante.

Je viens, mon cher Collègue, confiant dans l'intérêt que vous m'avez témoigné, vous rendre compte de quelques détails qui appartiennent à l'affaire générale dont vous vous occupez, mais qui peuvent ne vous être pas connus, parce qu'ils tiennent à ce qui m'est personnel. Lafayette qui me les a racontés m'a permis de vous les communiquer en vous priant de n'en point parler, à personne, au moins comme venant de lui. Il a causé hier avec le Roi de l'éternelle question du ministère et a proposé la combinaison de vous, Périer, Dupont, Molé, peut-être Sébastiani, M. Odilon Barrot, qui resterait Préfet avec entrée au Conseil, et moi pour l'Instruction publique. Quant à M. Odilon Barrot je n'ai aucune observation à faire, si ce n'est que M. Dupont et l'opinion parisienne le portent chaudement et que, malgré toutes les objections, son entrée au Conseil donnerait au parti libéral un vote assuré.

Mais c'est de moi que je veux un instant vous entretenir.

Je sais qu'il y a contre moi une objection que je regarde comme insurmontable, celle d'un protestant qui effrayerait les catholiques s'il était à la tête de l'Éducation.

Je me résigne donc. Mais Lafayette ayant suggéré au Roi l'idée de la Présidence du Conseil d'État avec l'entrée au Conseil, le Roi, sans l'adopter clairement, en a semblé moins éloigné, et le général est convaincu que, si vous insistez et si vous en faites en quelque sorte une condition, vous l'obtiendrez.

Envisagée sous un point de vue général, j'ose dire que cette mesure ferait du bien.

Après Lafayette et vous, je suis le nom le plus populaire en France.

Vous auriez, par mon entrée au Conseil, un homme qui partage toutes vos vues, qui vous est attaché personnellement par une reconnaissance éternelle et qui vous seconderait de son mieux.

Considérée en ce qui me regarde, mon entrée au Conseil me sortirait d'une situation gauche et subalterne dont j'ai déjà senti l'inconvénient à la Chambre et dont je ne me suis tiré qu'en laissant percer mon opposition aux doctrinaires.

Mais, désigné si souvent par l'opinion, je ne puis trotter à côté de tous les ministères : le public met les gens à la place où ils se mettent, et vraiment je ne puis me résigner à celle de Cuvier en politique. Je sais bien qu'avec quelque esprit et quelque talent on se tire de tout; mais je ne voudrais pas avoir à me tirer de la position qui me blesserait aux dépens du ministère régénéré.

Je viens donc vous demander vos bons offices et je répète qu'il y a avantage pour le pays, pour vous et pour moi.

J'ai lieu de croire que les doctrinaires m'ont desservi et que leur influence subsiste après leur chute. Ils m'ont desservi : 1° *en me peignant comme dans l'opposition, — et quant à eux, ils ont raison;* 2° *comme trop malade;* 3° *comme n'ayant pas travaillé assez activement, car le Roi s'en est plaint relativement à l'organisation du Conseil d'État. Mais d'abord j'ai pensé mourir, et de plus c'est le duc de Broglie qui a tout retardé par ses minuties. Votre influence, si vous l'exercez, lèvera tous les obstacles. Lafayette et Dupont veulent Odilon Barrot pour avoir un homme parfaitement dans leur sens. Ayez la même volonté pour moi et vous aurez la même certitude. Je vous dois ce qu'il y a de bon dans ma politique actuelle. Je crois qu'en faisant tout ce que*

je vous demande et en centuplant mes obligations, vous ferez le bien du Gouvernement, qui, s'il n'y a bientôt un ministère homogène et patriote, s'en ira en lambeaux.

Voyez donc. Et si je vous ai convaincu, agissez. Et vous êtes sûr de vaincre.

A vous pour la vie. BENJAMIN CONSTANT

Ce 27 octobre 1830.

Pauvre Benjamin Constant! Que d'illusions dans cette lettre!

Placer sa popularité immédiatement après celle de Lafayette! Il ne savait pas que le premier titre à la popularité tient d'abord au caractère et à la constance dans les principes et qu'il ne fallait pas avoir « tourné trop court », comme il le disait lui-même de sa conduite en 1815.

On crut le dédommager moyennant deux cent mille francs que M. Périer lui promit et qu'il accepta.

***

Peu de temps après la constitution du ministère, je reçus du général Lafayette la lettre suivante :

Comme nous parlons de tout avec confiance, mon cher ami, je dois vous dire que, parmi les personnes qui se réunissent chez moi, la nomination du maréchal Maison prend mal : on lui reproche son vote contre le maréchal Ney et ses liaisons avec les Bourbons de 1814. On dit que c'est une intrigue de Pozzo di Borgo qui l'a placé là. On prétend que ses propos sur la révolution de Juillet sont plus acerbes que ceux de nos collègues démissionnaires. J'ai cru de mon devoir et de mon amitié de vous avertir entre nous de l'impression qui me vient de différents côtés. Vous en ferez ce que votre bon jugement et votre patriotisme vous dicteront. Bonsoir. Mille amitiés.

LAFAYETTE

En défaveur auprès de l'opinion publique, le maréchal Maison[1] eut ensuite le malheur de déplaire au Roi en raison de

1. Volontaire de 92, il avait servi sous Napoléon Ier. Nommé pair de France et titré marquis par la Restauration, il avait été nommé maréchal en 1829 après l'expédition de Morée. Fut de nouveau ministre de la Guerre en 1835.

quelque dépêche relative à Luxembourg, si bien qu'il fut obligé de donner sa démission de ministre des Affaires étrangères. On le nomma ambassadeur à Vienne.

Le maréchal Gérard tomba malade et se retira du ministère. Il y avait donc à pourvoir aux Affaires étrangères pour remplacer le maréchal Maison, et à la Guerre pour remplacer le maréchal Gérard.

Ces changements ministériels et les candidatures qu'ils provoquaient infailliblement mirent encore Benjamin Constant en mouvement. Il m'écrivit :

Vous allez faire de nouveaux remue-ménage. Je vous rappelle ce que vous m'avez dit avant et après les dernières mutations. Je mets sur la conscience de votre amitié ma position devenue plus désagréable par tout ce qui s'est passé, parce qu'elle me donne, par mon refus, un air de demi-hostilité contre un ministère que je ne demande pas mieux que de soutenir, s'il marche enfin dans une voie bonne et décidée. Croyez à mon éternel et inviolable attachement.

BENJAMIN CONSTANT

Bains de Tivoli, 17 novembre 1830.

Son refus? Il aurait bien voulu en être. Mais il avait reçu deux cent mille francs et aurait dû savoir qu'il n'était plus en première ligne. Il était d'ailleurs en mauvais état de santé, car dans quelques semaines il allait mourir.

Le maréchal Soult remplaça le maréchal Gérard à la Guerre, le général Sébastiani remplaça le maréchal Maison aux Affaires étrangères et M. d'Argout[1] remplaça Sébastiani à la Marine.

Benjamin Constant était malade à en mourir et pourtant son ambition vivait encore!

J'espère, m'écrivait-il, *que vous avez bien vu hier, par le peu de mots que vous m'avez dits, que vous m'avez fait renoncer à la*

1. M. d'Argout, pair de France sous Charles X, avait blâmé les Ordonnances et en avait obtenu le retrait, espérant sauver la monarchie légitime, mais c'est à lui qu'il fut répondu : « Trop tard! » Fut sous Louis-Philippe ministre de la Marine, du Commerce, de l'Intérieur, des Finances. Sénateur sous le Second Empire.

tentative que vous avez la bonté de vouloir renouveler. Jugé hostile par le ministère, et ne voulant pas renoncer au droit de dire ce que je pense, je ne dois prétendre à aucune faveur, même promise antérieurement. Ainsi, sur ce point, tout est terminé. Quant au second, consistant à régulariser les arrangements pris par vous et Périer au nom du Roi, lors de l'acceptation de la présidence d'une section du Conseil d'État, j'espère que vous aurez aussi conçu que ce n'était pas de l'exécution de ces engagements qu'il s'agissait, mais simplement de constater, aux yeux du Conseil des ministres et du Roi, qu'ils n'ont pas été remplis et que je ne touche que le traitement des conseillers d'État. Je désire que le Roi sache que je ne réclame pas même les indemnités pour travaux extraordinaires, bien que j'aie présidé trois commissions qui m'y donneraient des droits, et que je me borne à recevoir la moitié de ce qu'on m'avait offert. Quelques-uns de mes créanciers viagers sur mes maisons me proposent des arrangements avantageux pour l'extinction de mes rentes : pourrais-je d'ici huit jours disposer d'une quarantaine de mille francs sur les fonds que j'ai chez vous? Quant aux intérêts, vous m'avez offert, dans votre bienveillance, de m'en tenir compte au taux des fonds publics, mais ces fonds ayant considérablement baissé, je ne crois pas pouvoir accepter cet avantage. Vous réglerez ces intérêts comme cela vous paraîtra juste. Veuillez me répondre un mot sur ce dernier point et croire à ma reconnaissance et à mon dévouement.

BENJAMIN CONSTANT

Ce 25 novembre 1830.

Les quarante mille francs et aussi les deux cent mille francs qu'on lui avait donnés étaient bien à sa disposition.

Il mourut une quinzaine de jours après m'avoir adressé cette lettre : l'événement n'avait pas en lui-même une grande importance; il suffit cependant pour causer alors les plus vives alarmes ainsi qu'en témoigne cette lettre du Roi :

Je suis fâché qu'avant d'insérer dans le Moniteur *la lettre de madame Constant on n'ait pas exigé qu'elle spécifiât le cimetière où le corps de son mari serait déposé. Cette omission laisse un vague dont il est à craindre qu'on veuille tirer parti pour le*

transporter au Panthéon. M. de Laborde[1] *vient de m'avertir que c'est le projet de quelques fous. Je m'empresse de vous en aviser afin que vous préveniez MM. de Lafayette, de Montalivet et Odilon Barrot qui sentiront combien il est nécessaire que force reste à la loi. M. de Laborde me dit que la sixième légion qui doit accompagner le corps est décidée à empêcher le transport au Panthéon, mais que c'est à l'Oratoire que le coup doit être tenté. J'espère que M. de Montalivet*[2] *aura pris ses précautions pour qu'à tout hasard le Panthéon soit fermé. J'étais tenté d'écrire à M. de Lafayette, mais je pense qu'il n'est plus chez lui et que vous lui parlerez de ma part.*

Ce dimanche 12 décembre à 10 h. 1/2.

C'est donc un bien mauvais air qu'on respire à la Cour, puisque cet excellent M. de Laborde n'a pu y échapper, lui dont les entrailles sont si populaires. Une fantaisie de jeunes gens parut une chose si grave que l'on voulut mettre toute la force publique en mouvement pour les faire céder. « Force à la loi! » s'écrie le Roi — comme s'il s'agissait d'une révolte. Quand les gouvernements se méfient trop des gouvernés, les gouvernés se méfient à leur tour des gouvernements et les affaires n'en deviennent pas plus faciles. Les précautions voulues par le Roi me paraissaient aussi inutiles que dangereuses. Nous venions de prouver, dans plusieurs troubles heureusement apaisés, que la force morale valait mieux que la force brutale.

Du reste, remarquez, je vous prie, que le Roi, sous le ministère Guizot, avait lui-même rendu une ordonnance pour déclarer que, le 29 juillet 1831, premier anniversaire de la révolution, les cendres du duc de La Rochefoucauld[3], du général Foy et de Manuel seraient transférées au Panthéon. Il n'était donc pas

1. Le comte Alexandre de Laborde, après avoir été pendant quelques jours préfet de la Seine en 1830, avait été choisi comme aide de camp par Louis-Philippe. Laffitte, en faisant allusion plus loin à ses entrailles populaires, rappelait avec malice que M. de Laborde s'était nommé lui-même préfet de la Seine sous prétexte que le peuple victorieux l'avait désigné.

2. Ministre de l'Intérieur. Pair de France, à la mort de son père en 1823, M. de Montalivet s'étai rallié à Louis-Philippe dont il devint le protégé. Plusieurs fois ministre jusqu'en 1840, devint l'intendant de la liste civile.

3. Il s'agit du duc de La Rochefoucauld-Liancourt, pair de France, membre de l'Académie des Sciences, connu par ses œuvres de philanthropie, mort en 1827.

très étonnant que les amis de Benjamin Constant eussent pensé pour lui à cet honneur.

La sixième légion n'eut pas à déployer sa force.

Quelques voix, en sortant de l'Oratoire, crièrent : « Au Panthéon! »

Alors je pris tranquillement un des cordons du dais et, sans réclamer force à la loi, tout le monde me suivant, nous nous acheminâmes en paix vers le Père-Lachaise.

J'étais fort satisfait à la fin de décembre de la façon dont s'était passé le procès des ministres de Charles X, plus satisfait encore de la déclaration que j'avais faite à la Chambre contre l'intervention des Puissances dans les conflits qui s'élevaient entre les peuples voisins et leurs souverains, car la Chambre m'avait approuvé à une grande majorité, contre le gré du Roi.

Lorsque j'avais lu au Conseil le projet de cette déclaration dans laquelle je disais que nous ne voulions pas la guerre, mais que nous la ferions plutôt que de laisser violer le principe de non-intervention, il excita le plus vif enthousiasme de tous les ministres. Mais que vous dirais-je des transports du Roi? En vérité, je crus un instant qu'il en avait perdu la tête. Il se lève de son fauteuil, se promène dans l'appartement, violemment agité, et s'écrie dans un état de véritable délire qui nous entraîna tous :

— Oui! oui! nous marcherons tous! La France, moi et mes enfants! Nous combattrons pour notre gloire, notre honneur et notre indépendance!

Pure comédie. Il s'entendit en secret avec Talleyrand, son ambassadeur à Londres, pour transiger avec les Puissances et laisser peser sur nous cette Sainte-Alliance que la France ne voulait plus reconnaître.

Je ne l'ai su positivement que plus tard. Mes amis s'en doutaient, détestant Talleyrand.

Ils disaient de lui qu'évêque et grand seigneur en 1788, démocrate l'année suivante, républicain sous le Directoire, ministre sous l'Empereur, il avait tiré grand profit de chaque ralliement, et qu'il avait vendu tous ceux qui l'avaient acheté.

Moi, je ne le croyais pas, étant son ami.

Il a fait la politique du Roi, alors que je voulais faire celle du pays : on n'a pas été de franc jeu avec moi et j'ai été forcé de quitter la partie. Quoi qu'il en soit, de sa politique et de la mienne, vous penserez ce qu'il vous plaira, mais je dois lui rendre justice sous le rapport de la vie privée. Un homme bien né comme lui se distingue toujours par les formes, même quand au fond il est aussi mauvais qu'un homme vulgaire.

Lorsque je ne fus plus rien, mes obligés, les faux amis, les renégats, tous ceux qui me devaient leur existence, se livrèrent contre moi aux plus grandes attaques, aux plus infâmes calomnies; lui du moins ne suivit pas le torrent. Il déclarait partout, sans crainte de déplaire à la Cour, que jamais le gouvernement ne reconnaîtrait assez ce que la France me devait, que j'étais un excellent citoyen et un parfait honnête homme. Laissons cela, je ne veux plus parler de tant de honte, de bassesse, de peur et d'ingratitude, puisque sa conduite m'en a consolé.

Le 30 décembre, le Roi m'écrivit : « *L'état de la police exige des mesures promptes et positives. J'en ai beaucoup causé avec M. de Montalivet, et il faut que je vous en parle aussi. Cela est très pressé.* »

On prétendait que la police allait mal parce que le Préfet de police, M. Treillard[1], était dans le système de la politique de Dupont et de Lafayette, et que M. de Montalivet désirait le remplacer par M. Baude[2] qui était plus dans le sens de la

1. M. Treillard professait des idées avancées : les doctrinaires lui reprochaient de pactiser avec l'émeute. Le Roi, qui n'avait aucune confiance en lui, avait organisé sa police particulière, appelée police Rumigny. La lutte était continuelle entre les deux polices. Le 20 décembre 1830 des troubles ayant éclaté parce que le bruit courait que les ministres allaient être acquittés, la police Rumigny indiqua la loge maçonnique de la Croix des Petits-Champs comme centre de ralliement des émeutiers. Treillard refusa de la faire occuper par la troupe. Le Roi parla de le faire arrêter. Ce fut la raison de sa disgrâce. Laffitte raconte que le Roi fit perquisitionner dans la loge, mais « qu'on n'y trouva que quatre francs-maçons qui travaillaient au grand œuvre! »

2. Le baron Baude, l'un des fondateurs du journal *le Temps*, qui avait signé la protestation des journalistes contre les Ordonnances, s'est signalé par sa défense audacieuse des presses du *Temps* contre le commissaire de police et les gendarmes. Il était député lorsqu'il exerça les fonctions de Préfet de Police. Il fut obligé de donner sa démission, à la suite du sac de l'Archevêché et de la dévastation de Saint-Germain-l'Auxerrois.

police du château. Le Roi était assez d'accord avec moi sur cette question, mais il procédait comme jadis un négociant de Bayonne, arbitre de tous les différends, nouveau Salomon à qui tout le monde s'adressait.

Il n'étudiait pas les causes. Il additionnait la somme demandée avec la somme offerte et partageait l'enfant en deux par le juste milieu.

Ainsi faisait le Roi.

Dans l'occurrence, Montalivet voulait se débarrasser à la fois de Treillard, Préfet de police, et d'Odilon Barrot, Préfet de la Seine.

Le Roi renverra Treillard, mais gardera Odilon Barrot. Il m'emploie à cette combinaison en m'écrivant le 31 décembre :

Ce sera demain, à onze heures du matin, que nous recevrons le corps diplomatique, puis la Chambre des Pairs, la Chambre des Députés, et toutes les Cours, et tous les Tribunaux.

J'espère que tout se passe bien à votre conférence et que votre bon esprit calmera ou préviendra les irritations. C'est important. Il me tarde d'en connaître le résultat. J'espère qu'il sera bon.

Je vous ai dit que les douze maires de Paris m'ont témoigné leur vif désir que M. Odilon Barrot restât à la Préfecture. Bonsoir.

Je rouvre ma lettre pour vous recommander de lire dans le Moniteur *de ce matin le discours de M. Odilon Barrot : je ne pense pas que ce discours élève de nouveaux obstacles à le conserver, et, au contraire, je crois qu'il en présente les moyens. C'est surtout avec M. de Montalivet qu'il faut rétablir la bonne harmonie : M. Barrot s'y prêtera et vous signerez la paix entre eux. J'en attends des nouvelles avec impatience.*

Ce mardi, à minuit.

Le Roi, vous le voyez, veut aller pas à pas : il se contente pour le moment du renvoi d'un Préfet. Mais M. de Montalivet, plus pressé, veut en renvoyer deux. Il entend jouir de sa toute-puissance.

Le Conseil se tenait chez moi. M. Barrot était prévenu de s'y rendre. Dès qu'il arriva, je lui dis :

— Je connais, monsieur, vos difficultés avec M. le ministre de l'Intérieur et j'ai mission de vous réconcilier. Mais avant

de l'essayer, j'ai une question à vous adresser. Le général Lafayette et M. Dupont ont donné leur démission, vous le savez. Je vous demande si votre attachement pour eux vous permet de servir un Gouvernement dont ils ne font plus partie. Répondez-moi franchement.

— J'ai toujours été honoré de la bienveillance de ces deux grands citoyens. Je me fais gloire de partager leurs principes politiques. Mais leur retraite ne me fait pas un devoir de la mienne. Tant que je verrai M. Laffitte à la tête du pouvoir, je croirai être à même de le servir avec honneur.

— Je vous remercie de votre bonne opinion. La retraite de nos amis est une question personnelle. Ainsi donc, vous ne désirez pas quitter la Préfecture de la Seine?

— Moins que jamais.

— Ah! Ah! — dit Montalivet, — il faut de la subordination dans les services! Et si M. Barrot restait, ma situation ne serait pas tenable. Je serais obligé de me retirer.

— Oh! que non! Monsieur, nous garderons Odilon Barrot.

Et je levai la séance. Et il n'en fut plus question.

Le Roi, très satisfait de cette négociation, voulut me nommer Grand Maître des Cérémonies. Je déclinai cet honneur : c'était déjà trop d'avoir à entendre toutes les fadaises pendant les réceptions de ce premier janvier. Le Roi chargea de cette fonction son premier aide de camp.

M. Apponyi, ambassadeur d'Autriche, parut le premier en tête du corps diplomatique. Il conseilla au Roi de raffermir la tranquillité intérieure comme le meilleur moyen de cimenter la bonne harmonie avec les Cours de l'Europe.

Le Roi avait, ma foi, bien fait de chasser de ses salons les blouses et les casquettes; elles auraient été trop étonnées d'entendre un pareil langage.

Hé! de quoi se mêlait-il en vérité? Raffermir la tranquillité intérieure! Est-ce que cela le regardait? Nous étions parfaitement libres de nous agiter ou de rester tranquilles.

Après le comte Apponyi[1] arriva l'inévitable Pasquier, Président de la Chambre des Pairs, qui, n'étant pas encore

1. Le comte Rodolphe Apponyi, ambassadeur à Paris depuis 1826, était tout dévoué à la politique de Metternich.

chancelier ne portait pas encore sa belle simarre. Pairs de qui? Du Roi de France et de Navarre apparemment, comme les seigneurs souverains l'étaient de Charlemagne. Mais Charlemagne n'était pourtant pas Roi des Français.

M. Pasquier[1] se présenta aussi hardiment que si l'autre Chambre, la Chambre des Députés qui le suivait, ne s'était pas réservé le droit de casser la sienne aux gages et de l'envoyer planter ses choux. Il répéta à Louis-Philippe, avec le même sang-froid, les mêmes compliments et les mêmes vœux qu'à Charles X, lui promit un dévouement aussi sincère qu'à ses prédécesseurs, y compris Napoléon; ce qu'il répétera à bien d'autres encore, si Dieu lui prête vie.

La Chambre des Députés lui succéda. Vous croyez que Périer qui la présidait, se rappelant le principe de la souveraineté nationale, se plaignit du passe-droit de la Chambre des Pairs et qu'il revendiqua la première place! Point du tout. Il se borna à bénir la haute sagesse du Roi qui l'avait décidé à accepter la couronne.

Vint ensuite M. de Montalivet, parlant au nom du Conseil d'État. Il eut le talent d'exprimer en peu de mots les plus viles adulations et les plus impudents mensonges : la France devait tout au Roi! Elle fondait toutes ses espérances sur son règne!

M. Portalis[2], Président de la Cour de Cassation, n'ayant pas quitté sa robe rouge de la Restauration, mit également son seul espoir dans le trône tutélaire que Louis-Philippe nous avait « conservé ». Conservé? Pour un légitimiste, ce n'était pas mal. Le Roi en rit tout bas, sans doute, pensant que ce qui est bon à prendre est bon à garder.

M. Villemain[3] applaudit avec l'Instruction publique à la

1. Le baron Pasquier, après avoir été procureur général du sceau et préfet de police sous l'Empire, garde des sceaux, président de la Chambre des Députés, ministre des Affaires étrangères et enfin président de la Chambre des Pairs sous la Restauration, fut créé duc par Louis-Philippe qui rétablit pour lui en 1837 l'ancienne dignité de Chancelier de France.

2. Joseph-Marie Portalis, comte de l'Empire, fut successivement sous la Restauration ministre de la Justice, ministre des Affaires étrangères, premier président de la Cour de Cassation, situation qu'il conserva sous Louis-Philippe. Sénateur sous le Second Empire.

3. Villemain était alors professeur à la Sorbonne.

révolution de Juillet, cet événement tout à fait national. Et cependant, cinq mois auparavant, me parlant à moi-même, il ne reconnaissait à personne le droit de disposer de la couronne en dehors de la légitimité. Mais il y a les faits accomplis.

Le plus curieux de tous, le plus amusant, le Paillasse de la troupe, fut le Président de la Cour royale de Paris, M. Séguier. Il dit au Roi, en propres termes, « qu'il espérait bien qu'il n'avait pas oublié avec quel empressement il s'était toujours présenté pour adresser ses compliments de nouvelle année à sa famille ».

En réponse à cette énormité, le Roi aurait dû lui dire : « Vous avez peut-être oublié, mais la France s'en souvient, que vous avez dit à l'Empereur : — Sire, vos fidèles sujets, les membres de votre Cour Impériale, n'ont jugé que d'après les lois, ils jugeront désormais d'après leur dévouement absolu à Votre Majesté ! »

Une révolution populaire s'était accomplie, une dynastie s'était écroulée; malgré cela, Louis-Philippe s'étant établi dans la quasi-légitimité de M. Guizot, le 1er janvier 1831 se passa comme le 1er janvier 1830.

Les affaires du Roi étaient en bonne voie, les miennes étaient au contraire dans le plus grand désordre. Je trouvai aide et secours dans l'intervention inattendue d'un de mes concurrents.

Quelques semaines avant que le procès des ministres de Charles X fût terminé, M. Aguado[1], banquier très important, vint me voir chez moi. Je ne le connaissais point, je n'avais jamais eu aucun rapport avec lui ni de société ni d'affaires.

— Êtes-vous bien instruit, — me dit-il, — du parti que vos ennemis tirent contre vous de la vente de votre forêt de Breteuil que tout le monde connaît depuis son enregistrement?

— Vous ne m'apprenez rien, je sais les mauvais bruits que l'on fait courir sur ma maison. Ils me forcent à des remboursements considérables.

Nous convînmes que mes associés ne pouvaient plus sauver la situation, et il me conseilla de quitter le ministère. Mais je ne le pouvais pas sans manquer de parole au Roi.

1. M. Aguado venait de mourir, lorsque Laffitte traça ces lignes dictées par la reconnaissance.

Il me proposa alors un plan qui devait me sauver.

Une nouvelle maison de banque était formée pour la continuation de l'ancienne; elle était chargée de sa liquidation. Mon neveu Ferrère-Laffitte et M. Jonas Hagermann en étaient les associés gérants et responsables, M. Aguado et moi, les associés commanditaires, engagés seulement jusqu'à concurrence de notre mise de fonds. Le capital était fixé à 20 millions; 4 millions étaient fournis par M. Hagermann, 8 millions par M. Aguado et 8 millions par moi à mesure des rentrées de ma liquidation.

Un capital aussi considérable devait appeler la confiance; la réunion de trois clientèles, celle de M. Hagermann, celle de M. Aguado et la mienne, nous promettait les plus belles affaires et opposait une barrière insurmontable aux calomnies et aux remboursements ruineux. Pour garantir le versement de mes 8 millions, j'offrais une hypothèque de 4 millions sur mes immeubles; le reste étant à découvert, M. Hagermann exigeait la caution du Roi.

M. Aguado, à mon insu, fit une démarche pour l'obtenir.

— J'ai, Sire, une communication très délicate à faire à Votre Majesté, — dit-il, — la situation de M. Laffitte m'y engage seule. La crise commerciale est terrible; on parle de plusieurs maisons en difficultés, et beaucoup de la sienne.

— La sienne? Elle est au-dessus de tous les bruits.

— On le croyait avant de connaître la vente qu'il vous a faite.

— On n'y peut voir qu'une sage précaution, assurément fort inutile.

— La peur ne raisonne pas. Mais il suffira qu'il se montre de nouveau à la tête de sa maison, aussitôt ses embarras disparaîtront. Il doit donc quitter le ministère, et tout de suite, car le temps presse.

— Et s'il s'en va, que deviendront les affaires publiques? Que deviendrai-je moi-même? S'il s'en va, M. Dupont et M. de Lafayette le suivront et alors comment les remplacer? Si c'était après le jugement du Luxembourg[1] à la bonne heure!

M. Aguado, voyant que le Roi tenait tant à me conserver au

1. C'est-à-dire le jugement des ministres de Charles X par la Chambre des Pairs qui siégeait au palais du Luxembourg.

ministère, lui dit qu'il n'y avait qu'un moyen de me retenir, et il lui déroula son plan.

— Ce projet est parfait. Dites à M. Laffitte combien il me tarde de le voir se réaliser.

— Sire, cela ne dépend que de vous. Pour garantir la part que doit verser M. Laffitte, Votre Majesté donnera sa caution, et l'affaire est réalisée.

— Moi! que j'aille garantir huit millions! Jamais.

— Prenez-y garde, Sire, ce n'est que quatre millions, nous avons hypothèque pour le reste.

— Je dois songer à mes enfants.

M. Aguado osa répondre :

— Quand il s'est perdu pour vous sauver, il n'a pas songé, lui, à la dot de sa fille.

Le roi, blessé, répliqua :

— Ma garantie ne suffirait pas. M. Laffitte était ruiné avant la révolution. C'est la cause unique de ses embarras.

— Simple calomnie. Croit-on que j'exposerais volontairement ma mise de fonds de huit millions si je voyais la moindre chance de la perdre?

M. Aguado avait réponse à tout. Mais il eut beau faire, il n'en vint pas à bout. Car le Roi termina l'entretien en lui disant :

— M. Laffitte pourra bientôt reprendre la direction de ses affaires : dans peu de temps les ministres seront jugés, l'émeute me laissera enfin tranquille; alors je n'aurai plus que trois médecines à rendre : Lafayette, Dupont et Laffitte! Ce ne sera pas une chose fort difficile.

Et il se frotta les mains.

M. Aguado sortit, indigné de ce cynisme. En m'annonçant que l'affaire était manquée il me dit qu'il tenait quatre millions à ma disposition. Je le remerciai. Mais plus tard, c'est grâce à lui que j'ai pu fonder une maison provisoire avant de créer la Caisse générale pour le Commerce et l'Industrie : je brûlerai toute ma vie un cierge dans sa chapelle.

JACQUES LAFFITTE

ÉTATS-UNIS 1933

Il est facile d'écrire des impressions de Chine après une courte visite en Extrême-Orient. Pour ma part, plus j'ai vécu sur les bords de la mer Jaune et plus j'ai hésité à formuler des synthèses, des prévisions.

De même pour les États-Unis, avec cette aggravation que la langue anglaise y constitue une raison supplémentaire d'illusion; surtout pour les visiteurs britanniques et pour les Européens du continent qui seraient tentés de n'appliquer que leurs clés anglo-saxonnes à la psychologie américaine, tellement plus simple et complexe en même temps.

Tout de même, me voici rentré en Europe après mon cinquième long séjour à New-York et dans de grandes Universités américaines depuis 1927. Lors de ma dernière visite, il y a deux ans, c'était encore le règne de Hoover et de sa fictive *prosperity*; cette fois-ci, j'ai assisté à la prise du pouvoir par Franklin D. Roosevelt; j'ai entendu les plaintes et parfois les aveux des vaincus, les Républicains; j'ai été témoin de la griserie et parfois des doutes des vainqueurs, les Démocrates; j'ai causé avec tout ce qui compte dans les deux camps; comment n'avoir pas des impressions, sinon des certitudes?

Plus encore que la crise elle-même, malgré les spectacles parfois désolants qu'elle offre, ce qui me frappa en revoyant l'Amérique après deux ans de difficultés économiques et financières de toutes sortes, ce fut le changement moral.

Certes, ce changement est visible, à travers les épreuves et les désillusions, dans tous les pays — et plus encore que nous

ne nous en doutions. Mais nulle part l'écart n'est aussi marqué entre hier et aujourd'hui, qu'en Amérique. Pas même en Allemagne malgré la virulence de l'hystérie hitlérienne, s'étendant sur tout le pays en quelques semaines; car, tirades de *gothische Wahn* (délire gothique) à part, une telle virulence n'est en grande partie que l'extériorisation de cette vanité nationale (mi-manie de persécution et mi-manie des grandeurs) qui représente chez les Allemands la rançon d'une série de générations de servitude morale et politique.

C'est la première fois dans l'histoire de l'Amérique, de la *God's blessed country*, que l'heureux optimisme des Américains de vieille souche ainsi que des Américains nouveaux venus a commencé à être ébranlé. Pis encore : ils en sont à craindre l'avènement d'une vie de douleurs et d'épreuves qu'on avait cru, jusqu'ici, le lot de la mesquine Europe, querelleuse et surpeuplée. Les hommes d'affaires à succès ont cessé de faire l'admiration des foules. Même de ceux d'entre eux qui semblent avoir gardé leur prestige, on entend dire, et c'est bien nouveau : « Après tout, leur force n'a été que celle du pays même; une facilité extrême de s'enrichir tant qu'il y eut des terres à « découvrir » à l'Ouest... » Et dès qu'un milliardaire à la Ford veut encore essayer le vieux jeu puritain de moraliser et de sermonner, on hausse les épaules; on sourit avec amertume; et cela pourra être bien pire, si les choses continuent de la sorte. Dans une grande Université près de son fief de Detroit, j'ai assisté à une discussion des responsabilités de Ford et de ses systèmes. Ce ne fut pas quelque professeur insigne — comme il y en a là — mais un jeune *business-man* qui cita au milieu des rires la naïve ignorance de Ford affrétant un bateau en été 1914 pour venir expliquer aux Européens qu'ils avaient tort de faire la guerre... Du temps de la *prosperity* l'enfantine croisade de Ford était citée comme une preuve de supériorité intellectuelle et morale.

C'est cette crise de doute — d'un doute qui parfois touche au désespoir — qui est à l'origine de la victoire éclatante que Franklin D. Roosevelt remporta à la fin de 1932 sur son rival Herbert Hoover.

Mais il est tout aussi certain que la forme que cette victoire a prise — c'est-à-dire le triomphe des Démocrates (gauche)

sur les Républicains (droite) — ne garantit pas forcément la rénovation de cet esprit de solidarité avec l'Europe qui inspira Wilson et qui n'était pas étranger à Jefferson, le fondateur du parti démocrate — Jefferson qui est un fils intellectuel des penseurs français et italiens du XVIIIe siècle. Ce ne sont jusqu'à présent, que les esprits les plus nobles de l'Amérique, qu'ils soient de *gauche* ou de *droite*, qui sentent — rares exceptions — la nécessité d'un retour à cette tradition.

Franklin Roosevelt est le troisième Président démocrate des États-Unis depuis quatre-vingts ans. Mais on aurait tort de penser qu'une telle rareté de victoires démocrates puisse s'expliquer par la défiance de la masse moyenne des électeurs à l'égard des tendances iconoclastes du parti. Rien de tout cela. Le parti démocrate ne fut un véritable parti d'opposition contre la centralisation conservatrice des Républicains qu'au temps de Jefferson. Pendant les dernières générations il n'a été le plus souvent qu'un *Ersatz* du parti républicain, un peu comme les partis de *rotation* de l'Espagne des Alphonses l'étaient entre eux. Il n'y eut jamais rien, dans les programmes des différents candidats à la présidence, qui pût provoquer des craintes réelles chez les seigneurs de Wall Street et de la grande industrie. Une fois seulement il y eut une exception : lorsque, en 1896, Bryan lança sa candidature avec un programme bimétalliste. C'était se déclarer pour la monnaie bon marché, chère aux traditions du Middle West, toujours contraire aux intérêts de New-York. Mais Bryan, dont Wall Street craignait, pas tout à fait à tort, la légèreté démagogique, fut non seulement battu, mais abandonné même par une fraction importante de ses partisans.

Les deux victoires démocrates qui précédèrent celle de Franklin D. Roosevelt ne furent gagnées que grâce à des coïncidences accidentelles. Cleveland ne dut son élection qu'au fait que les Républicains, devenus trop sûrs de leur domination, avaient décidé d'imposer au pays le nom d'un candidat notoirement taré. Et si Wilson passa en 1912, ce ne fut qu'à la suite de la décision soudaine de Théodore Roosevelt d'abandonner le parti républicain et de fonder un troisième parti (qui ne lui survécut pas), celui des Progressistes. (Fait étrange, et, je crois, ignoré, Théodore Roosevelt, l'ancien conservateur

qui regardait un peu de haut son lointain et jeune cousin, le démocrate Franklin, avoua à Vandervelde, pendant la guerre, que son rêve était de créer, avec ses Progressistes, un parti de « petites gens » unis par la méfiance contre les *trusts* et contre les *Big Business*.)

Aujourd'hui encore, ce n'est pas le parti démocrate qui a assuré la victoire du second Roosevelt. Le grand électeur du troisième président démocrate fut le chef du parti républicain, Herbert Hoover, dont la magistrature prit fin au milieu d'une impopularité sans précédent, que la crise financière ne suffit pas à expliquer. Harding lui-même, le successeur falot de Wilson, valut lui aussi, il est vrai, une humiliation cuisante aux Américains : ils ne lui pardonnaient pas l'atmosphère de corruption qu'il avait installée — inconsciemment peut-être — à la Maison-Blanche; mais Harding n'avait jamais trompé personne sur ses capacités; il n'avait jamais prétendu à la moindre supériorité[1]. Avec Hoover, au contraire, les Américains se sont sentis victimes d'un gigantesque bluff publicitaire qui leur fit considérer comme le Grand Ingénieur, comme l'Esprit Infaillible, — en somme comme le dictateur des Affaires — un homme incertain et faible, sans compétence politique, qui crut qu'on dirige un grand peuple comme on siège dans un Conseil d'administration. Lorsque cet homme voulut être fort, ou paraître fort, il ne fut que grossier, ou du moins imprudent; et il y a des pays — dont la France — qui ne l'ont pas encore oublié. Il en est toujours ainsi, d'ailleurs : la violence des hommes qui jouissent d'une renommée légendaire n'est que le masque derrière lequel s'abrite leur faiblesse psychique; car la véritable force n'est jamais brutale.

C'est la chute pitoyable du mythe Hoover qui a anéanti, en Amérique, le prestige de l'Expert. La grande nouveauté des

1. Harding, recevant à la White House, dans les premiers jours de sa présidence, un éminent citoyen américain, se laissa aller à lui avouer : — Je sens que je ne suis pas à ma place ici.

Son interlocuteur garda toujours le silence sur cet aveu, qui lui suggéra peut-être l'explication la plus vraisemblable de la mort soudaine et mystérieuse de Harding.

États-Unis, tels que je les ai vus en 1933, est la disparition complète de cette *complacency* qui fut pendant assez longtemps un des traits déplaisants de la psychologie américaine — surtout aux yeux des Européens qui ne s'étaient arrêtés qu'à New-York et qui, n'y ayant circulé que dans le monde des affaires, n'avaient pas senti la chaleur attrayante et loyale qui prête un charme si vif à tant d'autres zones de la vie, aux États-Unis.

Il serait injuste d'ailleurs de prétendre que le monde américain des affaires ait été plus spécialement responsable des accès de frénésie arriviste qui se déclarèrent en si grand nombre. En réalité, les hommes de ce milieu étaient les victimes — plutôt que les auteurs — d'une civilisation rapide qui, toute vouée à la mise en valeur d'un continent, n'avait su fournir au peuple qu'un seul signe, capable d'attester la victoire : l'argent, et rien que l'argent.

D'où la croyance de tous — des pauvres comme des riches (les pauvres n'espéraient-ils pas être avec un peu de chance, des riches demain) — que seule la possession de l'argent donnait la mesure du succès dans la vie; d'où l'indifférence générale pour des corruptions étalées au grand jour. Des Universités moralement très pures dénonçaient parfois l'abaissement de la conscience publique; on haussait les épaules — et on courait jouer en Bourse.

A présent le réveil est général. On ne sourit plus des vieilles vertus de l'économie française ni des émigrants italiens qui, en Californie, sont devenus riches rien qu'à force de travail, sans jamais essayer des coups d'audace; on a cessé de mépriser les Américains qui étaient restés fidèles aux nobles traditions jeffersoniennes du commencement du XIXe siècle.

On a compris, enfin, que les chefs d'un pays doivent être quelque chose de plus que des administrateurs de sociétés; qu'ils doivent être les gardiens des traditions morales de la nation, et que, dès qu'il n'en est plus ainsi, on n'a qu'une société sans dignité morale dans la période des vaches grasses, et sans vrai courage dès que les épreuves surviennent.

C'est l'échec de Hoover qui a brusquement obligé les Américains à ce dur examen de conscience. La conversion semble complète et sincère. On dira un jour — telle est souvent

l'ironie de l'histoire — que c'est par l'écroulement de sa politique d'optimisme matérialiste que Hoover aura servi au progrès de la vie morale américaine. Une pensée de ce genre console peut-être déjà, comme un espoir, plus d'une nation européenne.

Mais les peuples ne se lassent pas de vouloir un sauveur — solution plus commode que de se sauver par soi-même. Et, au lendemain de l'accession du second Roosevelt au pouvoir il y eut, aux États-Unis, une de ces vagues d'enthousiasme et de foi telle qu'il n'en existe jamais deux dans la même génération. C'était bien plus que l'enthousiasme, vrai ou feint, qui s'est presque toujours produit aux premiers jours d'une dictature. Dans les dernières quatre ou cinq générations il n'y a qu'un épisode analogue à ce que j'ai vu aux États-Unis au mois de mars 1933 : le délire mystique qui s'empara des Italiens de 1846 lorsque tous, jeunes et vieux, guelfes et carbonari, communièrent dans un amour identique, pour Pie IX, le pape à la figure heureuse et souriante, qui, aussitôt élu, s'était écrié : — Bénis, grand Dieu, l'Italie!

Deux ans après, le même pape s'échappait de Rome, travesti, dans la suite d'un ambassadeur étranger...

La popularité de Roosevelt sera-t-elle aussi passagère? Qui oserait formuler des pronostics? Certes, l'homme a du courage et de la dignité; certes, il sent toute la beauté des plus hautes vertus de la vieille simplicité américaine; certes, il possède l'art de manier les hommes et les assemblées, art dont son prédécesseur ne connaissait pas le premier mot; certes, il a une conviction honnête et généreuse des devoirs internationaux de l'Amérique qui le met, de ce point de vue, bien au-dessus de presque tout autre leader américain.

L'avenir seul nous saura dire si cela va suffire. Un seul fait paraît certain : malgré certains grondements qui se sont déjà fait sentir du côté du Congrès, la grande masse du peuple est décidée à suivre Roosevelt, à lui laisser jouer toutes ses cartes, à croire en lui.

En attendant — et comme rien n'est plus vain, au milieu des sables mouvants du monde actuel que de forger des hypothèses — il vaudra mieux examiner ici, successivement, les problèmes américains qui sont plus étroitement liés aux

intérêts européens, et tâcher de fixer le degré d'évolution auquel ils sont arrivés dans les quelques mois qui constituent déjà le passé de l'administration Roosevelt.

Commençons par la question douanière.

Jusqu'à hier, grâce à une série de chances miraculeuses, et, aussi, de très ingénieuses découvertes, les États-Unis avaient pu croire qu'ils échapperaient indéfiniment à une loi fatale : celle de la saturation de leur marché intérieur.

D'où l'indifférence traditionnelle des Américains pour les avantages de l'exportation; d'où un état d'esprit qui découlait — ainsi qu'il sied à tout peuple de formation protestante — en même temps du calcul matériel le plus net et d'un certain état d'esprit puritain :

— Nous sommes — disaient-ils avant la guerre — un peuple débiteur, financièrement, de l'Europe; il ne nous convient pas d'augmenter notre dette par des importations qui, au surplus, nuiraient à nos industries nouvelles, car nous voulons arriver à tout fabriquer chez nous; d'ailleurs (et ici se plaçait une de ces phrases typiquement protestantes dont les auteurs eux-mêmes ne savent pas où le vrai finit et où le pharisaïque commence) d'ailleurs, notre muraille douanière est notre meilleure défense pour sauvegarder le *standard of life* de la classe ouvrière américaine qui, sans elle, risquerait de tomber au niveau inférieur des ouvriers d'Europe.

Devenus soudainement — trop soudainement, du point de vue de la maturité psychologique — les créanciers de l'Europe entière au lendemain de la guerre, le raisonnement changea dans sa première partie; mais non pas le point de vue. Trop soudainement, ai-je dit, les Américains étaient devenus nos créanciers. Car, même l'état de créancier est un métier que l'on doit apprendre comme un autre. Les Anglais, par exemple, l'avaient bien appris, eux qui avaient réussi à faire à peine sentir au continent européen leur suprématie monétaire.

La transformation miraculeuse de 1918-20 ne trouva pas le monde économique américain prêt à exercer sa nouvelle suzeraineté. Les conversations que j'ai eues dans les années de la *prosperity* avec certains rois de Wall Street, aujourd'hui détrônés — et de quelle piteuse façon — resteront pour moi

une des preuves les plus évidentes de la vérité de la phrase du chancelier suédois :

— *Vide, fili mi, quam parva sapientia...*

Ce fut en 1909 que le gouvernement américain adopta des tarifs identiques pour toutes les nations, ne prévoyant qu'une seule modification possible : les dits droits seraient augmentés de 25 p. 100 pour les États qui « unduly discriminated » (faisaient des différences indues) aux dépens des États-Unis. Qu'est-ce que cela voulait dire? que si, par exemple, l'Italie abaissait ses droits pour le blé hongrois contre une faveur analogue de la Hongrie pour des machines agricoles italiennes, les deux pays devaient accorder automatiquement les mêmes avantages aux États-Unis, sous peine de voir les droits qu'ils acquittaient augmenter de 25 p. 100. Sous la folle administration des Républicains d'après-guerre, en 1922, cette menace fut portée à 50 p. 100; et en 1930, sous Hoover, elle arriva à des chiffres complètement prohibitifs.

Le résultat de la politique douanière Harding-Coolidge-Hoover fut celui de toutes les politiques de violence : le tarif américain se retourna contre ses auteurs qui découvrirent, trop tard, qu'ils avaient usé toutes leurs forces et qu'il ne leur restait plus rien ni pour négocier ni pour menacer.

La révolte générale contre l'administration Hoover a eu ce résultat : que tout le monde a compris, en Amérique, que si l'on veut négocier avec l'Europe, il faut avoir quelque chose à lui offrir; c'est-à-dire qu'il faut ouvrir des brèches dans la muraille des tarifs américains, jusqu'ici impénétrable.

Les spécialistes sont en train de discuter les meilleurs moyens de porter remède aux erreurs du passé. Les uns — j'en ai vu dans des Universités, chargés par Roosevelt d'étudier pour lui le problème — voudraient une réduction des tarifs qui faliciterait (ce qui, du temps de Hoover, aurait été blasphème) l'entrée de marchandises étrangères pouvant lutter sur les marchés américains avec des marchandises similaires du pays : cette concession permettrait de demander aux nations européennes de gros avantages analogues, sous peine de se voir exclues, en cas de refus, des marchés américains. D'autres — et parmi eux il y a des convertis des vieilles théories exclusives, comme Taussig, ancien président de la Commission

des Tarifs — préféreraient une série de négociations spéciales de pays à pays : par exemple offrir à la France de recevoir ses produits de luxe contre l'entrée en territoire français de certaines autres marchandises américaines, ou offrir à l'Italie de recevoir des machines italiennes contre l'entrée en Italie de certains produits américains, et ainsi de suite avec tous les pays.

Mon impression est que l'on préférera faire adopter la seconde de ces procédures, malgré les avantages techniques de la première. Et si l'on adopte la seconde procédure, ce sera en raison même de sa plus grande complication d'exécution (il faudra, en effet, toute une série de négociations particulières). Car elle permettra éventuellement au Président de déclarer au Congrès qu'il est impossible de négocier ces nouveaux traités internationaux en se conformant aux usages strictement parlementaires; il faudra donc que le Congrès vote des pouvoirs spéciaux au Président pour que celui-ci puisse s'entendre rapidement avec une grande partie des nations européennes.

Ici encore, on bénéficiera probablement de l'heureuse réaction psychologique que Roosevelt a su provoquer. On accorde volontiers à cet homme serein et souriant, profondément imbu des traditions de la démocratie américaine, ce que l'on avait fini par refuser constamment au Président Hoover[1].

Comme il y a une nouvelle mentalité vis-à-vis de la politique douanière, il y en a une à l'égard de la question des dettes inter-gouvernementales. Mais là le changement est moins net, surtout si l'on considère les déclarations publiques des *leaders*.

Ce que l'on entend surtout dans les conversations avec des hommes politiques, c'est (affirmé avec plus de fermeté extérieure que de conviction intérieure) : « La France, la Grande-Bretagne, l'Italie et les autres nations débitrices nous

1. Cet article a été écrit avant les incidents de la Conférence de Londres. Il n'est pas impossible que les décisions prises par le Président, au cours de cette réunion internationale, provoquent dans l'opinion américaine elle-même des mouvements de réaction qui, hier encore, semblaient peu vraisemblables. (N. D. L. R.)

doivent encore des sommes gigantesques qu'elles devraient continuer à payer pendant tout ce siècle. Veulent-elles une quittance? Nous serons généreux quant au chiffre; mais qu'elles nous offrent des compensations réelles ailleurs. »

Cet optimisme de repli fut encouragé par le discours d'adieu du Président Hoover qui, jusqu'au dernier jour, aura manqué au premier des devoirs d'un homme d'État : dire la vérité à un peuple qui est digne de l'entendre.

Mais voilà qu'un sénateur à l'esprit indépendant, Reed, surgit et déclare : « N'oublions pas que ces dettes ont leur base non pas dans notre opinion sur la nécessité de les payer, mais dans les vues morales que les débiteurs ont de leur devoir; ce sont des dettes qui n'ont d'autre valeur que celle que les débiteurs veulent bien leur reconnaître. Jusqu'à la fin de décembre, les Anglais, par exemple, pensaient qu'ils devaient payer; l'aveuglement et la rapacité de l'administration américaine alors au pouvoir gâtèrent tout. »

Si les puissances débitrices consentent à des sacrifices afin de clore à tout jamais leurs comptes avec Washington, ce ne sera pas tant pour gagner de la face — comme on dirait en Chine — vis-à-vis d'un créditeur, que pour mieux coopérer à la reconstruction économique du monde. Les États-Unis savent fort bien — j'entends les cinquante personnes qui comptent là-bas, et dont je crois avoir saisi la pensée — que cette reconstruction est tout aussi nécessaire à eux-mêmes qu'à l'Europe.

Il est indubitable que si les masses continuent à considérer les dettes comme intangibles — surtout les Américains *cent pour cent* qui puisent leurs idées dans la presse Hearst — les dirigeants sont tous convaincus que le jeu de la réclamation des paiements ne vaut pas la chandelle de la réalisation possible. Il y en a qui l'ont souvent reconnu avec moi. Seulement, il s'agit d'aveux que, jusqu'à présent, on aime mieux faire à voix basse que dans un discours politique.

Avons-nous le droit de nous en scandaliser? Il en a été si souvent de même, au cours de ces dernières années, dans tous nos pays pour tant de questions où le langage officiel est resté longtemps en contradiction avec l'opinion confidentielle...

Le dialogue suivant entre un Américain qui voit clair et

qui raisonne et un Américain *cent pour cent*, je ne l'imagine pas : je l'ai vraiment entendu tel que je le reproduis, en raccourci; il représente assez bien les deux attitudes que l'on peut voir adopter, aux États-Unis, à propos des dettes :

— A cause de nos tarifs prohibitifs, l'Europe ne peut pas nous payer ses dettes avec des marchandises; en quoi donc nous paiera-t-elle?

Le *cent pour cent*. — En or.

— Mais lorsque l'Europe contracta ses dettes, est-ce de l'or que nous lui envoyâmes?

Le *cent pour cent*. — Non, nous envoyâmes des marchandises; mais à présent nous voulons de l'or.

— Quel est le montant de ces dettes?

Le *cent pour cent*. — Onze milliards de dollars.

— Combien d'or y a-t-il dans le monde, hors des États-Unis?

Le *cent pour cent*. — Cinq milliards de dollars.

— Mais après que l'on nous aura envoyé ces cinq milliards de dollars, comment nous paiera-t-on les six derniers?

Le *cent pour cent*. — Nous retournerons de l'or en Europe en échange de marchandises.

— Mais alors? Alors nous devrons supprimer notre muraille fiscale; autrement, pourquoi envoyer de l'or? On ne l'envoie que d'un pays qui achète plus de marchandises qu'il n'en vend...

A ce point, le *cent pour cent* ne sachant plus que répondre se répand en imprécations contre l'Europe « qui a manqué à sa parole ». Inutile de répéter ses mots. C'est le langage des fanatiques et des sectaires de tous les pays...

Après tout, aux États-Unis, ils sont en nombre assez faible, en comparaison de tant d'autres pays.

Rentré en Europe, débarqué à Cherbourg, bon nombre d'amis français m'ont demandé, à propos de la question des dettes, quelle est, en réalité, le sentiment américain vis-à-vis de la France.

La situation de la France, aux États-Unis, est plus complexe qu'il ne semble. Certes, en décembre 1932, l'irritation contre la France qui — disait-on — « n'avait pas payé tandis

qu'elle aurait dû payer » parut gagner jusqu'à *the man in the street.* Mais si l'on examine à fond les griefs américains — je parle des griefs de ceux qui décident, pas de l'homme de la rue, si facilement changeant — on découvre que, à l'origine de l'irritation antifrançaise, il y eut surtout la conviction que le Trésor français avait mené une campagne habile et secrète contre l'or américain.

On a décidé en France d'organiser une propagande française en Amérique. Si l'on me demandait un conseil, je crois que je recommanderais d'abord d'éviter comme la peste toute variation sentimentale, lafayettiste ou autre; cela, d'ailleurs, devrait aller de soi; et j'ajouterais que toute propagande en Amérique devrait tenir compte d'une disposition d'esprit, qui, pour une fois, témoigne d'une ressemblance entre les Américains et les Anglais : ils se méfient les uns et les autres de toute démonstration trop complète, trop logique, poussée jusqu'à ses ultimes conséquences. Si l'on veut gagner l'adhésion des Américains sur une question, il faut la leur présenter d'une façon analytique, objective, avec autant de chiffres que possible. Mais surtout les leur offrir sans conclusions cartésiennes; le soin de tirer des conclusions doit leur être laissé. Si l'on va jusqu'à leur suggérer les conclusions, ils répéteront encore une fois que les Français sont « too clever » — trop intelligents; ce qui, chez des Anglo-Saxons, constitue une tare abominable.

Il ne faudrait pas non plus croire que l'affaiblissement de la sympathie à l'égard de la France en Amérique après la guerre fut essentiellement le résultat d'une diabolique propagande germanique. L'évolution fut plus simple et, hélas, plus naturelle. Quel est le peuple, parmi tous ceux qui combattirent côte à côte pendant la lutte atroce de 1914-18, dont les sympathies ne varièrent pas? Tel est le lendemain inévitable de toute longue période d'alliances; il en a été toujours ainsi.

Aucun propagandiste français ne réussira jamais à servir la France en Amérique comme Hitler et ses acolytes le firent au printemps de 1933... Ce que je vis alors, à New-York et à Boston, me prouva que je n'avais pas tellement tort lorsque, ministre des Affaires étrangères, je répondis à Rome, en 1921,

à un représentant de la France qui me parlait de certains excellents raisonnements français qu'il fallait faire comprendre en Italie : — Laissez donc faire les officiels allemands; ils savent si bien, à la longue, faire le jeu des adversaires[1]...

Il est bien difficile de découvrir combien il reste encore de traditions anglo-saxonnes dans cette communauté américaine, où Allemands, Scandinaves, Italiens, Slaves ont successivement infusé tant d'éléments nouveaux.

Mais s'il n'en restait qu'une, celle-là serait certainement l'empirisme politique. Il aurait bien pu être américain l'homme d'État anglais à qui un journaliste — français, naturellement — demanda quelles étaient ses « idées générales » et qui répondit : — Je suis Anglais et par conséquent je n'ai pas d'idées générales.

Il est vrai qu'en Amérique les formules que les « Pères de la Révolution » laissèrent en héritage sont aussi sacrées que des versets de la Bible; mais cela s'explique aussi, au fond, par une certaine paresse intellectuelle — une horreur instinctive des « idées générales ».

Malgré les remarques contraires d'écrivains hargneux (de ce genre d'écrivains qui trouvent que Spengler est un penseur), l'Amérique est bien une vraie, vive et profonde démocratie; et le Président, le *State Department*, la diplomatie américaine, ne font jamais que suivre, pas à pas, les tendances et les mouvements de cette véritable souveraine de l'Amérique qu'est l'opinion publique.

Il y eut un moment où des hommes d'État courageux auraient pu faire accepter aux Américains la nécessité de se mettre, loyalement et vaillamment, à coopérer avec l'Europe : ce fut au commencement de l'après-guerre, c'est-à-dire au moment où les États-Unis se muèrent brusquement de nation débitrice en nation créancière de l'Europe. Les fortunes — et les affaires — de la guerre avaient soudainement porté l'Amérique à la place que la Grande-Bretagne avait gardée dans le monde pendant tout le XIXe siècle. Ce fut alors qu'il eût été possible de faire sentir à l'orgueil américain que sa nouvelle force lui imposait des devoirs nouveaux, et que s'il se dérobait à ces devoirs il risquait de perdre ses nouvelles forces. Un Wilson

1. Cf. : Sforza, *les Frères ennemis*, Paris, Gallimard, 1933. Chap. v.

n'y aurait pas manqué. Mais l'administration républicaine qui lui succéda s'en garda bien. On dira un jour des trois successeurs de Wilson (Harding, Coolidge, Hoover) qu'ils furent comme les Bourbons après 1815; ils n'apprirent rien et ils n'oublièrent rien. Ils n'apprirent rien des nouveaux devoirs, ils n'oublièrent rien des vieux préjugés.

Des occasions pareilles ne se présentent pas deux fois dans l'histoire. On laissa passer celle-là. Et les Américains qui, au fond, ont en horreur les problèmes de politique étrangère, furent trop heureux de pouvoir répéter le *no entanglements* (pas d'engrenages) que Washington leur avait recommandé dans son adresse d'adieu — c'est-à-dire dans un monde qui n'a rien de commun avec celui d'aujourd'hui.

Les Américains sont fidèles à la formule washingtonienne pour deux raisons.

L'une est que dans aucun pays du monde autant que là, — chez le plus jeune de tous — la tradition formelle n'a de force aussi tenace (Justement parce qu'il y a peu de traditions, on tient avec ferveur à celles que l'on a).

L'autre cause — dont l'importance a encore grandi après la crise de la question des dettes, en décembre 1932, — est que les Américains, même les plus confiants, les plus orgueilleux, avouent que sur le terrain diplomatique ils seront toujours battus par l'Anglais retors, par le Français juriste, monstres d'habileté...

Le « Vous voulez rire » qui m'échappait quand j'entendais parler à New-York des finesses redoutables des diplomates européens ne représentait pour eux, malgré la sincérité de mon exclamation, qu'une preuve nouvelle de l'art avec lequel nous cachons nos jeux...

Cela explique pourquoi Roosevelt au cours de sa récente campagne électorale — comme d'ailleurs dans les rares circonstances où il parla de politique étrangère au cours des premières semaines de son administration — ne fit qu'entourer d'habiles réserves les quelques mots que le souvenir de son incommode chef, Wilson, l'obligea à consacrer à la paix du monde », aux devoirs « internationaux » de « l'Amérique.

Dans un livre paru à Paris fin janvier, avant mon départ

pour l'Amérique, j'ai dit que la campagne ardente menée par quelques Américains éminents, tel le Président Butler, de Columbia University, en faveur d'une politique de collaboration avec l'Europe, pourrait bien finir par triompher, plus tôt qu'on ne pense, des vieux préjugés du Middle West.

Évidemment. Mais pourtant, si j'avais encore à écrire ces pages, je crois que je les entourerais de plus de réserves, sur un point, mais, hélas, essentiel.

L'opinion publique américaine, telle qu'elle m'est apparue au cours d'une étude approfondie, poursuivie depuis New-York jusqu'aux centres vitaux du Middle West, est mûre — si Roosevelt en a le courage — pour la révision de la plupart des positions de paresse que les Présidents de l'après-guerre avaient prises — soit vis-à-vis de l'Amérique centrale, des Philippines, soit, ce qui est bien autrement important, vis-à-vis même de la Société des Nations, pour laquelle on est prêt à admettre une collaboration plus franche et plus loyale que le jeu enfantin de cache-cache qui a été le chef-d'œuvre de machiavélisme genevois du trio Harding-Coolidge-Hoover. Plus encore : je l'ai déjà dit; si le nouveau Président le veut sérieusement, les Américains admettront la chute de cet édifice insensé qu'aura été le tarif prohibitif. Roosevelt n'a qu'à déclarer fermement que le tarif est un moyen et pas une fin, et tout le monde s'inclinera.

Même pour les Dettes — quoique avec plus de lenteur — il ne serait pas si difficile de faire comprendre aux Américains qu'il est inutile de continuer à crier :

— *They hired the money...* (ils ont bien pris l'argent...).

Mais sur un point, un seul, la nation américaine, inquiète des récents événements de Chine (beaucoup plus troublants pour elle que les incertitudes européennes), est en train de faire machine en arrière : nous pensons ici aux possibilités d'application du pacte Kellogg-Briand.

Dans un article paru dans un récent numéro de *Foreign Affairs*, M. Stimson, l'ancien Secrétaire d'État de Hoover, rappelle avec une juste satisfaction tout ce qu'il essaya de faire pour donner plus de force au pacte Kellogg.

Mais, depuis lors, les Américains ont vu en Mandchourie le spectre de la guerre, et se disent : « Après tout, comment

risquer d'entrer dans une guerre, uniquement parce qu'une nation, qui a pris les armes, officiellement ou non, a « violé le pacte Kellogg »?

Les Américains ont fait une fois la guerre hors de chez eux; et l'impression que l'on ressent là-bas est qu'ils semblent décidés à ne plus se laisser entraîner par personne, surtout s'il s'agit de défendre un pacte Kellogg.

L'ombre du Japon plane sur toute la côte américaine du Pacifique. On n'y aime pas l'Empire du Soleil Levant. Mais on ne veut pas être entraîné malgré soi dans un conflit en Extrême-Orient.

Si aux États-Unis on lisait Cervantes, je crois bien que l'on entendrait dire : « Nous avons voulu être Don Quichotte une fois; à présent c'est Sancho Pança que nous allons prendre pour modèle... »

Raison? Tort? Peu importe. L'important est de constater ce qui est.

SFORZA

L'INVITATION A LA VALSE[1]

III

James, assis dans son lit, travaillait à son tricot. C'était un cache-nez de laine rouge, un cadeau de Noël pour son père. Long d'un pied à peu près, l'ouvrage allait en diminuant rapidement, et il y avait au milieu une étrange boursouflure. Il le posa sur une chaise à son chevet, perché sur le dernier numéro de l'*Arc-en-ciel*, et il dit :

— Allons, montrez-vous.

Les joues au creux de ses deux mains jointes, il se pencha en avant et les examina d'un œil rigoureux :

— Nous trouves-tu jolies?

— Nos robes te plaisent-elles?

Elles se trémoussaient devant lui, pirouettaient, faisaient la révérence.

— J'aime mieux la couleur de Livia : j'aime le rouge. Mais j'aime mieux la robe de Kate. Et ses souliers.

— Alors, tu crois que ça peut aller? — dit Kate, en paradant comme un mannequin. — Voyons, réellement, sincèrement, est-ce que nous ne sommes pas les plus jolies filles que tu connaisses?

— Je n'en connais pas. Ha! ha! ha! — Il éclata de rire, enchanté de sa plaisanterie. Quand il fut calmé, il ajouta gravement :

— Nannie a dit que, demain, on ne vous servira pas votre déjeuner avant dix heures.

1. Voir la *Revue de Paris* des 1er, 15 juin et 1er juillet.

— Mais oui, pas avant dix heures.

— Est-ce que vous n'allez pas mourir de faim, dites? Qu'est-ce que vous ferez, en attendant? A dix heures, moi, je serai dans le jardin, à bicyclette. — Il se voyait, passant à toute vitesse devant la fenêtre de la salle à manger, exécutant sous les yeux de ses sœurs, sans tomber, le tournant difficile. — Est-ce que le type sera encore là?

— Oui.

— Pourquoi va-t-il danser avec vous?

— Parce qu'il a plus de chance que nous, — dit Kate.

— Il n'aime que très modérément danser avec les jeunes filles.

— Comment le sais-tu?

— Je suis entré au salon après que vous étiez montées, et il me l'a dit.

— Hum! — Les lèvres pincées, les narines dilatées : — Je vais lui en donner, moi, de la modération! — dit Kate, et elle se plongea dans de sombres pensées.

Le gong retentit : les deux sœurs bondirent, se penchèrent en hâte vers l'enfant pour l'embrasser.

Quand il les vit s'enfuir ainsi, tourbillonnantes, pleines d'un doux et joyeux émoi tout nouveau pour lui, il se souleva dans son lit, et leur cria :

— OUI, VOUS L'ÊTES!...

Elles s'arrêtèrent sur le seuil, hésitantes, se tournant vers lui avec un sourire. Mais il resta muet.

Elles n'avaient pas de temps à perdre, elles disparurent.

Il s'abattit sur son matelas, fourra sa tête sous les couvertures, et dit tout bas :

— Jolies.

IV

Le dîner terminé, on revint au salon. Encore une demi-heure avant de pouvoir espérer entendre le tacot de Walker monter péniblement l'avenue, et de se lever gracieusement pour mettre son manteau.

Le repas s'était passé conformément à toutes les règles de l'élégance. Il y avait eu des flambeaux sur la table, avec des abat-jour ornés de fleurs peintes à la main; des chocolats dans

de petites assiettes d'argent, un menu exceptionnel : croûtons dans le potage, faisan rôti, entremets libéralement parsemé de cerises, d'angélique et de crème fouettée, mais en définitive sentant le xérés. Mrs. Curtis était magnifique, avec sa robe de velours noir aux manches transparentes en crêpe chiffon, son collier de diamants et ses nombreuses bagues aux montures anciennes. Et bien que malheureusement M. Curtis n'eût pas jugé convenable de quitter son costume de tweed gris foncé, il s'était comporté d'une façon sensationnelle, offrant au choix du vin blanc ou du whisky-and-soda, faisant circuler le porto. Il n'avait pas tenu de propos étranges, à peine avait-il fait allusion à Simpkin, se bornant à questionner son hôte sur Oxford, en l'appelant familièrement Kershaw. Toutefois, à mesure que le repas se prolongeait, il perdait peu à peu son entrain; mais c'était tout.

Bien que gardant un complet silence, l'oncle Oswald, après deux verres de vin et deux verres de porto, s'était mis à sourire abondamment et agréablement, et lorsque Mrs. Curtis avait quitté la table après le café, il s'était précipité pour lui ouvrir la porte; et bien qu'il se fût pris le pied dans le tapis, sa politesse d'autrefois, son profond salut quand les dames étaient passées devant lui, avaient été presque autant un plaisir qu'une surprise.

Il était clair, pour les deux jeunes filles, que leurs parents s'étaient donné beaucoup de peine pour faire de cette soirée, en leur honneur, un petit événement. On avait admiré leurs robes, leurs coiffures; sur le point d'effacer, d'un revers de main, la poudre qu'elles avaient sur le nez, maman s'était retenue. Papa leur avait versé à chacune un demi-verre de porto, il avait bu à leur santé. Pourtant, il y avait quelque chose qui clochait; au point central où la richesse eût été nécessaire, il y avait pénurie, et de la contrainte au lieu de détente. Reggie lampait son vin, reprenait du faisan et du pudding, racontait de longues histoires, semblait parfaitement à son aise. Mais rien ne fleurissait où il avait marché; toute joyeuse impulsion se repliait sur elle-même, se taisait au contact de sa stérilité.

Les messieurs ne s'étaient pas attardés à table. Se levant précipitamment en même temps que sa femme, M. Curtis s'était hâté de gagner le fumoir. Rien qu'à voir son dos, on

pouvait se rendre compte qu'il avait pris, désormais, le parti de se laver les mains de tout ce qui pourrait arriver. Ce qui était fait était fait; et c'était pour les petites; mais déboucher, en l'honneur d'un Kershaw, une bouteille de son meilleur porto, c'était une pure et simple folie. Que diable, Ethel?... et pourquoi diable... Est-ce que dorénavant la maison allait être infestée, sous prétexte de danse, de prétentieux benêts? De son temps une jeune fille, pour être sûre de danser, n'avait pas besoin de traîner quelqu'un derrière elle. En tout cas, si c'était à ses filles de faire des avances, elles auraient bien pu, tout au moins, mieux choisir — autre chose que ça — des jeunes gens bien — des hommes. Ce Kershaw n'était certainement pas fait pour plaire à sir John.

Pendant vingt minutes, il ne cessa de penser à ses filles avec ennui. Incontestablement, elles devenaient des femmes, et jolies, par-dessus le marché. Quelque indésirable allait-il, un beau jour, venir les demander en mariage? Oui, mais... il n'avait pas d'argent à leur donner — rien... Parler de cela à Ethel.

Ils étaient tous assis au salon, les jeunes filles sur la banquette devant le feu, Mrs. Curtis sur le sofa, bien droite et le tricot en main, Reggie étalé confortablement dans le meilleur fauteuil, les jambes croisées, balançant un de ses pieds, et tirant à petits coups réguliers sa mèche de cheveux. D'une voix martelée, monotone, ennuyeuse, il faisait à Mrs. Curtis le récit complet d'un voyage à pied dans le pays de Galles : y compris les distances parcourues, le nom de tous les endroits qu'il avait visités, de toutes les auberges où il avait couché, avec des remarques critiques sur la langue galloise. Le vin répandait dans ses veines une chaleur agréable. Il avait l'impression de se montrer sous son plus beau jour. Quelle femme de sens, cette Mrs. Curtis!

Quand les ressources offertes à la conversation par le pays de Galles furent épuisées, Mrs. Curtis dit avec bienveillance :

— Est-ce que vous avez fait choix d'une carrière, Reggie?

Il y eut un silence : après quoi, d'une voix forte :

— J'ai décidé de me consacrer au Seigneur, — dit-il.

Mrs. Curtis compta quelques mailles. Puis elle dit d'un ton circonspect :

— C'est une très belle décision.

Un silence.

— Ma mère en est très heureuse, — reprit-il.

— J'en suis convaincue.

Encore un silence. Les jeunes filles, stupéfaites, considéraient fixement le tapis.

Elles comprenaient maintenant pourquoi il ne les regardait pas. Il évitait la tentation. Ni l'œil de Kate, étincelant, fier et hardi, — l'œil d'une beauté — ni le regard tendre et sensible d'Olivia, ne devaient le détourner de ses saintes pensées, de sa décision d'entrer dans les ordres. Elles voyaient, maintenant, pourquoi il ne voulait danser qu'avec modération : détaché des plaisirs de ce monde, et toutefois, dans sa tolérance, ne les rejetant pas avec mépris, il assisterait à la fête, mais il ne serait pas de la fête. Et durant les heures qui allaient suivre — le cœur leur manquait à cette pensée — quand il tournerait avec elle, à petits pas modérés et prudents, parmi les autres couples, qu'est-ce qu'elles pourraient bien lui dire, ô mon Dieu? et qu'est-ce qu'il pourrait bien leur répondre? Inutile, pensait Olivia, d'essayer de le séduire par une conversation sérieuse, ou par les purs regards extasiés d'un être secrètement d'accord avec l'infini : ça ne donnerait rien, et d'ailleurs, il était trop ennuyeux. Mais pour Kate la situation était bien pire : Kate était dévote, et maintenant, au lieu de le remettre à sa place, elle devait respecter en lui son habit futur. Il avait été appelé : il était au-dessus d'elle, et non pas à vingt pieds au-dessous... Bien entendu, comme maman le disait, c'était une très belle décision. Eh! bien, non, pas du tout, c'était une décision idiote, une décision exaspérante. La voilà bien, notre veine, voilà ce qui devait arriver... Comme Etty rirait si elle savait ça... Aller prendre comme danseur, pour son premier bal, un apprenti pasteur!

Elles le voyaient maintenant tel qu'il serait plus tard, fixé dans un autre firmament, avec le petit col rond, le chapeau à bords relevés, le costume noir, et tout ce qui s'ensuit. Elles se désintéressaient entièrement de lui, coupaient la route aux dernières traces du courant d'espoir qui allait encore vers lui, et le chassaient si entièrement de leur pensée qu'en allant chercher leurs manteaux, elles n'échangèrent

pas un commentaire sur le désastre. Kershaw n'était plus désormais qu'une chose, qui devait les accompagner. Déjà leurs regards se portaient au delà, dans l'inconnu, loin, loin de lui ou de quoi que ce soit où il pût être mêlé.

Elles se lavèrent les mains, retouchèrent leur coiffure, garnirent leurs sacs. Une houppette dans un mouchoir en crêpe de Chine vert, dans celui de Kate; une douzaine d'épingles de renfort, dans celui d'Olivia. Elles avaient chacune une volumineuse pelisse, tirée des profondeurs camphrées de la garde-robe maternelle : Kate, un habit bleu de mandarin, orné de broderies chinoises, Olivia un manteau de velours noir. Nannie sortit de la nursery, pour leur crier tout bas, du fond du corridor : « Amusez-vous bien! » La cuisinière (vingt ans de service) descendit lourdement son escalier pour les entrevoir. Et elles retournèrent au salon.

— Mon sang se fige dans mes veines, — murmura Olivia dans l'escalier.

— Chut! Tais-toi. Pense à autre chose.

Reggie était debout près de la porte. Quand elles s'avancèrent vers lui, côte à côte, légèrement souriantes, profondément sérieuses, il jeta sur elles un coup d'œil, un seul. Il était debout, les mains dans les poches, distant, solennel, à cent lieues de la jeunesse et de la gaîté. Lorsque ses yeux un peu proéminents, qui ressemblaient à des billes, se posèrent sur les deux sœurs, rien ne changea dans son regard opaque et indifférent. Tout lui était égal, disait ce regard. Il était chez lui n'importe où, n'attachait d'importance à rien. Si ces jeunes personnes désiraient son escorte, il ne demandait pas mieux, n'avait pas de raison de la leur refuser.

Elles coururent dire bonsoir à leur père. Il les embrassa tendrement. Charmants petits êtres... Mais il n'était pas content. Tout à coup, sans qu'il sût pourquoi, elles lui semblaient être en danger, avoir besoin de protection.

— Vous trouverez du cacao dans le thermos, sur la petite table du hall, — dit Mrs. Curtis. — Et des biscuits. La clef sera sous le paillasson. N'oubliez pas de refermer la porte. Ayez soin d'éteindre partout. A votre place, je ne resterais guère plus tard qu'une heure du matin. Bonsoir, Reggie. — Elle lui serra la main, mais sans le regarder, ce qui prouva aux

jeunes filles que leur mère, elle non plus, ne l'aimait pas. Les prenant chacune par une épaule, Mrs. Curtis ajouta d'une voix encourageante : — Et maintenant, amusez-vous bien. J'ai hâte d'entendre tout ce que vous allez avoir à me raconter. Et rappelez-moi très affectueusement au souvenir de lady Spencer.

Pour prononcer ces derniers mots, elle avait pris un ton tout particulier, extraordinairement affable et cérémonieux; car elles étaient collègues, lady Spencer et elle, dans maint conseil et maint comité, et dans leurs rapports sociaux, mélangeaient délicatement l'officiel et le personnel.

Les jeunes filles sortirent de la maison; la nuit était humide et sans étoiles; elles risquaient avec précaution, sur le gravier, leurs petits souliers neufs. Bientôt, prélude excitant et familier, l'épais relent du taxi de Walker les enveloppa. La couverture aux longs poils énervants bien serrée autour d'elles, la petite lampe du plafond allumée, elles se mirent en route.

A la dernière minute, elles aperçurent leur mère, qui volait comme une ombre à travers le jardin, pour crier à Walker de faire bien attention au tournant dangereux.

Pendant la demi-heure suivante, il n'y eut rien à regarder que la forte silhouette immobile de Walker, pauvrement éclairée par les lanternes de côté, et rien à faire que d'écouter Reggie parler de la Morris Cowley que sa mère avait achetée d'occasion.

TROISIÈME PARTIE

I

De la chambre à coucher, du sanctuaire — tapis profond, voix assourdies, lumières voilées et miroirs, lit à colonnes jonché de velours, de brocart et de fourrures — il fallait bien sortir. Une voix, au fond de leur cœur, criait : « Non, non, pas encore. » Elles auraient voulu pouvoir reculer, se cacher, ou plonger immédiatement, plonger vite au plus profond de la

foule, et s'y mêler, s'y perdre. Craintives, elles dépassèrent un groupe de jeunes filles inconnues qui riaient ensemble sur le palier. Elles descendirent en se tenant à la rampe, en se laissant glisser, de marche en marche, vers le gouffre vertigineux du vaste hall. Deux lustres gigantesques pendaient du plafond. Le parquet s'étendait devant elles à l'infini, comme une grande patinoire dorée. Au pied des lourds piliers de marbre gris et vert, s'arrondissaient dans leurs caisses d'immenses chrysanthèmes d'un blanc de neige, aux fleurs plus grandes que nature, mêlés à des feuillages variés, et aux pétales courbés comme des cimeterres des fulgurants poinsettias. Du vestibule d'entrée se déversaient sans cesse de nouveaux arrivants, aussitôt dirigés, selon leur sexe, vers des vestiaires appropriés, par de prestes valets aux livrées éclatantes — lézards verts boutonnés d'or.

Vastes dimensions, élégance raffinée, profusion de fleurs, tout se mêlait confusément dans le regard ébloui des deux sœurs, et se fondait en une sorte de magnificence irréelle où elles avançaient seules — environnées pourtant de mystérieux échos, de pas étouffés, de formes mouvantes. Mais elles reprirent pied dans la réalité quand elles virent Reggie, les mains dans les poches, planté devant un trophée de chasse qu'il examinait d'un œil expert et attendri, en connaisseur qui sait apprécier la grosse bête. Son costume de soirée ne lui allait pas du tout, avait l'air trop grand de partout : peut-être était-ce celui de son père. Ses gants aussi étaient trop grands : de vrais gants de clown. D'un air détaché, il rejoignit les jeunes filles, et suivant le flot, tous trois parvinrent à une porte grande ouverte. Là, dans une pièce bourrée de meubles, de paravents, d'objets d'art, de cristaux, de porcelaines, de tapis et de fleurs, ils virent, debout devant la cheminée, sir John et lady Spencer. Plus loin, étincelait la salle de bal. Olivia et Kate, au comble de l'embarras, confièrent leurs noms au maître d'hôtel, celui-ci les annonça : et se forçant à sourire, elles firent leur entrée.

Lady Spencer était encore plus belle que la reine Marie; elle avait le même caractère sculptural, avec des traits plus classiques. Une robe de brocart d'argent moulait ses contours opulents savamment contenus, une parure de diamants,

placée sur son sein, en faisait valoir l'architecture imposante, et sur ses cheveux gris, partagés en bandeaux strictement ondulés, étincelait un diadème. Pour sa sobre magnificence, pour l'impression de haute moralité, de générosité impérieuse, de despotisme affectueux qui se dégageait d'elle, Kate et Olivia l'adoraient. Mais elles redoutaient son œil de faucon, cet œil si prompt à découvrir, dans votre toilette ou dans vos manières, le moindre détail fâcheux; elles ne craignaient pas moins sa langue impitoyable, qui n'épargnait pas les délinquants. Elles tenaient à son approbation, et l'avaient jusqu'ici toujours obtenue. Pour le moment, lady Spencer leur faisait le plus aimable accueil, et de sa voix forte, chaude, bien timbrée :

— Mes petites, — disait-elle, — que je suis contente de vous voir! Vous êtes charmantes. Jack, ce sont les filles de M. Curtis, vous vous rappelez?

— Mm... Oui, oui.... Parfaitement... Vous allez bien?

Et sir John leur serra la main vigoureusement. Une forte moustache dissimulait en partie l'expression de son visage, où l'on pouvait néanmoins discerner de la douceur et de la bienveillance, jointes à une sorte d'indulgence amusée : celle d'un terre-neuve pour le petit chien qui tourne autour de lui.

— Nous avons amené M. Kershaw, — dit Kate d'une petite voix qui tâchait d'être enjouée.

— Comment allez-vous? Enchantée de vous voir. — D'un rapide coup d'œil, lady Spencer jugeait le jeune homme. Vulgaire, mais avec discrétion. Les ongles propres. Fils unique? Presbytère de village? Pas élevé, mais sérieux. L'air balourd. Le dos rond (peut-être un universitaire?) On ne savait pas. Mais enfin, il pouvait passer. Elle le raya de son esprit.

— Avancez de ce côté, ma petite Kate, et vous, Olivia. Vous allez trouver Marigold. Moi, j'ai les présentations à faire. Rollo vient d'arriver au dernier moment, avec toute une fournée de camarades de régiment. Nous n'allons pas manquer de danseurs. Mais vous allez trouver des quantités de connaissances, j'en suis sûre... Ah! Mrs. Bailey, je suis *tellement* heureuse que vous ayez pu venir...*ainsi* que M. Bailey!

Elle ne pensait plus aux jeunes filles. Loin de sa présence

protectrice, celles-ci, pleines d'appréhension, se laissèrent porter par la foule jusqu'au seuil de la salle de bal. L'orchestre venait de s'arrêter. Des groupes, comprenant pas mal de jeunes gens en habit de chasse, se formaient çà et là. Marigold arrivait en courant à leur rencontre, balançant une petite corbeille remplie de carnets de bal d'où pendaient, au bout d'une cordelière de soie, de minuscules crayons de toutes couleurs. Elle portait une robe étonnante, irrésistible, une robe auprès de laquelle toutes les autres paraissaient fades, ordinaires et sans audace : une robe en tulle à pois d'un crème soutenu, qui descendait jusqu'à la cheville; la taille très haute, les manches bouffantes, une infinité de petits volants faisant le tour de la jupe; une ceinture de satin vert d'eau, nouée par derrière, s'envolait effarouchée. Elle avait dans ses boucles blondes une guirlande de feuilles vertes; et son visage, son esquisse de visage, s'accentuait un peu ce soir, animé par les couleurs de son plaisir — le rose flottant de ses pommettes, le bleu plus foncé de ses yeux, le noir de ses pupilles dilatées.

— Hullo! — dit-elle d'une petite voix haut-perchée, qui ne ressemblait pas à celle de sa mère, mais qui avait la même pénétrante sonorité. — Choisissez vos carnets. — Elle secouait sa corbeille, et tous ces crayons, roses, verts, bleus, jaunes, s'emmêlaient au bout de leurs cordelettes. « Voilà... un vert pour Kate, un jaune pour Olivia. Vous amusez-vous bien? C'est tordant, tout ça, dites? Et mon frère qui vient d'arriver! Ça, c'est splendide, vous ne trouvez pas?

Elles en convinrent avec enthousiasme; jetant un regard intimidé vers le piano, elles aperçurent, au milieu d'un groupe rieur, Rollo qui jouait avec un seul doigt, tout en disant des bêtises avec le pianiste. Rollo... n'était pas pour elles.

— Quelle merveilleuse robe, Marigold!

— Elle vous plaît? C'est ma marraine qui me l'a envoyée de Paris. Je ne me sens pas tout à fait moi-même dans cette robe de petite fille, cette fraîche et candide mousseline. Il me semble que je devrais pencher la tête, en respirant une pâquerette. Mais quand on a, comme moi, des pattes d'éléphant, on fait aussi bien de les cacher.

— Tu n'as pas des pattes d'éléphant, voyons!

— *Mais si*! — Et relevant sa jupe, elle laissa voir, presque

jusqu'aux genoux, des jambes droites, robustes, peut-être un peu fortes. — Mes jambes sont énormes, c'est bien simple. Comme celles de m'man. Quel cauchemar d'avoir, toute sa vie, à se préoccuper de les rendre invisibles! La faute est intentionnelle et doit être maintenue.

Le vocabulaire de Marigold était, comme toute sa personne, fantaisiste, imprécis, audacieux et changeant. Ses études — dirigées par lady Spencer avec toute la considération due aux beautés de la langue maternelle — l'avaient familiarisée avec nombre de mots difficiles, mais non avec leur sens, leur orthographe, leur prononciation. Et maintenant que son éducation était terminée, avait fait son œuvre, ces mots devenus siens demeureraient pour elle, et pour toute sa vie, un sujet d'étonnement, une énigme, un plaisir.

Kate risqua pour la seconde fois :

— Je te présente M. Kershaw.

— Hullo! Choisissez un carnet.

Lui accorder en même temps un sourire — son sourire — c'était dommage, semblait-il. Mais Marigold ne dédaignait aucun homme, fût-ce le moindre. Affranchie du préjugé de la beauté physique, elle était prête à leur trouver à tous quelque agrément.

— Voulez-vous m'accorder une danse? — demanda Reggie à brûle-pourpoint.

Son aspect et son langage surprirent les deux sœurs. Ce n'était plus le même homme. Sa lourdeur compassée avait cédé la place à une étonnante fermeté de propos, et ses gros yeux roulaient de la ténacité. En deux minutes, là où elles avaient échoué, Marigold avait réussi. Il avait oublié sa vocation.

Marigold répondit gaîment :

— Demanderais pas mieux! Mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est que mon carnet est déjà très plein. — Elle le feuilleta. — Pas une de libre, pas même la troisième extra. C'est désolant!

Le regard noyé de ses longs yeux se posait sur Reggie avec une fixité pensive, uniquement due à la myopie.

— Alors, la quatrième extra, — dit-il, obstiné.

— Mais oui! Vous avez raison! Enchantée. J'espère que

ce ne sera pas le *God save*...! Voyons, votre nom? Peu importe. Inutile de s'encombrer de noms. Je n'oublierai pas.

Elle griffonna sur son carnet quelques mots indéchiffrables : — Bonne bille —. C'était suffisant.

De sa petite écriture soignée, Reggie inscrivit sur le sien : Miss Marigold Spencer; puis il le remit dans sa poche. Geste troublant pour Olivia et Kate. Il avait dîné chez elles, il les avait escortées jusqu'ici; sans doute estimait-il qu'il pouvait désormais voir ailleurs, viser plus haut... Mais s'il se figurait qu'on avait besoin de lui... Malheureusement la salle ne semblait contenir que des étrangers... Vingt-trois danses, avant la quatrième extra, vingt-trois danses à ne pas danser! Et elles allaient être obligées de rester jusqu'à la fin, maintenant. Reggie ne voudrait certainement pas entendre parler de s'en aller avant d'avoir atteint son objectif.

— Oh! voilà les je-ne-sais-qui! Il faut que je me sauve. Avez-vous ce qu'il vous faut comme danseurs? Vous n'en manquerez certainement pas. Si vous n'en avez pas, venez me trouver. Rollo est ici, vous l'ai-je dit? Vous l'avez vu? Dansez donc avec lui! Il ne connait personne, en dehors de nos hôtes à demeure, il va se raser.

Avec un petit geste amical, ses jupes légères volant autour d'elle, elle s'enfuit en courant, comme une enfant heureuse, vers sa coterie.

Lorsqu'elle disparut, le sourire des deux sœurs se figea douloureusement. Elles la regardaient s'éloigner, s'éloigner d'elles, de leur vie, du travail en commun, des thés improvisés dans la salle d'étude, des confidences échangées, des bêtises qu'on disait ou qu'on faisait ensemble; du temps heureux où l'on s'ennuyait... sans s'ennuyer; où l'on s'agitait... pour ne rien faire; du rêve doux et mélancolique de l'adolescence partagée; et elle s'en allait vers un monde où Kate et Olivia ne pouvaient la suivre. Les amies vers lesquelles volait Marigold n'étaient pas leurs amies. C'étaient ses futures compagnes de route sur le chemin tout tracé de la vie mondaine; celles dont les jours et les nuits se placeraient naturellement dans ce cadre séducteur et mystérieux. Dansez avec Rollo!... Rollo, superbe dans son habit écarlate, Rollo, ce grand garçon au teint coloré, aux cheveux châtains, auto-

ritaire, entouré, « fils unique » des pieds à la tête!... Mais comme on se laisse aisément leurrer! Marigold parlait avec une cordialité si persuasive, toute de sincérité apparente! Son visage souriant, était-ce un masque, une énigme, où se mêlait une candeur angélique à autre chose qui était exactement le contraire : peut-être bien l'essence même de la fausseté?

L'orchestre entamait un fox-trott. Plusieurs couples s'ébranlèrent, se mirent à danser. Ce devaient être des intimes. Rien de particulier ne les signalait; ni leur beauté, ni leur élégance. Les femmes se ressemblaient toutes; même blondeur fade, même visage agréable, même taille ni grande ni petite, les grasses comme les maigres; même robe incolore faite sur le même modèle; même raie sur le côté, même ondulation insupportable. Une exceptée, toutefois. Elle entra seule par la porte du fond, et pendant un instant Kate et Olivia purent l'apercevoir à côté de Rollo.

Presque aussi grande que lui, mince et haute d'épaules dans son fourreau de satin blanc, elle dressait sur son long col souple, d'une courbe délicate, sa petite tête d'une forme pure; ses cheveux noirs séparés en bandeaux, strictement ramenés derrière les oreilles, se rassemblaient très bas sur la nuque, en une torsade soyeuse et lourde. Son visage se déplaçait lentement pour regarder la salle; et les deux sœurs voyaient dans cette face pâle, modelée par plans inconnus dont nul n'avait jamais rêvé, une beauté inimaginable. Un type entièrement nouveau. Elle se détourna et repartit, accompagnée de Rollo.

Kate et Olivia, l'une près de l'autre, le dos au mur, le visage tendu, suivaient avec un plaisir de commande les évolutions des couples. Tant que personne ne viendrait les séparer, elles ne pouvaient se quitter. Pour le moment, elles se détestaient, et le savaient. A quelques pas d'elle, Reggie regardait danser, avec son air habituel de douce supériorité. L'orchestre ne cessant de jouer, il ne cessait de regarder. Enfin, il tendit le bras au hasard, l'arrondit autour de la taille qui était le plus à sa portée, et dit sans même voir à qui il parlait :

— Vous voulez danser?

C'est à Olivia qu'il s'adressait. Soulagée, troublée, rou-

gissante, évitant avec soin le regard de sa sœur, elle s'abandonna à la molle et peu compromettante étreinte de Reggie. Il se lança avec elle, sagement, à petite allure. Et c'est Kate qui resta pour compte.

II

Elle fut en proie, pendant un instant, à une cuisante douleur.

Mais M. Campbell, l'intendant de Sir John, agréable célibataire d'âge moyen, s'avança vers elle. Elle lui accorda la sixième et la quinzième danses. Tout aussitôt vint le Dr Parkes, le nouveau médecin de Tulverton. Jeune, à la page, et fort en vogue, marié, mais n'y perdant presque rien, car sa femme, une brave créature bien tranquille et bien pot-au-feu, d'un grand secours pour lui dans sa profession, ne l'accompagnait presque jamais dans les occasions officielles — et cela valait tellement mieux! — à cause de ses occupations domestiques : elle avait un beau poupon au berceau, et en attendait un autre. Le docteur, au printemps dernier, avait soigné Kate d'une amygdalite, et l'apparition quotidienne de son visage aux traits précis et nets, et en quelque sorte hygiéniques, de son œil bleu d'acier, froid et chirurgical, de son teint frais; l'éclair de ses dents impeccables, les modulations de sa voix profonde et magnétique, avaient communiqué à la maladie une saveur on ne peut plus romanesque, donné de l'importance au miroir et un coup de fouet à la coquetterie, même quand le thermomètre marquait 39°,5. Et cette même voix, qui lui avait posé d'un ton professionnel des questions si embarrassantes : « Et cet intestin, aujourd'hui? », la pressait maintenant de vouloir bien accorder une danse, deux danses. La onzième et la dix-septième furent réservées au Dr Parkes. Sur ses talons arriva Jim Thomson, fils d'un hobereau du voisinage, actuellement en congé, revenu des Indes où il avait son régiment. Sa conversation manquait d'intérêt, son profil n'avait rien d'intellectuel, mais avec ses longs membres souples, c'était un danseur expert, élégant. Il retint la huitième et la neuvième danse.

Allons, se dit Kate, voilà qui va mieux. Regarder les autres,

à présent, était un peu moins dur. Avec les danses que Reggie, par simple décence, ne pouvait faire autrement que de réclamer, la totale humiliation n'était plus à craindre. Oui, mais... quand vais-je commencer à m'amuser réellement? N'ai-je donc à compter sur personne? Un seul point lumineux, le Dr Parkes; et encore, en dépit de ses charmes, ce n'est pas tout à fait ça — qu'en faire? Dans cette bande de frères d'armes, là-bas, il y en aura peut-être bien un qui demandera à m'être présenté. Et ces trois là, près de la cheminée, qui restent à rire ensemble, sans songer un instant à danser! Il y en a pourtant, de malheureuses filles sans emploi tristement rangées le long des murs! Et c'est moi la plus jolie... Quels malappris! Si seulement lady Spencer sortait de sa retraite!... Et les Heriot? Les Heriot, où sont-ils donc? Oh! Dieu, ils vont encore arriver les derniers, comme toujours, quand toutes mes danses seront prises par des raseurs, et ils viendront, le plus tard possible, formuler leur requête; puis, le devoir accompli, ils feront en riant une grimace de regret, prendront joyeusement un air navré, et s'en iront bien vite rejoindre leurs amis particuliers jusqu'à la fin du bal. Cela devait-il donc fatalement arriver? N'entendrait-elle jamais — comme dans ses rêves qu'elle faisait tout éveillée — Tony Heriot lui dire : « Oh! la barbe! c'est *avec moi* que vous allez danser! »; s'emparant de son carnet pour y biffer tous ces noms quelconques, inscrire le sien à leur place.

Elle suivait des yeux Olivia et Reggie qui, sans le moindre entrain, faisaient interminablement le tour de la salle. Olivia était un peu rouge, un peu congestionnée, comme en proie à une lutte intérieure. Avait-elle du chagrin, ou trop de peine à faire garder la mesure à Reggie? Il tenait sa robe à pleine main. Quand il la lâcherait, l'étoffe, au creux de sa taille, serait toute moite et toute froissée. Kate trouva en elle-même un instant de pitié pour sa petite sœur. Qu'elle ne s'amusât pas à son premier bal, c'était révoltant! Si seulement Reggie daignait lui fournir le plus modeste encouragement, Olivia s'en contenterait, toute prête à prendre les choses comme elles étaient et à les voir en beau. Elle, naturellement, ce n'était pas pareil...

Mais voici les grosses Martin; et Mary Cooper avec son

frère... tous prenant la piste : les deux Martin en robes identiques, en satin d'un vert d'arsenic. Quelle erreur! Quelle faute, également, d'avoir retiré leurs lunettes! Elles avaient presque l'air d'aveugles. D'ailleurs toutes les personnes qu'elle reconnaissait, les invités du voisinage, semblaient en quelque sorte faire humblement bande à part, comme de pauvres chèvres vulgaires conscientes de ne pas faire partie du troupeau des brebis de choix; ou comme les noyaux qu'on met dans la confiture, pour remplir le pot. Mais si seulement lady Spencer apparaissait, elle mettrait ordre à tout cela. Une idée... si je retournais m'asseoir dans l'autre salon, pour lui rafraîchir la mémoire? Rasant le mur, Kate se dirigea vers la porte, et la trouva bloquée par un groupe qui sortait aussi de la salle.

C'étaient Tony Heriot, et les jumeaux David et Bill, ses frères, avec quelques jeunes filles.

Tony se trouvait tout près de Kate, mais il ne la remarqua pas. Il était en train de boutonner ses gants et se penchait, avec ce sourire qui laissait voir toutes ses dents, pour parler à une toute petite et mince personne en noir. Une masse de cheveux cuivrés, ondulés et disposés avec art, semblait l'écraser de son poids. Mais ces cheveux... mais c'est elle... c'est Etty!

Trop stupéfaite et trop troublée pour parler, Kate, sans faire un mouvement, fixait sa cousine. A la fin, le regard d'Etty se posa sur elle, d'abord vague; puis, après une lutte victorieuse contre des sentiments divers, plein du plaisir de la reconnaître.

— *Chérie!*

— Etty! Mais d'où sors-tu? Je ne savais pas — pourquoi ne m'as-tu pas prévenue?

— Mon amour, *personne* n'est plus stupéfait que moi — et s'emparant des mains de Kate, elle l'entraîna à l'écart —. Je vais t'expliquer, mon ange. *Naturellement*, si j'avais pu me rendre compte, je t'aurais écrit *tout de suite*. Mais voilà ce qui s'est passé. J'ai rencontré Tony par hasard, dans un club de nuit, la semaine dernière, et il m'a demandé si je ne viendrais pas avec lui à une petite partie de chasse; et vois-tu, ma chère, *où* il habite et *qui* sont ses parents, cela m'était absolument sorti de la tête — tu sais comme je suis distraite,

chérie — alors, comme Podge y allait aussi, j'ai tout bonnement *bondi* dans sa voiture, hier, et je suis partie, et la première chose dont je me suis aperçue, c'est que nous traversions une ville, et j'ai demandé à Podge *où* nous étions : « A Tulverton », m'a-t-il répondu, et alors, chérie, naturellement, je me suis rendu compte. Dès que je suis arrivée, j'ai dit à Tony : « Mon cher, vous n'ignorez pas, je *pense*, que j'ai les deux plus délicieuses cousines — *une* surtout (elle serra la main de Kate) à moins de cinq milles d'ici. » Et il m'a formellement dit qu'il vous connaissait à peine, de sorte que je lui ai dit : « Il *faut* remédier à cela. » Et si je ne t'avais pas rencontrée ce soir, la *première* chose que j'aurais faite demain, c'est de te téléphoner. Tu sais, je réalise *à peine* que tu vas dans le monde. Cela me donne presque l'impression que je suis *finie*. Et cette chère tante Ethel, commence-t-elle vraiment à prendre son parti de cette vie de dissipation? Mais *que* je suis contente! Est-ce le début de tout un *cycle* de frivolité?

— Il n'y a pas beaucoup de chance pour cela.

Kate s'efforçait de penser que sa chère Etty était incapable de dissimulation; mais il était bien évident qu'elle ne s'était pas attendue à voir apparaître ses petites cousines de province dans ce milieu si distingué. Enfin! Quand les gens ne sont pas comme on les aime, il faut les aimer comme ils sont. Elle reprit :

— Toi, invitée chez les Heriot? Tu ne m'avais pas dit que tu les connaissais.

— Mon agneau, il y a quelques mois, je *ne les connaissais pas*. Nous avons été reçus chez des amis communs, pour les courses de Newmarket; et tu sais ce que c'est à Londres : on se *cogne* tout le temps dans les mêmes gens. Il est *plutôt* exquis, ce Tony, tu ne trouves pas? *Bien* trop jeune pour moi, naturellement. Je me fais l'effet d'être sa gouvernante, je ne fais que le lui dire. Mais toi, chérie, c'est *absolument* ton affaire... et voisins, par-dessus le marché; c'est tout *indiqué*. Maintenant, je compte sur toi pour me débarrasser de lui, car autrement mon pauvre Podge *rugirait*. C'est trop bête d'être jaloux à ce point-là, surtout à propos d'un *gosse* comme Tony, et de ces adorables *embryons* de jumeaux — mais j'imagine qu'il n'y peut rien.

— Qu'est-ce que Podge?

— Oh! chérie, je t'ai bien parlé de Podge?

— Jamais. C'est un nouveau flirt?

— Ah! Dieu, non. Antédiluvien. Mais il se cramponne... Le voilà là-bas — avec son air un peu godiche. Il est très, très gentil. Mais rien de fascinant.

— Et il est follement amoureux de toi?

Kate l'examinait d'un œil scrutateur, ce jeune homme solennel planté au beau milieu de la porte. Il avait le menton lourd, et de grands yeux gris au regard lent. C'était la première fois qu'elle avait devant elle, en chair et en os, un des admirateurs d'Etty. Assez décevant, en somme, et bien éloigné de correspondre à ses excitantes descriptions. Il avait un air absorbé, une expression quelque peu têtue et menaçante, qui signifiait : « J'attends. »

— Mon Dieu, oui... il m'est *positivement* attaché. Je lui dis au moins une fois par mois : « Non, même si vous étiez mon dernier espoir sur la terre... » — mais ça n'y change rien. Il est de ces gens qui croient n'avoir qu'à s'obstiner pour *vaincre* à la fin votre résistance. Tout à fait gentil et obligeant, d'ailleurs. Mais quelle joie, chérie, de te retrouver! Je vais te dire : tout à l'heure, nous resterons assises à causer pendant toute une danse, et nous bavarderons *à cœur-joie*. Tu es *divine*, tu sais, divine. Je ne pense pas qu'Olivia soit ici?

— Mais si. En train de danser. Nous avons amené un danseur.

— Un danseur! Mais, *chérie*, quel épanouissement! quelle révélation! Et dis-moi, qui est-ce? Il est bien?

— Oh! ça, *non*! C'est un filleul de maman, que nous n'avions jamais vu. Un futur pasteur.

Comme Kate s'y attendait, Etty s'esclaffa.

— Oh! ça, c'est *divin*. Il *faut* me le présenter. Crois-tu que si je lui demandais de réciter une petite prière avec moi, il le ferait? Mon premier, premier amour, je l'ai eu pour un pasteur, celui qui m'a préparée à ma confirmation, au collège. Je l'*adorais*. Tout de même, c'est bien embarrassant, pour vous. Enfin!... — Et regardant par-dessus son épaule, les sourcils relevés, le sourire espiègle, elle appela Tony d'un signe :

— Voilà Tony qui va nous arracher l'une à l'autre. Tony!

De ses yeux clairs, couleur de noisette, étoiles scintillantes aux cils noirs rayonnants, elle le taquinait et le provoquait :

— Justement, nous parlions de vous.

— De moi? — Il sourit avec ce mélange de timidité et de bonne humeur qui lui était si particulier.

— Alors, — dit-il, — je crois que c'est le moment de vous arrêter.

— La voilà, ma cousine Kate Curtis, la voilà, — dit Etty d'un air triomphant. — Si vous ne l'avez encore jamais rencontrée...

— Comment allez-vous? A vrai dire, je crois bien que nous nous sommes déjà vus, n'est-il pas vrai? — Il sourit d'un sourire à la fois ouvert et réservé.

— Je le crois aussi, — dit Kate.

Etty lui décocha un petit signe de tête encourageant, roula des yeux expressifs, et s'esquiva. Ils la virent se glisser vers Podge, poser sur le revers de son habit une main caressante. L'instant d'après, elle était nichée contre lui, et ils dansaient.

Il y eut un silence. Tony dit :

— Il y a des siècles que je ne vous ai vue.

— C'est vrai.

— Vous avez été absente?

— Oh! non. Nous ne nous absentons jamais. Mais vous-même, vous n'êtes pas souvent ici, il me semble?

— Pas souvent. J'arrive et je repars. Je suis venu en octobre chasser la perdrix.

— Oui, je sais. Nous... nous entendons parfois les coups de fusil. — Elle hésita, et très timidement : — Nous pouvons même, de notre jardin, vous apercevoir quand vous êtes dans le grand champ de navets.

— Ah! vraiment? — Et après un effort pour se rappeler où elle demeurait : — En effet, — dit-il.

Tout à coup, comme si une idée subite éveillait sa fantaisie :

— Pourquoi ne m'avez-vous pas fait signe? — dit-il avec une petite lueur dansante dans le regard.

Il avait dit cela si drôlement, si spontanément, avec tant de gaminerie — c'était si gentil! Kate avait l'impression que tout

souriait en elle. Mais elle ne trouvait pas un mot à répondre. A la fin, elle dit, levant les yeux vers lui :

— Vous ne regardiez pas.

— Oh! bien, la prochaine fois, je regarderai. N'oubliez pas, surtout.

— Entendu.

Ils se sourirent, ravis l'un de l'autre.

— Au fait, je ne suis plus ici pour longtemps — dit Kate. — Je vais à Paris.

— A Paris? pour quoi faire?

— Pour apprendre le français, je suppose.

— Vous! vous ne ferez rien que de vous donner du bon temps! Je les connais, ces « finishing schools », n'est-ce pas ainsi qu'on les appelle? Je les connais. On n'en fait pas lourd, là-dedans.

— Oh! mais moi, il faudra que je travaille.

Il se borna à lui rire au nez. Inutile de préciser qu'elle allait vivre dans une famille d'universitaires. Ça vous avait une odeur de renfermé! De quoi le faire fuir.

— Avez-vous encore une danse pour moi? — demanda Tony.

— Oui, je crois. — Elle tenait son carnet de façon qu'il ne pût rien voir. Le crayon à la main, Tony attendait : — Mais au fait, pour celle-ci, je suis libre, — dit-elle.

— Parfait. Moi aussi. Pourtant, permettez que je voie... — Il regarda autour de lui. — Ça va, — dit-il, — les jumeaux font leur devoir.

Les jumeaux venaient de prendre la piste, chacun avec sa petite bonne femme à perruque bouclée; ils exécutaient vigoureusement des pas compliqués. De toute évidence, ils avaient pris des leçons. Les cheveux gommés, la bouche entr'ouverte, leurs joyeuses figures jumelles vidées de toute expression par l'intensité de leur effort, ils tournaient, oscillaient, s'arrêtaient pile, glissaient de côté, fonçaient en diagonale, sans cesser de contrôler avec soin le jeu de leurs grands pieds et de leurs membres trop longs.

— Alors, on danse? — dit Tony.

Ils partirent.

— Oh! dites, regardez-les. — Il observait ses frères d'un

air amusé. — C'est leur dernière toquade. Ils ont un gramophone dans leur chambre, un autre dans la salle de bains, et aussitôt levés, les voilà qui commencent. — Et il ajouta avec orgueil : — Ce qu'ils sont souples, tout de même!

— Ils doivent s'exercer souvent avec la même danseuse? (Un gramophone spécial pour la salle de bains! pouvoir s'offrir une chose pareille, c'était fou!)

— C'est probable, — dit Tony. — Je n'en sais rien. Je ne les ai pas beaucoup vus ces temps-ci... Ils passent leur vie avec ces deux petites, à ne faire que ça, sans prononcer une parole. La danse, ça vous abrutit un peu, vous ne trouvez pas?

Donc, pour lui, ces jeunes filles ne comptaient pas; elles l'assommaient. Que c'était agréable à penser!

— Ce n'est qu'une crise, probablement, — dit-elle.

— Certainement. Nous passons tous par là, n'est-ce pas? A vrai dire, c'est plutôt une crise d'antidanse que j'ai cette année.

— Vraiment? Dure-t-elle encore? — dit-elle en levant les yeux. Des yeux comme de l'eau, pensa-t-il, une eau verte, limpide, rafraîchissante. Et tout haut :

— Mon Dieu, je crois que ça commence à passer, — dit-il avec un petit rire. — A passer, du moins pour ce soir. Mais vous savez, on finit par être saturé...

— Oui, je sais. Quand on fait les mêmes choses trop souvent...

— Et puis — je ne sais pas. On vieillit, sans doute.

— Oui, on vieillit.

— En tous cas, — reprit-elle au bout d'un instant, — vous ne me semblez pas rouillé le moins du monde.

— Vraiment? Merci pour cette bonne parole. Je crains bien de ne pas être, comme danseur, du dernier bateau. Mais avec vous, c'est tellement facile de danser...

Il resserra légèrement son étreinte pour l'entraîner dans le virage.

— Vous trouvez? Cela me fait plaisir, — dit Kate.

— Irez-vous à notre bal de chasse?

— Non.

— Vous serez partie?

— Oh! non, je n'irai pas, voilà tout.

— Quel dommage!

Ils dansèrent quelques instants sans parler.

— Je ne me doutais pas qu'Etty était votre cousine.

— Mais oui. Ma cousine germaine. — Evidemment, cela rehaussait son prestige aux yeux de Tony : elle ajouta nonchalamment : — C'est ma meilleure amie.

— Vraiment? Elle est on ne peut plus charmante. Et si amusante!

— Oh! oui, Etty est délicieuse.

— Elle est toute menue, toute fragile. Et pourtant, toujours d'attaque.

— Oui, oui — Kate envia soudain pour elle-même, cette structure si délicate; et sans pouvoir s'en empêcher, elle dit au bout d'un petit moment : — Mais c'est qu'elle ne l'est pas fragile, pas le moins du monde! Elle est forte comme un cheval.

— Ça se peut bien, — concéda Tony avec indifférence, tant d'indifférence qu'elle regretta de n'avoir même pas à savourer le parfum de sa petite trahison.

— Est-ce que vous assistez toujours aux chasses? — demanda-t-elle.

— Certes oui! du moins, autant que possible. Mais maintenant que je suis à Londres, je n'en ai plus beaucoup l'occasion. Seulement un samedi sur deux.

— C'est bien triste! Et qu'est-ce que vous faites à Londres?

— Oh! je travaille, je travaille, bien entendu. De neuf heures et demie à six heures, dans la Cité, tous les jours que Dieu fait. L'esclavage, quoi!

— L'esclavage!

— Quel orchestre épatant!

Et de nouveau, resserrant son étreinte, il l'entraîna dans un virage.

III

L'orchestre cessa de jouer, et au grand soulagement d'Olivia, nul applaudissement ne fit bisser le morceau. Les couples se dispersaient, et Reggie, les mains dans les poches à côté d'elle, ne proposait pas de bouger. Elle avait déjà chaud, elle était rouge, agitée. Le lourd battement de son cœur se réper-

cutait dans tout son être. Ils n'avaient pas dû faire un couple gracieux, Reggie et elle. Chaque fois que ça ne marchait pas bien, elle avait dit : « Pardon! » et jamais il n'avait répliqué : « C'est ma faute »; de sorte qu'elle s'était de plus en plus persuadée de sa lourde incompétence. Le propre d'une bonne danseuse, c'est de savoir s'adapter à n'importe quel partenaire; pour elle, en cette occasion, la danse n'avait été que lutte et difficulté. Elle se disait avec terreur : « Je crois que je ne sais pas m'y prendre. »

— Quelle belle salle de bal! — dit Reggie, jetant autour de lui un regard appréciateur. — Magnifiques proportions.

— Oui, elle est ravissante, n'est-ce pas?

Dans une des immenses glaces qui garnissaient les murs, elle se vit auprès de Reggie : ou bien le miroir était déformant, ou bien elle était énorme, épaisse, et rouge des pieds à la tête.

— Je prendrais bien un verre de limonade, — dit-elle. — J'ai horriblement soif.

— Excellente idée! — opina Reggie d'un ton tout à fait jovial. Elle reprit courage et marcha devant lui vers la salle à manger. Il n'y avait encore personne, si ce n'est de nombreux serveurs, noirs et silencieux, immobiles derrière le buffet. Tous eurent l'air assez surpris : celui qui versait la limonade parut le faire à contre-cœur, tout prêt à dire : « Vraiment, c'est un peu tôt. »

— Fruits rafraîchis? demanda Reggie. Sa main, comme une grosse crevette rose, parcourait la table surchargée, saisissant ici un petit pain au foie gras, là un éclair au chocolat.

— Voilà, monsieur, — dit le serveur d'un air choqué. Prenant une aiguière admirable, il remplit d'un liquide d'or, où baignaient des fruits, une coupe qu'il tendit froidement.

— Merci... Le repas des animaux n'est pas encore commencé, à ce que je vois?

Le serveur ne répondit pas. Peut-être n'avait-il pas entendu; peut-être voulait-il décourager une familiarité vulgaire. Vraiment, quand on songeait à cette chère Lady Spencer et aux autres douairières, une pareille plaisanterie semblait déplacée.

Irrésistiblement attirée par une assiette de petits fours, Olivia, après les avoir longtemps regardés à la dérobée, en

prit un. Il était délicieux. Elle en prit un autre, et avala le reste de sa limonade; mais cela ne suffit pas à rafraîchir son visage en feu.

— Goûtez-en un de ceux-là! — dit Reggie, la bouche pleine. — C'est fameux.

— Non, merci.

Elle éprouvait un besoin impérieux de s'appuyer contre quelque chose de frais. Il y avait près de la porte une statue, représentant une femme nue, qui lui parut faire son affaire. Elle s'en approcha, et à mi-hauteur entre la hanche et le genou, colla son visage contre le marbre. Reggie était resté au buffet. Ce qu'il pouvait être vorace!... Oh! ces heures et ces heures à passer!... A peine eut-elle songé à cela, qu'elle se sentit emportée, ballottée comme une épave sur une sombre mer en délire, dans un état de dispersion, de dissociation qu'elle n'eût jamais cru possible.

Tout à coup, une bordée de rires arriva par la porte ouverte. Elle se retourna, et vit entrer les deux Martin, Phyl et Dolly, accompagnées d'un jeune officier de marine aux cheveux rutilants, sans doute celui qu'elles appelaient leur cousin l'enseigne. Ces braves Martin! Quand tout le reste était perdu, on pouvait toujours compter les retrouver au buffet.

— Premières arrivées, comme de coutume! — cria Phyl. — Mais non, cette fois-ci, nous sommes battues. Oh! c'est Olivia. Hullo, hullo, hullo! Qu'est-ce que tu fais là?

Parées de leurs lourdes et chatoyantes tentures vertes, elles se précipitèrent sur elle, la regardèrent avec stupeur, en riant à gorge déployée.

— Mais qu'*est*-ce que tu as?... Tu as la figure...

— Quoi? quoi?

Olivia se sentit positivement défaillir. C'était sa poudre, sans doute, qui par la chaleur s'était agglomérée, ou quelque chose comme ça. Voilà pourquoi je n'ai aucun succès. Reggie a dû être bien humilié de danser avec moi.

— Tu es toute couverte... toute *barbouillée* de noir... tu en as partout... où t'es-tu fourrée?... — Elles étaient aux champs.

Avec beaucoup de calme et de politesse, réprimant son envie de rire, le jeune enseigne tendit un mouchoir tout blanc.

— Tenez, — dit-il, — ça va s'en aller tout de suite.

— Regarde-toi, — dit Dolly en s'essuyant les yeux, et en lui tendant sa glace de poche. — Il y a bien en effet quelque chose qui s'en est allé, mais sur toi.

Olivia se regarda. Une extravagante traînée de poussière s'étalait sur sa joue droite.

— Oh! quelle *horreur*! — Elle se frotta désespérément. La tache partit. — C'est de là que çà vient, — dit-elle en montrant du doigt les rondeurs de la forme nue, mais pudique, debout sur son piédestal. — Je... je me suis appuyée dessus.

— Appuyée? appuyée dessus? Pourquoi, mon Dieu, pourquoi?... Elle a un grain, cette petite! — Et elles se remirent à rire plus fort que jamais.

— Pour me rafraîchir, — dit Olivia.

Le jeune homme rutilant parut près d'éclater, mais il ne rit pas. Il se contenta de regarder la statue d'un air singulier, et dit à demi-voix.

— Bonne idée.

— Tu as toujours été excentrique, ma pauvre enfant, — soupira Dolly en s'éventant avec son carnet de bal, — mais cette fois-ci tu m'inquiètes... C'est pas pour dire, — continua-t-elle, en poussant sa sœur du coude, — c'est pas pour dire, mais je les retiens, les femmes de chambre de Son Excellence!

— Pour sûr! Elles pourraient tout de même bien penser à leur donner un coup de tampon, à ces statues, quand on attend de la société. Sur les *membres*, oh! rien que sur les membres! Quant au... *tronc*, je comprends qu'elles ne tiennent pas à y fourrer leur plumeau!

— Il m'est arrivé de connaître la troisième femme de chambre d'une duchesse. Vous me croirez si vous voulez, il y avait une équipe spéciale, pour astiquer les statues! des valets de chambre pour les messieurs, des femmes de chambre pour les dames.

Ils éclatèrent de rire tous les trois. Bonnes grosses Martin, si parfaitement à leur aise dans cette ambiance étrangère, si indifférentes à la désapprobation des serveurs; et sachant se créer, partout où elles allaient, leur petit univers de saine, rude et normale jovialité!

— Voici notre cousin Maurice, — dit Phyl, en assénant au jeune homme une claque sur le derrière. — Vulgairement

appelé Tomate, à cause de son genre si espagnol. Pour l'amour de lui, débarrasse-nous-en donc un peu.

— Voulez-vous m'accorder une danse? — dit Maurice avec un aimable empressement.

Du premier coup, Olivia sentit qu'elle lui plaisait. Elle n'éprouva pas la moindre timidité, pas la moindre gêne.

— Avec le plus grand plaisir, — dit-elle. — La prochaine?

— Parfait! merci infiniment.

— Il me semble qu'elle commence.

— Oh! venez vite. Ma valse préférée. Est-ce que vous en raffolez comme moi, de la valse?

— Je l'adore. Je la préfère de beaucoup au fox-trot.

— C'est malheureux que vos deux rouges hurlent comme ça d'être ensemble, — dit Dolly. — Mais ne vous faites pas de bile... Oh! pardon! — Elle venait, en se reculant, d'écraser le pied de Reggie, survenu sans qu'on l'eût remarqué.

— Mon Dieu! — s'écria Olivia qui l'avait totalement oublié, — il faut que je vous présente... Monsieur Kershaw.

Les petites Martin furent tout bonnement enchantées de le connaître. Dans leur ardeur à cimenter les liens de cette amitié naissante, elles se jetaient, pour ainsi dire, à sa tête, l'entouraient, l'accablaient. Entre elles et lui, tout irait bien. Et sans doute diraient-elles de lui par la suite, que c'était un joyeux type; ou bien, lui éclatant de rire au nez, elles lui diraient à lui-même qu'il était vraiment rigolo.

— Je m'enverrais bien une glace, moi! — cria Phyl.

Impétueusement, comme un gosse : — Je puis vous les recommander, — dit Reggie.

Et il retourna au buffet entre les deux Martin : il avait l'air d'un petit scarabée noir au milieu d'une magnifique couche de melons.

Ils allaient passer là un bout de temps. L'opinion des serveurs leur importait peu.

— Ma figure est propre, à présent? — demanda Olivia.

— Tout à fait propre. Admirable.

— Quelle chance que vous vous en soyez aperçu à temps! Je suis bien fâchée d'avoir sali votre beau mouchoir.

Et elle rit : maintenant, elle pouvait rire.

Ils se hâtèrent de gagner la salle de bal.

Maurice était un danseur extraordinairement agile. Il dansait sur la pointe des pieds, en bondissant comme une sauterelle; et cette particularité, jointe à ses cheveux rouges et à ses taches de rousseur, le mettait cocassement en évidence. Il n'avait rien d'un héros de roman; de fait, et sans qu'on sût pourquoi, il faisait penser à un hôte de la basse-cour, un poulet, un dindon. Mais il était vraiment gentil. Ses manières parfaites, sa physionomie ouverte et compréhensive, étaient reposantes, encourageantes. Une fois qu'on était parvenu à s'adapter à son pas, ça semblait plus facile de danser vite que lentement; et c'était vraiment très drôle de faire ainsi, par sauts et par bonds, le tour de la salle.

Ils dansèrent ensemble deux fois de suite; et pendant la seconde danse, Olivia rencontra (ce qui ne lui était pas encore arrivé) le regard de Kate; elle put lui adresser un joyeux clin d'œil. Kate dansait avec Tony Heriot — Tony, et non un autre; c'était parfait. Elle semblait ravie, rayonnante, elle en oubliait presque de répondre à Olivia.

La seconde danse terminée, celle-ci s'installa avec Maurice sur l'escalier.

Il dit :

— Vous êtes allée au théâtre, à Londres, ces temps-ci?

— Non, pas ces temps-ci, — dit Olivia d'un air dégagé.

— J'ai vu jouer l'*Amour ou l'argent*. Pièce épatante. Fay Monkton, là-dedans... je ne vous dis que ça. Il faut y aller.

— Je tâcherai. — Mais elle ne put faire autrement que d'avouer : — A vrai dire, je ne vais pas souvent à Londres. En réalité, jamais.

— Avez-vous jamais poussé une pointe jusqu'à Brooklands, d'ici? — demanda Maurice après un silence.

— Non, — dit-elle d'un ton prudent, dissimulant son ignorance, — non, je n'y vais jamais.

— Trop tard, cette année, naturellement. Vous devriez y aller au printemps prochain — pour une grande journée. Si ce genre de choses vous intéresse, bien entendu.

— Oh! énormément. Il faudra que j'y aille.

Brooklands? une grande journée?... Elle dit après un silence :

— Avez-vous beaucoup de soirées en perspective, pour les fêtes de Noël?

— Quelques-unes, je pense. Et vous?

— Pas énormément, je crois.

— Avez-vous jamais été au bal sur un vaisseau de guerre?

— Oh! non, jamais.

— Nous en avons donné un l'an dernier, pendant la grande semaine navale. Un succès monstre. — Il ajouta gentiment : — La prochaine fois, il faudra y assister.

— Oh! ce serait délicieux!

Elle rayonnait. C'était ça, la vie. Quand on ne court pas après le succès, il vient tout seul.

—Demandez à Phyl et à Dolly de vous amener dans leur tacot.

Il n'en dit pas plus. Cela semblait un peu vague — et vraisemblablement n'aboutirait à rien.

Il faudrait lui poser des questions maritimes, se disait Olivia. Mais lorsqu'elle lui eut demandé *dans* quel bateau il servait, et qu'il l'eut reprise doucement : « Pas *dans*, mais *sur* »; et pour combien de temps il était en congé, et s'il souffrait du mal de mer, et s'il avait été en Chine, elle ne sut plus que dire sans dévoiler des abîmes d'ignorance; de sorte que la conversation tomba. Mais ce silence n'avait rien de pénible. Il ne demandait pas grand'chose, ce garçon aux yeux clairs, ingénus, dont le regard bienveillant se posait tour à tour sur tout ce qui l'environnait. Il n'éprouvait pas le besoin de s'absorber en elle seule. C'était même un peu vexant.

Les couples se pressaient tout le long de l'escalier, d'où l'on pouvait voir Rollo, dans le hall, se livrer avec un camarade à un pugilat pour rire.

— Celui-ci, c'est Rollo Spencer, — dit Olivia.

— Ah! — dit placidement Maurice. — Sa sœur est une jolie fille, et joyeuse, à ce qu'on dit?

— Oui, Marigold est très jolie.

— Vous pourriez me la montrer?

— Je crains bien de ne pouvoir la découvrir, pour l'instant.

— Ça ne fait rien. Il y en a ici, ce soir, une quantité, de jolies filles.

— Oui, très jolies.

— Pourriez-vous me présenter à celle-ci, celle en rose? — Il désignait une petite personne à la physionomie poupine, aux cheveux vaporeux, assise sur le palier.

Olivia répondit d'un ton de regret :

— Mais... c'est que je ne la connais pas.

— Ça ne fait rien.

L'orchestre avait repris. C'était extraordinaire, à que point il envahissait toute cette vaste demeure; on l'entendait de partout. Pas de refuge contre lui. — Prenez votre danseuse, rugissait-il. Quittez la dernière, prenez la suivante... — Et moi qui n'ai rien sur mon carnet!

Ils se levèrent pour faire place à la foule qui se hâtait de redescendre. Voilà, se dit-elle, il s'en va. Il ne me redemandera pas de danser avec lui. Elle sentait sa lèvre trembler, son sourire se figer. Mais tout à coup il dit :

— Voulez-vous me garder une danse après le souper?

— Oh! volontiers, avec plaisir.

Il inscrivit la quinzième, la remercia, la quitta, se frayant sa route à travers la foule; élégant, modeste, sûr de lui, absorbé tout entier par la besogne de ce soir.

IV

Seule encore une fois.

Elle alla s'asseoir contre le mur. Lady Spencer, toutes voiles dehors, frôlant au passage Olivia dans sa course irrésistible, sortit du petit salon.

— Ah! vous voilà, mon enfant... — Elle s'arrêta, réfléchit, la main sur l'épaule de la jeune fille. — J'ai envie de vous présenter quelqu'un de tout à fait intéressant. Venez avec moi, ma chère. — Elle la prit doucement par le bras et retourna avec elle dans le petit salon. — Le fils d'une de vos voisines... charmant garçon... très cultivé. Il ne me semble pas connaître beaucoup de monde... Soyez gentille, occupez-vous de lui.

Elles s'approchèrent d'un très jeune homme, qui se tenait debout devant le feu, dans une attitude sombre et défensive. La première chose qu'on remarquait en lui, c'étaient ses cheveux, qui lui retombaient sur le front, en frange irrégulière et tire-bouchonnée.

Avec la grâce la plus autoritaire, Lady Spencer dit :

— Ma petite Olivia, voici M. Jenkin — Pierre Jenkin,

dont je vous parlais il n'y a qu'un instant. M. Jenkin — Miss Olivia Curtis.

Le jeune homme plia le buste, sans un mot, avec un air de ressentiment, pour ne pas dire de véritable hostilité.

— Je suis sûre que vous allez trouver des quantités de choses à vous dire, — déclara Lady Spencer. Et elle s'éloigna, majestueuse et sûre de son pouvoir, laissant le vide derrière elle. Que dire à M. Jenkin? de quoi lui parler? se demandait Olivia, tout en jouant avec son carnet de bal.

Il dit :

— Je ne danse pas.

Après un instant de stupeur, elle s'enhardit jusqu'à répondre :

— Alors, pourquoi êtes-vous venu? — Mais elle ne le dit pas carrément, et elle rougit.

Il haussa les épaules :

— Oh! vous savez... l'attrait des demeures princières... on ne résiste pas au désir de jeter un coup d'œil sur ce qu'on appelle la grande vie... Ce bonheur ne m'était pas encore arrivé.

Qu'il avait donc l'air sarcastique! Il ne remuait pas les lèvres en parlant, mais laissait tomber de son palais des mots caverneux, hachés, inarticulés, mourants, très difficiles à saisir.

— Moi non plus, je n'étais jamais venue au bal, — dit-elle.

Il la regarda pour la première fois, d'un air méfiant. Il avait des yeux singuliers, creux, verdâtres et fulgurants, avec une pointe de strabisme. De temps à autre, il fermait les paupières, clignait rapidement pendant une seconde, avec un mouvement saccadé de la tête.

— Pour être tout à fait sincère, — dit-il, — je suis venu ici comme un chien qu'on fouette... La cravache sentimentale, comme toujours. Fais ça pour moi. Pourquoi ne cherches-tu jamais à me faire plaisir?... etc., etc. Elle sait bien que je suis sans force contre ça.

— Qui, elle?

— Ma mère, — fit-il d'un ton maussade, en réprimant un impatient « bien entendu ». Il cligna, secoua la tête. — C'est la femme la plus insupportable qu'on puisse imaginer. Je fais tout ce qu'elle veut.

Miséricorde!...

Il continua, comme s'il se parlait à lui-même :

— Renoncer à la lutte, quelle tentation! Accepter tout bonnement le fait qu'elle a gâché votre vie...

— Est-ce que... n'avez-vous plus votre père?

— Mon père, je ne peux pas le voir. — Son tic le reprit. — Ou plutôt, je le méprise. Mais je suis désolé pour lui, bon Dieu!... bougrement désolé. — Il hocha la tête d'un air fatal. — Oh! on peut dire qu'elle l'a traité comme il le méritait!

Quelle révélation... quel choc... La vie prise sur le vif!... Et raconter ça à une étrangère, encore! Rien d'étonnant à ce qu'il eût une drôle de tête. La douleur lui avait détraqué la cervelle. Ce tic dans les yeux... ce langage abominable... Il fallait lui montrer une douce sympathie, ne paraître ni scandalisée, ni surprise.

— C'est bien affreux pour vous. Ce doit être vraiment terrible d'avoir... de ne pas s'entendre avec ses parents.

— Oh! oui, c'est encore et toujours ce bon vieil Œdipe... On n'y échappe pas, vous savez. Je pense qu'on aurait bien besoin d'une analyse. — Il haussa les épaules.

Ce qu'il disait était un vrai galimatias. Peut-être était-il réellement un peu fou?

— Bien sûr qu'avec son tempérament, — reprit-il, — elle n'a jamais eu beaucoup de satisfactions, en tant que femme; aussi est-elle devenue complètement hystérique. Et je suis fils unique. Alors, naturellement... — Pan! pan! son tic! — moi aussi, bien entendu, je suis exclusif. Je lui ressemble. C'est une créature brillante — belle — la plus divine compagne d'existence. Tous mes dons créateurs, je les tiens d'elle. Nous avons dans les veines du sang russe. — Il passa languissamment dans ses mèches sa main fine.

C'était le sang russe, sans doute, qui lui donnait ce teint si blême, ce crâne si plat et si étroit. Il avait de grandes lèvres plates, les pommettes saillantes, et il était singulièrement bâti — torse massif, bras longs, jambes courtes.

— J'ai, moi aussi, du sang étranger, — dit Olivia. — Une de mes arrière-grand'mères était française.

Cela ne parut pas l'intéresser.

Timidement, elle hasarda :

— Vous écrivez, m'a-t-on dit?

— Oui. — Il reprit son air offensé.

— C'est passionnant! — Devait-elle lui révéler ses pauvres petites tentatives poétiques? Autant pas. — Vous écrivez en prose, ou en vers?

— Les deux. Mais mes poèmes sont plus connus.

Elle dit avec enthousiasme.

— Oh! que je *voudrais* les lire!

Il la regarda, toujours sombre, mais quand même un peu adouci.

— Peut-être avez-vous entendu parler d'*Attaque*?

— Non, je ne crois...

— La revue que nous avons lancée ce dernier trimestre — Bryan Carruthers et moi. — (Son tic, son tic!) — Carruthers en est le directeur, et moi le sous-directeur. Wilkes aussi en fait partie, Wilkes, des O. U. D. S., vous savez bien, le dessinateur. — (Wilkes de quoi? quelque chose comme ohudéesse...) — Notre but, naturellement, est de créer une esthétique entièrement moderne, d'imposer des formules neuves. — (Son tic, plus violent que jamais). — Nous rompons complètement avec la tradition. Inutile de dire que Cambridge n'a rien de comparable...

Il débitait tout cela d'un air parfaitement supérieur et maussade, presque comme s'il était excédé d'avoir à parler de ces choses. Ce qui ne l'empêcha pas de poursuivre : — J'ai envoyé un exemplaire du premier numéro à Beckett Adye — vous savez — le critique. Il trouve que ça se situe à un niveau très élevé. Il a particulièrement goûté mes poèmes.

Et comme il la voyait attentive, il ajouta plus aimablement :

— Je vous en enverrai un exemplaire si cela vous intéresse. Donnez-moi votre adresse.

— Oh! merci, merci infiniment. Cela va me faire un plaisir!...

Que c'était donc amusant!... Un monde nouveau s'ouvrait devant elle. Ce garçon devait être d'une intelligence... Mais après tout, je ne me suis pas déshonorée. Il faut bien que je lui plaise, pour qu'il me juge digne de recevoir un exemplaire.

— Lisez Carruthers d'abord, — poursuivit-il, — et moi ensuite. Je le complète. Esthétiquement et psychologiquement. Sans doute ses œuvres vous sont connues?

— J'ai peur que non.

— Il a publié trois poèmes, à tirage limité, l'année dernière. Lecture difficile; mais bon Dieu, que c'est grand! Ça a jeté l'alarme dans le pigeonnier, je vous prie de le croire. — Un sourire sardonique lui tordit la lèvre. — Mais son dernier ouvrage va plus loin. Il est nettement plus significatif. Un peu obscur, peut-être, quand on n'est pas initié à sa méthode suggestive extrêmement subtile... qui équivaut en réalité à une *direction de l'inconscient...*

Il examina sa formule du point de vue critique, et l'ayant approuvée d'un hochement de tête, il ajouta sur un mode tout à fait confidentiel :

— Et pourtant, bon Dieu, malgré ça, il emporte le morceau! Je vous enverrai un exemplaire. N'essayez pas de comprendre. Laissez l'empreinte se faire. C'est en réalité son autobiographie. Mais pas terminée.

— Quand le sera-t-elle?

— Ah! voilà le chiendent! Carruthers est quelquefois des mois sans rien produire. C'est nettement un névropathe. Justiciable de l'analyse.

— Il doit être bien intéressant.

— Sa caractéristique, c'est de ne relever de personne. Sa pensée, et son objectif, lui appartiennent en propre. Moi, je confesse que pour ma part, j'ai subi des influences diverses. Mon œuvre de début procède nettement de Blakeney. Je m'en rends compte. Mais je me suis nettement affranchi. Mes deux derniers poèmes sont excellents. Je vous les enverrai. Comment vous appelez-vous? Bérénice?

— Non. Qu'est-ce qui vous le fait croire?

— Pourquoi ne vous appelleriez-vous pas Bérénice? Je suis sûr qu'en réalité, c'est Ivy, ou Joyce, ou Betty. Je préfère ne pas le savoir. Je donne à mes amis des noms de mon choix.

— Comment appelez-vous Carruthers? (Il me classe parmi ses amis... mais n'aurais-je pas dû dire : M. Carruthers?) — Dimitri. — (Retour du tic, voix offusquée). — C'est un pur Dostoïevsky, voyons!

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire? quelque chose de très flatteur, et de pas banal. C'était joliment bien de sa part d'admirer ainsi Carruthers et ses poèmes. Il fallait qu'il n'eût aucun égoïsme. Bérénice... évidemment, c'était aussi un nom exceptionnel. Mais le considérait-il comme un compliment? Elle n'avait qu'à l'espérer.

Jenkin tira d'un étui d'émail noir une cigarette jaune, et l'alluma. Il semblait mieux disposé, son tic n'avait pas reparu depuis plusieurs minutes. Mais il regarda, par la porte ouverte, la salle de bal, et sa lèvre eut un pli méprisant.

— Quel spectacle! — gronda-t-il. — Il y a de quoi en être malade.

Que se passait-il? Elle n'osait pas le lui demander. Elle garda le silence, et regardant à son tour, elle vit des gens, beaucoup de gens, qui dansaient le fox-trot avec décence, mais avec plaisir; et lui, ce qu'il voyait lui soulevait le cœur?

— Oh! l'irréalité de tout cela! — Il lança un petit ricanement suraigu. — Et tout de même, mon Dieu, ça a son côté divertissant. Cette grosse dame poitrinante dont je ne sais pas le nom — cette douairière bardée de fer-blanc qui nous dévidait tout à l'heure sa triperie condescendante... — Il prit un temps, savoura sa trouvaille. — Toutes ces insipides débutantes... garanties hygiéniques et de tout repos! Il y a de quoi faire rire un chat. — Il ricana de nouveau. — Et quelle remarquable collection d'échantillons zoologiques : crocs, griffes, têtes, queues, cornes, crânes, que sais-je, que sais-je? Je ne me lasse pas de les admirer. Et les portraits de famille! Ancêtres à cheval, chevaux d'ancêtres, quel intéressant sujet d'étude! Et ces jolis petits domestiques mâles, dans leur déguisement — ils *m'enchantent.*

Elle récompensa d'un sourire ses traits d'esprit, mais elle était désemparée. Une façon de voir les choses si entièrement nouvelle, si inquiétante et subversive... *Cette douairière bardée de fer-blanc...* Est-ce que vraiment il voulait parler de... Il en était bien capable. Il avait l'air tout à fait en train, maintenant.

— Cette jeune fille en vert, avec une petite cape, c'est ma sœur, — dit Olivia. (Il n'allait certainement pas exercer sa critique sur Kate.) Celle-ci dansait pour le moment avec le docteur Parkes; il l'examina d'un œil froid et incisif.

— Hum! La jeune fille chaste et pure. Une véritable nymphe. Une nymphe à l'eau de guimauve. Bon Dieu! Il y a bien, dans toute cette salle, en fait de sex-appeal, juste de quoi émoustiller un canari! Mais qu'est-ce que vous avez, ô vierges d'Angleterre? — Il se tourna vers Olivia, la dévisagea :

— Quel âge avez-vous?

Il tira de sa cigarette une bouffée qu'il fit ressortir par ses larges narines de satyre, sans cesser de l'examiner de la tête aux pieds.

— Il y a des possibilités en vous... mais vous ne savez pas en tirer parti. Pourquoi ne vous fardez-vous pas? S'il y a au monde une chose que je trouve navrante, c'est ce teint d'écolière. Vous devriez demander des leçons à mon amie Inez. Ah! elle en a, un style! C'est moi qui lui choisis ses toilettes. Vous devriez faire sa connaissance.

Olivia demeura muette. Combien elle préférait ne jamais connaître Inez!

— Et cette robe que vous avez-là, voyons, elle est impossible. Est-ce que je ne dis pas la vérité?... Honnêtement...

Elle essaya de sourire; mais elle avait la gorge serrée.

— Oui, — dit-elle, — je crains qu'elle n'aille pas très bien.

Il poursuivit :

— Et la nuance!... D'une *crudité!*... Je ne tolère pas qu'Inez mette le soir autre chose que du noir. Une fois par hasard, du blanc.

— Je n'aime pas le noir, — dit Olivia d'une voix faible, irritée, avec un accent de défi. Mais il n'y prit pas garde et continua sans s'émouvoir.

— Ce n'est pas votre faute, je l'admets. Personne ne vous a éduquée. Il faut un homme pour apprendre à une femme à s'habiller. Le sens de la toilette, chez la plupart des femmes, ne se développe qu'avec l'amant. De même pour le visage, d'ailleurs. Avant l'âge de vingt-cinq ans, pas une femme ne vaut la peine qu'on la regarde.

Il avait, pendant ce discours, renoncé à examiner Olivia. C'était un soulagement, le seul. Oh! arracher de soi cette robe dévorante, disparaître à travers le plancher! Mais aussi, quelle absurdité de le prendre au sérieux! Un pareil homme,

qu'est-ce qu'il pouvait bien entendre à la toilette? Kate aurait su le remettre à sa place en moins de rien. Mais moi, je vois les choses autrement. Je n'arrive pas à m'indigner de sa grossièreté épouvantable. Sa voix glacée, pour ainsi dire acide, c'était la sonde explorant les places douloureuses : il fallait qu'elle présentât son sein nu. Elle était sa victime désignée, et — en vérité — jusque dans le suprême recul, sa victime consentante. Il fallait qu'elle l'écoutât, le subît, parce qu'il était si sûr de lui. Et moi, je ne suis jamais sûre de moi. Ce qu'il dit de ma robe est vrai — donc tout est vrai : je suis grotesque, je ne suis en toutes choses qu'un amateur maladroit : je ne puis prétendre aller au fond de rien. Il n'y a pas de remède, c'est excellent pour ma vanité. Il ne me reste... Mais j'ai mon domaine à moi, mes richesses : la maison; mes jacinthes qui seront en fleurs pour Noël, mes livres; M. Berton qui m'appelle son élève favorite; et je pense écrire des vers...

Elle sentait saigner en secret sa bonne opinion d'elle-même; et par la blessure ouverte, toute sa force filtrer goutte à goutte. Mais il n'y avait pas à en tenir compte. Elle reprit son calme, un calme extraordinaire, au moins en apparence.

L'orchestre s'était tu; des couples envahissaient le petit salon, et s'installaient sur les chaises et les canapés. Jenkin fronça le sourcil, jeta du fond de ses orbites un regard circulaire, et se dirigea vers la porte en disant tout haut :

— Je suppose qu'il y a quelque chose à boire, dans cette maison.

Olivia remarqua qu'il boitait légèrement. Pauvre garçon! voilà donc pourquoi il ne dansait pas! Il avait sans doute, comme Byron, le cœur plein d'amertume. On devait tout lui pardonner.

Dans la salle de bal presque vide, plusieurs de ces jeunes gens qui semblaient les camarades de Rollo simulaient une chasse à courre, lançant des ruades et des cris.

— Rien de tel qu'un Anglais pour faire le pitre, hein? — dit Jenkin, les épaules secouées d'un rire ironique savamment mis en valeur. — De fameux sportsmen! avec un peu de veine, ils arriveront bien à tout mettre en morceaux, les chaises et le reste. Uniquement pour le plaisir.

Peut-être, en effet, était-ce assez déplaisant, tout ce tapage et toutes ces bêtises. Mais après tout, sans Jenkin, elle aurait trouvé cela drôle; et de fait, par ses commentaires, il avait chassé le sourire dont elle aurait, avec trop d'indulgence, salué ces bouffonneries. Qu'il est donc nécessaire de se tenir sur ses gardes, avec les êtres supérieurs; et comme il est facile de montrer, sans s'en douter, son manque de goût!

Jenkin traversa la salle de bal en clochant, dépassa, d'un air de mépris, un couple qui exécutait une sorte de one-step au milieu de la pièce. A la minute même où ce couple allait atteindre la porte du fond, Lady Spencer apparut sur le seuil, attirée par le bruit, l'œil chargé de menace, prête à l'action, plus imposante que jamais. Un des deux danseurs s'élança vers elle, les bras tendus.

— Tante Sybil! Justement la personne que je désirais la plus au monde!

— Qu'est-ce que c'est que tout ce tapage, Archie?

La voix était sévère, mais le visage prêt à s'adoucir. Elle regarda le jeune homme avec indulgence : puis, apercevant Olivia, elle la retint en lui posant amicalement la main sur l'épaule. M. Jenkin sortit sans se retourner.

— Mais ce n'est rien, rien, tante Sybil, je vous jure! Ne prenez pas ces airs de princesse outragée. L'exubérance de la jeunesse, rien de plus. Avec votre robe en argent, vous m'enivrez — voilà ce qu'il y a. Qui donc vous irait à la cheville? — personne. Et maintenant, soyez un ange, et venez avec moi montrer à tous ces empotés ce que c'est qu'un « *reel* » écossais. Qu'il se réveille, le sang de la race!

— Que tu es ridicule, mon garçon! — Souriante et sévère à la fois, mi-cédant et mi-résistant, elle se laissait entraîner par son neveu. — Quelle idée!

— Ah! dansez! Dansez, je vous en prie, pour me faire plaisir!

Il la regardait bien en face, riant de tout son visage enjôleur, d'où rayonnait on ne savait quoi d'attirant, qui forçait le regard, le sourire, la volonté. « Une, deux, trois! » Et l'on put voir Lady Spencer, Lady Spencer en personne, se lancer, les mains sur les hanches, dans une élégante et preste écossaise, avec Archie pour vis-à-vis. On ne peut plus légère, on ne peut

plus adroite, avec une parfaite dignité elle scandait les pas de la danse, répondant de ses yeux rieurs au rire de son partenaire.

— Grâce! grâce! — Elle s'arrêta, un peu essoufflée, hochant la tête tandis qu'on l'applaudissait.

— Archie, tu es vraiment *terrible*! Il y a des années que je n'avais dansé.

— Eh! bien, il faut vous y remettre.

— Seigneur!... autrefois, je dansais. J'adorais la danse.

— Vous l'adorez encore, ça se voit. Vous êtes magnifique. Nous allons danser ensemble tout le reste de la soirée.

Avec une fermeté subite :

— Maintenant, fais-moi le plaisir de te tenir tranquille, — dit-elle. — Assez de folies. Tu ne t'acquittes pas du tout de ton devoir, et je ne suis pas contente de toi.

— Oh! chérie... — fit Archie en joignant les mains d'un air de feinte contrition. — Est-ce que je ne fais pas ma petite part?

— Voyons, tu comprends bien que je ne t'ai pas invité pour que tu passes la soirée à faire le fou sans t'inquiéter de personne! Je ne devrais pas avoir à te le dire. Tu te conduis comme un collégien. Pourquoi ne danses-tu pas avec une de ces charmantes jeunes filles?

— Oh! mais j'y cours! j'y cours! Excusez-moi. Elles sont toutes tellement charmantes que je ne peux pas choisir!

— Et vous, George! Vous aussi, vous devriez rougir de honte.

— Excusez-moi, Lady Spencer — dit George, un peu penaud. C'était un jeune homme assez quelconque, plutôt grand que petit, brun que blond, avec une brosse à dents en guise de moustache.

— Venez ici tous les deux, que je vous présente à une de nos bonnes amies, Olivia Curtis.

— Comment allez-vous? Comment allez-vous? Enchanté.

Archie lui fit un salut protocolaire. Les yeux vagues, mais pétillants de malice, il avait l'air de s'amuser énormément, et en même temps de ne pas penser à ce qu'il faisait. Toutefois il demanda avec insistance :

— La dix-neuvième, je vous en prie. Dix-neuf, c'est un nombre qui me porte bonheur. — Il riait, tout en parlant.

— C'est convenu. Avec le plus grand plaisir.

Elle exultait. Bien qu'il eût, naturellement, beaucoup changé, elle l'avait reconnu tout de suite : Archie au balai. Il l'avait sûrement oubliée. Je ne lui dirai rien avant de danser avec lui.

— Merci, merci *infiniment*, — dit-il, mais sans rien inscrire. Peut-être n'avait-il pas de carnet. Il se lissa les cheveux, s'éventa avec son mouchoir, tout en regardant Lady Spencer avec une curieuse expression, provoquante et taquine.

George, à son tour, s'inclinait devant Olivia :

— Voulez-vous m'accorder la quatrième? — dit-il d'un ton cérémonieux.

— Avec le plus grand plaisir.

Cela tenait du miracle. Un tel danseur, le plus beau de tout le bal, celui-là même qu'elle aurait distingué le premier, n'importe où, n'importe comment, sans d'ailleurs aucun espoir... Et George, également — qui n'avait rien d'aussi fascinant, mais enfin qui était si bien élevé, de si bonne famille!... Kate va être joliment jalouse... Le cœur plein d'affection et de reconnaissance, Olivia sourit à Lady Spencer. « *Bardée de fer-blanc* »... quelle audace! Du coin de l'œil elle l'apercevait, ce Jenkin, adossé au mur du vestibule, raide, solitaire et bilieux. Tant pis. Je ne vais pas me tracasser pour lui. Il est détestable.

— Archie, — dit à demi-voix Lady Spencer comme si elle désirait n'être entendue que de lui seul — tâche d'être raisonnable, n'est-ce pas? — Et elle scrutait son visage, gravement. D'un air un peu penaud, avec un soupçon d'impatience, il répondit tout haut :

— Mais oui, tante Sybil. — Et il s'écarta un peu.

— Vous êtes contente, mon enfant? — dit Lady Spencer à Olivia, avec une petite caresse. — Vous vous amusez?

— Oh! oui, merci.

A supposer qu'on eût la tentation inconcevable d'être méchant, on aurait pu trouver que cette chère Lady Spencer imposait une opinion plutôt qu'elle ne posait une question : car la réponse, inévitablement affirmative et enthousiaste, elle l'écoutait à peine, sûre qu'elle était de l'obtenir de n'importe lequel de ses invités, à n'importe laquelle de ses réceptions. Mais comment songer à pareille chose? Lady Spencer

était la grâce même, tout ce qu'elle faisait était bien fait, elle pouvait tout à coup descendre de son trône, vous frapper de stupeur en dansant, jeune et rieuse, malicieuse et presque coquette, une écossaise et n'en être que plus magnifiquement elle-même — on ne pouvait que l'adorer.

— Dites-moi, est-ce que M. Jenkin et vous... — Le cherchant du regard avec une vague bienveillance, Lady Spencer le vit filer le long du vestibule, les épaules remontées, le dos hargneux (chose étrange, il ne boitait plus.) Elle le regarda disparaître, parut durant un instant absente et songeuse; puis avec un sourire et un petit hochement de tête, elle se dirigea vers une dame aux cheveux gris, grande et vêtue de noir, qui avait avec elle un air de famille, et lui prit le bras : « Blanchie, dit-elle, ton garnement de fils... » On n'en entendit pas davantage. Elles s'éloignèrent toutes deux, imposantes, sereines, inattaquables dans ces lieux où elles vivaient, et d'où M. Jenkin, sans même s'en douter et sans éclat, venait d'être exclu pour toujours; dans ces lieux où les fils de la maison ne buvaient pas outre mesure, et dont les hôtes ne dépassaient pas les limites permises de l'excentricité, par un étalage indécent de sentiments antisociaux.

Archie se jeta sur une chaise, tout secoué de rire et s'épongeant le visage, et dit à George :

— Elle est divine, tu ne trouves pas? Réellement *divine.* Je te jure bien que j'aimerais mieux — il baissa brusquement la voix et regarda autour de lui — qu'avec n'importe laquelle des jeunes personnes ici présentes. — Un instant plus tard, il ajouta : — Et je te parie que j'y arriverais!

Ils continuèrent à chuchoter et à rire. Olivia s'écarta discrètement, mais elle entendit encore Archie dire à George :

— Passe le tuyau aux amis : j'ai mes approvisionnements particuliers dans ma chambre.

Elle aperçut dans le hall Mary Cooper et son frère, et s'assit à côté d'eux pour causer jusqu'à la reprise de l'orchestre.

V

George n'était pas de ces danseurs qui aiment la conversation. On n'avait pas à entretenir avec lui un bavardage

continu. Une fois qu'on s'en était rendu compte, c'était un vrai plaisir de se taire, et de s'adapter en silence à sa façon de danser simple et correcte. Ce n'était guère qu'une promenade glissée, avec un léger temps d'arrêt et quelques fioritures dans les tournants, très faciles à exécuter. Après la danse, assis à côté d'elle sur le palier, il lui offrit poliment une cigarette, en prit une lui-même, et entama l'entretien.

— Vous êtes sortie, aujourd'hui?

— Oh! oui.

— Fameux temps, n'est-ce pas? Enfin, une sale matinée, mais une après-midi hors ligne.

— Oui, un temps charmant. — Ce qu'il disait était assez étrange. Il avait fait si humide! Mais peut-être aimait-il se promener sous la pluie. — J'aime énormément sortir par la pluie, à condition d'être vêtue en conséquence.

— Hum! Vous sortez samedi prochain?

— Je pense. — Question singulière. — Je sors tous les jours, à vrai dire.

— Quoi, sérieusement, tous les jours? — Il parut vivement impressionné, mais en même temps un peu incrédule. Après avoir médité un instant, il dit :

— Vous n'habitez pas près d'ici, alors?

— Mais si. Enfin, à huit milles, pas davantage.

Il dit avec respect :

— Oh! mais alors, vous êtes un as. J'imagine que parfois vous avez à tenir le volant un bon bout de temps.

— Oh! non, nous n'avons pas d'auto.

Il parut absolument ahuri.

— Mais je ne croyais pas qu'il pût y avoir plus de deux meutes dans un rayon de cinquante milles.

Shrapnells! Mort et damnation! Hideuse lueur dans les ténèbres. Consternation. Humiliation.

— Oh! j'avais cru que vous vouliez dire... Je n'avais pas compris. Je ne... le fait est que je n'ai jamais réellement suivi une chasse.

Après un silence, il dit poliment :

— Ah! oui! je vois. Je ne pouvais pas le deviner.

Il ne sourit pas, ne révéla pas autrement ses sentiments. Il garda le silence et regarda ses souliers. Elle risqua timidement :

— J'en aurais grande envie. Ce doit être si amusant!

Cœur déloyal, elle trahissait, pour se faire bien voir, ses plus vifs sentiments envers les renards!

Il dit d'un ton plus amène :

— Il n'y a rien de plus beau. J'aime mieux une bonne journée derrière la meute qu'une semaine en plaine avec un fusil.

— Oh! je suis bien de votre avis. Et puis, c'est si joli, vous ne trouvez pas, ces habits rouges?

— Ces quoi?

— Je parle de la couleur, la couleur rouge.

Il dit très distinctement, en regardant droit devant lui :

— Ah! les habits écarlates.

— Oui, les habits écarlates.

Elle s'efforçait de répéter le terme d'un ton indifférent, comme si, bien entendu, elle ne faisait que corriger un lapsus invraisemblable, un mauvais tour de sa langue. Elle s'en souvenait maintenant, mais trop tard : l'habit de chasse était écarlate, les chiens, c'était la meute.

Mais il resta distant, lui adressa encore, par manière d'acquit, quelques paroles, et s'empressa de la quitter dès que la musique recommença. Il ne lui demanda pas d'autre danse.

Reggie arriva, l'air très en train, et dit d'un ton de placide regret où ne se glissait pas l'ombre d'un soupçon :

— C'est malheureux, je n'ai pas de chance avec votre sœur. Il se trouve que toutes ses danses sont prises.

VI

Arrêt pour le souper. Et encore les Martin, lançant de leur table un appel cordial :

— Arrivez ici, vous deux. Il y a de la place pour un, et pas gros, encore.

Une vraie bande joyeuse : les Martin, Maurice, Mary Cooper et son frère, et un petit jeune homme de bonne volonté insignifiant et boutonneux. Il était clair que Phyl et Dolly voyaient en Reggie non seulement un type rigolo, mais un brave type. Il se lança avec elles dans une conversation du plus pur style cockney, et fit quelques tours de passe-passe avec les couteaux et les verres. Évidemment elles tiraient

de lui ce qu'il pouvait donner de mieux. Dans sa veine de légèreté, il ne paraissait plus si complètement étranger, si inaccessible aux sentiments humains. Peut-être un jour deviendrait-il tout à fait populaire dans sa paroisse, spécialement dans les œuvres sociales. Kate et moi, nous nous y sommes prises tout de travers avec lui. Nous aurions dû l'asticoter un peu. Seulement, je ne sais pas faire ça.

— Dis donc, Olivia, ton copain, ce type à l'allure équivoque, qui est-ce?

— De qui parles-tu?

— Oh! allons donc, tu le sais bien!... ce type coiffé comme un O'Cédar.

— Je suppose que tu veux parler de Pierre Jenkin.

— Et qui c'est, Piépierre Jenkin?

— Un poète.

— Je m'en doutais. Un poète, ou un forçat échappé.

Il y eut une explosion de rires.

— Il est à Oxford. Le connaissez-vous, Reggie?

— Pardon? — Occupé à regarnir son assiette, Reggie n'avait pas entendu. — Ah! Jenkin? Je le connais de réputation. — Il sembla repérer une odeur déplaisante.

Olivia reprit d'un ton un peu agressif :

— Il est extrêmement intelligent.

— C'est un vé-ri-ta-ble monument de prétention, prononça Reggie, d'un ton de prédicateur. Absolument indésirable.

— Un de ces décadents, je suppose?

— Un échantillon peu ragoûtant, il faut le dire.

— Je n'ai jamais pu deviner pourquoi ces talentueux oiseaux se croient obligés d'avoir l'air d'épouvantails.

— C'est sans doute pour prévenir — dit Maurice. — Autrement, on les prendrait pour n'importe qui.

— Ah! parlez-moi des gens — fleurs de plein air ou fleurs de serre chaude — que leur supériorité n'empêche pas de s'offrir un bain ou d'aller chez le coiffeur quand ils en ont besoin!

— Chaque fois qu'ils en ont besoin.

— L'intelligence n'est pas tout, loin de là. Du moins, à mon humble avis.

— Bravo, bravo!

Cancans, bavardages idiots... se disait Olivia. S'il fallait opter, ce n'est pas de leur côté qu'elle se rangerait. Évidemment, ce Pierre était odieux, un monument de prétention; et si cruel; et coiffé d'une manière si épouvantable... Il ne prenait sans doute aucun exercice. C'était un hors la loi, fait pour l'outrage et la dérision. Mais alors, qu'était-ce donc qui lui donnait, à elle, l'impression que, munie seulement de quelques fils conducteurs, elle parviendrait à le connaître, à parler sa langue? Je me sentirais vite à l'aise avec un être comme lui. Gagner sa confiance. Comprendre ses peines. Ne le croire aucunement absurde ni méprisable... Mais alors, il y a donc en moi aussi quelque chose d'équivoque, de décadent? Je suis différente de ceux-ci, bien qu'ils ne le sachent pas? Elle sentit entre elle et eux la scission, profonde, pénible.

Jamais je ne ferai les choses qu'ils feront.

— Du homard à l'américaine! Par Jupiter, c'est un chic truc, il n'y a pas d'erreur! — dit Maurice. — Piochez là-dedans, les filles. Distinguez-vous.

C'était un chic truc, sans erreur possible. Et elles firent mieux que se distinguer.

De même pour le champagne — qu'ils burent en faisant des grimaces, des contorsions, en disant des blagues, en poussant des cris. Reggie vida plusieurs coupes.

A la grande table du milieu, encore ce visage, ce visage, tournant lentement sur son long col; cette robe blanche éblouissante, tranchant sur l'habit écarlate de Rollo. Et Rollo ne cessait de la surveiller, cette face où passait par instants un faible sourire, qui n'était ni pour lui ni pour personne. Ils échangeaient peu de paroles. Quand on les regardait, il semblait n'y avoir plus qu'eux dans la salle — eux seuls.

— Olivia, espèce de lâcheuse, pourquoi n'as-tu pas mis le pied aux Guides, la semaine dernière?

Pourquoi ne pas répondre : « Parce que je préférais passer l'après-midi sur le divan de la salle d'etude, à lire *East Lynne* en mangeant du chocolat à la noisette... Parce que je déteste ces sales Guides?... »

— J'étais tellement enrhumée!

— Tu es une lâcheuse, tu sais. Sérieusement.

La voix de Phyl était enjouée, mais nettement désapprobatrice.

Olivia devint très rouge. Tancée en public!

VII

Maintenant, la soirée était dans son plein; le flot gagnait de proche en proche. Maintenant les favorisés de la fortune voguaient à pleine voile, tranquilles, affranchis de la crainte et du doute. Maintenant, ceux que le naufrage avait guettés sombraient. Dorénavant, pour les hésitants, les flanchards, happés et entraînés par des courants néfastes, échoués sur des îlots déserts, arides, imprégnés de sel, il n'y avait plus qu'une lente mort.

Maintenant, guidée par une infaillible lumière, Kate franchissait, d'un élan sûr, la crête de la vague montante.

Tony lui dit, tout en dansant :

— Voyons, pourquoi ne venez-vous pas au bal de chasse?

Elle confessa gaîment, d'un petit air modeste.

— Personne ne me l'a proposé. Je ne puis y aller seule.

— Voyons, voyons — est-ce que vous ne pourriez pas venir? Je veux dire — vous joindre à notre bande — dîner d'abord avec nous? C'est après-demain.

— Oh! — Elle soupira longuement. — Oh! je serais ravie. Mais je ne sais pas. Maman est très stricte.

Elle essaya de se représenter ce qui se passerait, quand elle dirait à la maison, comme une chose toute naturelle : « Tony Heriot m'a invitée à aller au bal. »

— Vraiment, elle est si sévère que ça? Est-ce contre moi qu'elle aurait des objections?

— Je ne sais pas. Cela ne me semble pas possible.

Elle leva les yeux vers lui, timidement, en souriant. Leurs regards se rencontrèrent, se fondirent l'un dans l'autre.

— Écoutez, voilà... nous ferons téléphoner par Etty.

— Oh! la bonne idée! Etty a toujours su faire marcher maman.

— Etty ferait marcher tout le monde.

— Oh! c'est bien vrai. Nous devons passer, elle et moi, toute la prochaine danse à bavarder. Je vais lui demander ça.

Il pouvait bien jeter des fleurs à Etty, cela n'avait plus d'importance. Ce n'étaient que des fleurs. La part d'Etty.

VIII

Pas de danseur, cette fois. Plus aucun espoir. Vite le vestiaire, cet asile. C'était déjà vraiment très bien, de n'avoir pas eu encore à s'y réfugier.

A ce moment, Olivia vit arriver sans se presser, un pesant jeune homme à moustache, dont les gros yeux gris erraient lentement autour de la salle. Il s'arrêta devant elle, et rajustant sa cravate, regardant par-dessus sa tête, il lui dit en parlant du nez, presque sans remuer les lèvres :

— Un petit tour de danse?

Elle dit avec gratitude :

— Oh! merci, enchantée.

Quelle chance formidable! Il faut donc que... est-ce que par hasard je lui plais?

Il se lança immédiatement dans une succession de pas indécis, trébuchants, coupés à chaque instant d'hésitations et de repentirs; il était impossible de le suivre. Son œil errait lentement autour de la salle, et sans faire aucune attention à elle, indifférent à ses faux pas, il poursuivait sa marche compliquée.

Dans l'espoir de dissimuler par quelques propos agréables son insuffisance, elle risqua :

— Savez-vous bien que nous ignorons qui nous sommes, vous et moi?

Elle lui marcha encore une fois sur le pied.

— Je sais qui vous êtes — dit-il.

Sa voix était si nasillarde et son air si indifférent, pour ne pas dire si excédé, qu'elle dut faire effort pour sourire, timidement, et demander :

— Qui suis-je?

— Est-ce que vous n'êtes pas la jeune cousine d'Etty?

— Oui, mais comment pouvez-vous le sav... Ah! c'est donc Etty que j'ai aperçue! C'est extraordinaire! Sait-elle que je suis ici? Pourquoi ne m'a-t-elle pas parlé? Alors, vous êtes venue avec elle?

— Mm. Avec les Heriot : nous sommes tous les deux chez eux.

— Je comprends... Et où est-elle en ce moment?

Il indiqua d'un mouvement de tête la direction de l'escalier.

— Assise là-haut avec votre sœur, je crois. La danse remplacée par une bonne petite causette, entre jeunes filles. Heu! Heu! Heu! — Il émit un petit rire sec et nasillard, indulgent et sarcastique. — Elle m'a dit de danser avec vous.

— Je vois. Elle m'a signalée à votre attention.

— Mm.

Quel plaisir, quel réconfort c'eût été que de rester assise un quart d'heure avec Kate et Etty, à rire, à bavarder! Mais elle n'avait pas été admise. Elles s'en étaient allées toutes les deux, Etty, penchée sur la rampe, faisant de petits signes de tête, agitant sa main minuscule :

— Allons, filez, maintenant, on n'a pas besoin de vous. Allez danser avec une jolie petite jeune fille. Tenez, voilà une de mes cousines qui fait tapisserie, là-bas. Allez la consoler. Et soyez gentil avec elle. Elle est très jeune...

Et se tournant vers Kate :

— Viens, mon agneau, ne perdons pas une minute. Dis-moi bien tout, maintenant.

Et elles étaient montées bien vite, la main dans la main, pour échanger leurs secrets, et partager le plaisir d'être de grandes personnes; tout à fait comme dans le temps, quand elles jouaient à Sauvons-nous — voilà, — Olivia.

Une émotion complexe lui durcit la voix, et lui fit dire tout à coup :

— Elle vous a dit de danser avec moi, et vous l'avez fait.

— Exactement. Heu! Heu! Heu! Faut obéir, n'est-ce pas?

— C'est très gentil de votre part, et de la sienne. (Qu'est-ce que je dis là, qu'est-ce qui me prend?) — Vous n'auriez vraiment pas dû vous infliger cette corvée.

Il abaissa les yeux sur elle pendant une seconde, un peu, si peu que possible, déconcerté.

— Mon Dieu, heu! heu! heu! on ne peut pas dire que ce soit bien terrible. Vous dites?

Et il lui octroya une pression de main prolongée.

Je vois, il est d'une fatuité épouvantable. Il pense que c'est

pour moi une aubaine extraordinaire que de danser avec lui. Cette pression de main, c'est une faveur spéciale, insigne... Mais malgré tout, en dépit d'elle-même, elle était légèrement tentée d'y répondre, car c'était une manifestation personnelle, et cela devait vouloir dire qu'elle ne l'ennuyait pas tant que ça.

Ayant retrouvé quelque audace :

— Alors, vous êtes un ami d'Etty? — dit-elle.

— Un ami d'Etty? Je vous crois. On se connaît depuis des années.

— Elle en a des quantités, d'amis, n'est-ce pas?

— Mm. C'est une petite personne qui a beaucoup de succès.

Il avait un air satisfait et tranquille, un air de propriétaire.

— Tout le monde est amoureux d'elle, n'est-ce pas?

— Mm. Ça, je n'en sais rien... Heu! heu! — Son rire était moins coulant. — Qu'est-ce qui vous le fait penser?

— Mais, elle est tellement séduisante, ce n'est pas votre avis? — Olivia se tut pendant un instant, et reprit : — A vrai dire, c'est de ce qu'elle raconte que j'ai conclu cela.

— Oh! elle raconte, elle raconte...

Il se tut : puis il dit d'un ton désagréable :

— Vous êtes toutes les mêmes, vous autres jeunes filles. Vous n'êtes que des chasseuses de chevelures. Assises en cercle et comptant vos scalps, avec des vanteries. Mais vous n'êtes pas seules à jouer ce jeu-là. Tenez-vous-le pour dit.

Elle répliqua d'un air embarrassé :

— Je ne comprends pas.

— Vraiment? Eh! bien, faites-en votre profit tout de même.

Elle sentait que son inquiétude, son hostilité jalouse et soupçonneuse s'adressaient, à travers elle, à l'image torturante d'Etty, qu'il se demandait : « Me laisse-t-elle tomber? » et elle comprenait qu'il voulait épouser Etty et qu'il n'y parviendrait pas. Alors, en dépit de sa suffisance, tôt ou tard il serait désespéré. Le sentiment de l'échec finirait bien par entamer son cuir épais. Que ferait-il, alors? que dirait-il? Elle éprouva pour lui une pitié anticipée, elle aurait voulu abolir les effets de son indiscrétion, le rassurer... l'empêcher de la détester si fort. Elle dit d'un ton consolant :

— Je suis sûre que vous vous trompez. Etty ne se vante jamais. On croit, n'est-il pas vrai, que la plupart des jeunes

filles trahissent les secrets? Mais cela n'arrive jamais à Etty. C'est pourquoi tout le monde a confiance en elle.

Il la regarda attentivement pendant une seconde, presque comme si son regard vide allait exprimer quelque chose, presque comme s'il était sur le point de parler pour dire quelque chose de réel. Mais finalement tout ce qu'il sortit, d'un ton protecteur, ce fut :

— Vous n'êtes pas une jeune demoiselle sophistiquée, à ce qu'il me semble?

Qu'est-ce qu'il entendait par là? Elle ne sut que répondre.

— Etty est très bien comme elle est, — dit-il, en reprenant le ton apprêté. — Elle est charmante.

— Oui.

Olivia s'était un peu habituée à son pas, et s'arrangeait maintenant pour se rattraper et repartir du bon pied sans s'écrouler complètement sur lui, au moins trois fois sur quatre. Il continuait à promener autour de lui son regard vide : espérant avoir mis la main sur un sujet qui pouvait l'intéresser, elle demanda :

— Quelle est ici, à votre avis, la plus jolie personne?

Il la regarda ironiquement, et rit — heu! heu! heu! sous son absurde petite moustache.

— Aha!... Les comparaisons sont odieuses, ma belle. Il croit que je cherche un compl... Elle rougit des pieds à la tête.

D'une voix mielleuse et languissante, il dit en faisant de grands yeux :

— Et c'est son tout premier, tout premier bal, à cette petite?

— Oui, mon premier bal.

— Et elle trouve ça fameusement amusant, dites? Heu! heu! heu! Quels amours que ces jeunes filles! — Il lui pressa de nouveau longuement la main. — Ce qu'elles sont cocasses!

— Je ne suis pas si enfant que ça. Du moins je ne m'en rends pas compte.

— Assez vieille pour être traitée avec tout le respect convenable, c'est bien ça?

— Oui.

— Heu! heu! Vous êtes un bon type, vous savez. Bien gentille, d'ailleurs.

Maintenant qu'il lui parlait sur un mode personnel, c'était pire que jamais, somme toute — le terrain était plus ingrat, plus décourageant. Car ce n'est pas parce que je lui plais : c'est qu'il me croit folle de lui.

L'orchestre se tut, et il la laissa aller avec indifférence.

— Désolée d'avoir si mal dansé, — dit-elle.

Pierre était toujours adossé au mur du vestibule. Elle lui sourit en passant. Il lui saisit le bras.

— Vous m'avez abandonné, — dit-il. — Pourquoi?

Il avait de drôles d'yeux, sa lèvre tremblait.

— Je ne vous ai pas abandonné.

— Si, vous avez fait cela... Vous savez que vous l'avez fait. Et je sais pourquoi.

Il lui secoua le bras, d'une poigne dure et cruelle. Muette, elle regardait avec étonnement son visage pâle. Qu'est-ce qu'il a?... Qu'est-ce que je lui ai fait?

Il tourna le dos violemment, comme s'il ne pouvait supporter sa vue. Effarée, elle rejoignit son danseur, qui avait fait quelques pas en avant, et restait à l'attendre avec une désapprobation manifeste.

— Quel est ce voyou? — dit-il en traînant la voix.

— Il se nomme Pierre Jenkin. — Et presque aussitôt elle ajouta : — Ce n'en est pas un.

— Un quoi?

— Ce que vous venez de dire.

— Ah! vous croyez? Heu! heu! Fâché d'avoir mis les pieds dans le plat. Je ne savais pas que c'était un de vos copains.

Il avait un ton déplaisant, agaçant. Elle était horriblement ennuyée.

— Il lui est arrivé quelque chose, — dit-elle.

— Oh! certainement, il lui est arrivé quelque chose. Heu! heu!

ROSAMOND LEHMANN

(Traduction de JEAN TALVA.)

(*La fin dans le prochain numéro.*)

LE SALON DE L'EUROPE

LA COMTESSE DE NOAILLES

Vit-on jamais tant d'images, de dons rassemblés avec tant de profusion sur un front, tant d'éclat dans la conversation et le talent, pareil mélange de sangs, pareille qualité des noms portés dès l'enfance ou acquis par le mariage, pareil charme physique, se mêler si heureusement et si diversement dans un même être.

Et, lorsque nous nous souvenons d'avoir tant et si longuement ri avec elle, nous ne pouvons plus guère imaginer le désespoir dans lequel d'autres jours nous la vîmes plongée. Sa drôlerie nous a maintenus souvent tard dans la nuit, rassemblés, à quelques-uns, autour d'elle qui gesticulait devant la cheminée des Stanislas de Castellane, de la baronne Aimery de Pierrebourg, de la duchesse de La Rochefoucauld, avenue Victor-Hugo, de madame Gaston Legrand, née Fournès, qu'elle n'appelait que *Clothon*, ou encore chez la princesse Edmond de Polignac et chez mesdames Lucien Muhlfeld ou Marie Scheïkéwitch. Elle avait gardé son aspect de la grande jeunesse, à peine la fatigue marquait-elle un peu les traits certains soirs, et, d'une ombre brune ou cendrée, la cavité des yeux et les ailes du nez. Mais, à la regarder vivre, rien en elle n'avait changé, depuis plus de vingt ans : elle n'avait ni embonpoint, ni atonie. Elle disait à tous, en apparaissant, comme si elle trouait le salon, et avant de se laisser tomber sur un siège, en ouvrant les bras, — qu'elle sortait de son lit, qu'elle était morte. Mais à l'instant même, elle se prodiguait en tant et tant de détails, avec jubilation, rayonnement et fièvre de

jeunesse, perdant écharpe, sac, mouchoir, que chacun pensait que ce petit être délicat et las, était comme l'hirondelle capable de s'envoler à l'instant pour l'Inde ou les pays situés au delà des Déserts. Elle s'envolait, en effet, brusquement, d'un de ces bonds dans l'espace après lequel il semblait qu'elle dût bientôt disparaître. Mais une courbe soudaine la ramenait parmi nous interrogeant, puis, sans attendre de réponse repartant de nouveau.

Aucun prestige ne pouvait s'égaler au sien, elle ne le tolérait point. Soudain, dressée sur ses pieds, à table même, elle dominait les convives de sa petite taille, de son front grec dont elle éloignait d'une main les cheveux rebelles, abattant tour à tour les ennemis comme les arguments, jusqu'à ce qu'elle n'aperçût plus que des regards domptés.

— Cher ami! — s'écriait-elle, en implorant le contradicteur. Ce « cher ami » contenait toute l'émotion pathétique, toute la tendresse, l'amitié, la sécurité, la gentillesse et l'ironie même que ce mot peut comporter, autour d'une table, à Paris. Il la blessait, le *cher ami*, les lèvres se serraient, la main se portait à la place du cœur, les yeux se fermaient à demi. *Cher ami!* Elle le prononçait comme elle eût dit : « Je détiens toute vérité ». *Cher ami!* Toute la souffrance du monde soufflait en elle, secrète et desséchée. Et tous les espoirs de tous les peuples, dans tous les temps. Elle passait un bras par-dessus le couvert voisin, pour atteindre la main du *cher ami* et lui faire sentir par une brûlante pression qu'elle le jugeait seul à peu près digne de comprendre parfaitement ce que les autres n'entendaient point.

Cher ami! Elle plaçait la conversation sur un plan qui engageait d'autres sentiments que ceux des personnes qui échangent des propos de table. Il fallait devenir son associé, partager avec elle l'aventure (car c'en était une, un peu, que de la suivre dans une de ses croisades improvisées).

Elle demeurait presque toujours juste, clairvoyante, logique, impitoyable, dans ses aversions et ses engouements. Une lumière, qui n'était que celle des dieux et dont elle recevait l'éclat, lui permettait — elle ne le dissimulait point à ses auditeurs — de voir les choses comme les autres ne les voyaient point, ne pouvaient pas les voir. Son bras levé vers le plafond,

sa petite main tendue vous l'affirmaient. Mais, en même temps elle pressentait quelles raisons on allait lui opposer, et aussitôt, elle cédait; elle cédait dans un grand abandon, avec le sourire d'un dieu blessé, qui souffre et qui se sacrifie.

Cher ami! Elle posait le coude gauche sur la table, appuyait sa tempe dans sa main, levait le bras droit. — Moi! semblait-elle dire, moi, qui supporte le poids d'une si haute, si noble, si rayonnante et si pesante fatalité, moi qui suis martyre et divinité, — ... et qui ai choisi pour vous seul des gants dorés qu'Antoine a taillés, cousus, exprès pour moi!... Et elle contemplait avec respect ce gant doré qui épaississait la petite main dont elle était fière. Et elle attirait vers son épaule gauche, tout en la repoussant, la boucle de cheveux familière. Puis la main s'évadait, comme la pensée. Elle promenait autour de la table ce beau regard brun qui évoquait les reines de l'Empyrée, les femmes de Salonique, *la Jeune Captive* et un peu *les Désenchantées.*

***

Je revois une première image de madame de Noailles — je ne me souviens plus où se jouait la scène, peut-être au premier étage du Pavillon des Muses, chez Robert de Montesquiou — mais j'y retrouve la présence de Paul Musurus bey, frère de la princesse Brancovan. Ce charmant petit homme effacé, qui portait une perruque modeste, écrivait des vers; sa sœur, la mère d'Anna, était une pianiste hors pair, et il se sentait comme un peu plus effacé encore, mais sans amertume, depuis que sa nièce commençait une célébrité.

La jeune femme était vêtue de rouge, elle évoquait Isis et le berger grec sous la frange de cheveux noirs. Pour réciter ses vers, elle fermait les yeux, en s'appuyant des deux mains au dossier d'une chaise. Ces vers étaient ceux qui allaient paraître sous le titre du *Cœur Innombrable.*

Tout le plaisir de vivre est tenu dans vos mains
O Jeunesse joyeuse....

Et encore :

J'ai ce désir qu'à l'heure ardente de ce mois
Le bois frais et touffu se serre autour de moi
Et m'emplisse les mains de sucs et de verdure.

Ces vers, qui semblaient dégager alors une volupté nouvelle avec leur abondance de fleurs, d'adjectifs, de légumes et de fruits, elle les disait comme tout auteur qui n'est pas cabotin. Elle en scandait la rime, la césure, les débitait sur un rythme monotone. Les mains étreignant le dossier de la chaise, les yeux fermés, l'aspect menu, fragile de sa personne, achevaient de nuire à l'effet que pouvait produire le poème. Cependant, les images évoquées, la couleur de ces strophes récitées en tremblant offraient des suggestions si vives à l'auditoire qu'il éprouvait bien le sentiment de la force, de la grandeur et du nouveau.

C'était l'époque où je ne sais plus quel mondain se penchant vers elle, après l'une de ces récitations, lui glissa dans l'oreille :

— Est-ce que vous ne songez pas à publier un jour un petit recueil?

Et puis, comme effrayé lui-même de l'audace d'une pareille interrogation, il ajouta promptement :

— Oh! pour quelques amis!

***

C'est chez Marcel Proust, boulevard Malesherbes — après un dîner où j'étais convié à venir *voir* des personnes célèbres ou de condition, sans aucun espoir de leur parler, à l'âge où les jeunes gens se mettent à balbutier et à pétrir un mouchoir de leurs mains moites, dans le moment qu'il leur semblerait divin de se sentir la langue déliée et les paumes sèches, — que je connus madame de Noailles. M. Anatole France était le principal attrait de ce repas, auquel assistaient madame Arman de Caillavet et madame Madeleine Lemaire. Madame de Noailles avait publié un premier volume qui avait tout de suite attiré l'attention d'un certain public et que j'admirais, comme on peut admirer à l'âge où l'on ose choisir! *J'osai* le lui dire, elle en fut touchée, — moins que moi-même, qui me sentais léger d'avoir parlé. Ainsi devînmes-nous amis, avant que j'eusse dominé une excessive timidité et que je me fusse avisé d'écrire. Elle ne l'oublia jamais et rien ne fut publié par elle qu'elle ne s'en servît pour rappeler un attachement qui me paraissait avoir commencé avec la vie.

Sa nature achevait par un magnétisme inaccoutumé et des dons incomparables de fixer une personnalité nouvelle. Elle parlait avec volubilité, et la nouveauté d'un auditoire attentif et pressé, loin de l'effrayer, paraissait créer une atmosphère favorable à l'épanouissement de sa verve.

Presque dans le même temps, La Gandara fit son portrait. Ce fut dans son atelier que je retrouvai la jeune femme. Antonio de La Gandara portait un veston de velours. L'atelier de la rue Monsieur-le-Prince, décoré de deux orangers desséchés qui avaient pris des tons de cuir dans leur caisse de bois et de quelques meubles Empire de choix, devenait le rendez-vous d'une certaine élite à la veille du *Salon*. Robert de Montesquiou patronnait Gandara, qui avait peint, quelques années plus tôt, grâce à l'entremise du poète des *Chauves-Souris* et des *Hortensias bleus*, la comtesse Jean de Montebello et Sarah Bernhardt. Ce que peignait La Gandara se recommandait par l'élégance, mais les visages, certes plus ressemblants que les peintres de la récente et défunte période d'avant-garde ne tentèrent de les représenter, manquaient presque toujours, disait-on, de cette vie intérieure qui permet à ceux qui se sont effacés de ce monde d'y faire encore peser la crainte d'un regard qui survit.

Le regard d'Anna de Noailles sous la frange de cheveux qui lui cachait alors le front, ce regard maintient, au milieu de draperies bleues, en dépit de la manière « Gandara », le souvenir de ces yeux ouverts à la gloire naissante et dont ceux qui en reçoivent les appels et les premières clartés, n'ont point encore d'effort ni de concessions à faire pour en fixer sur eux l'éclat et la rumeur. C'est la beauté des jeunes portraits. Et c'est parfois aussi la magnificence de ceux des grands vieillards qui ont pu résister aux emprises du temps.

***

Mes souvenirs l'évoquent, en compagnie de sa sœur la princesse Alexandre de Caraman-Chimay, à une fête donnée à Trianon, bien avant la guerre, au bénéfice d'une œuvre, pour laquelle des personnes de la meilleure société avaient accepté de paraître dans le hameau de la reine Marie-Antoi-

nette, « en costume de l'époque ». Cela en plein après-midi d'été. Madame la comtesse d'Haussonville, la comtesse Boni de Castellane, née Gould, coiffées d'immenses capelines, la gorge découverte et des nuages de tulle aux épaules, bien d'autres qui avaient sur des corsets impitoyables drapé le bleu ciel et le rose, se prodiguèrent cet après-midi-là. Le cercle de la Reine eût été bien surpris de voir ce que, sous l'égide de la Bienfaisance, la Troisième République pouvait offrir comme pastiche et réminiscences des élégances passées.

Madame de Noailles et sa sœur faisaient ce qui s'appelle bande à part, et j'entends encore leurs éclats de rire devant quelques silhouettes qui semblaient bien plus échappées de l'œuvre de Hogarth que de celle de Fragonard. Madame de Noailles avait le sens du cocasse, tout ridicule la frappait, impressionnait de mystérieuses plaques sensibles, et sa réaction était immédiate. Le mot, l'épithète justes venaient à l'instant, et Forain n'était guère plus impitoyable qu'elle-même pour ce carnaval de bonne volonté que le *gratin* et sa meute de satellites offraient aux pseudo-chaumières, dans lesquelles la reine Marie-Antoinette semble avoir fait ingénument l'apprentissage du bonnet de la Conciergerie.

Nous reparlâmes plusieurs fois de cette fête, de ce carrousel de dames bien intentionnées, auxquelles s'étaient mêlées quelques haquenées de la finance cosmopolite et de Chicago. Et de tant de visages fardés, de boucles, de poudre, de châles de linon croisés à la taille, un si long temps passé, je n'ai gardé de cette réunion (que, pour la décrire, semblaient se disputer Montesquiou et Lorrain, comme deux commères un panier de harengs), je n'ai gardé le souvenir que de celle qui ne portait point de rouge aux joues ni de fichu de linon et qui suivait de son œil velouté, sur l'herbe de juin, cette aristocratique, cocasse et bienfaisante cavalcade.

Le don du pittoresque, de la drôlerie, le goût de s'amuser des êtres vivants, peut-être pour mieux souffrir de quelques-uns ou tout simplement de soi-même, madame de Noailles l'a porté plus profond et plus brûlant que quiconque. Ce contraste (que ses contemporains notèrent chez Delphine Gay), est un agrément infini chez un être vivant. C'est le privilège et c'est l'un des traits caractéristiques des poètes

de pouvoir vivre uniquement et se distraire de ce qui ne suffit point au commun des hommes et qui est cependant offert à tous en égale quantité, et pour rien. Leur nourriture est la vie même, comme leur plaisir et leur souffrance ne sont que dans la vie et dans ce qui est éternel ici-bas. Aucun jeu n'eût diverti Anna de Noailles. Exprimer ce que son contact avec les individus ou avec la nature lui faisait éprouver, c'était là toute sa faculté, mais elle possédait le comique de Molière accolé si l'on peut dire au lyrisme le plus émerveillé et le plus renouvelable. Aussi apparaissait-elle souvent à ses intimes comme ces personnages de ballet ou de pantomime qui sont blancs d'une face et de quelque couleur de l'autre et qui portent un masque sur la nuque, de sorte qu'ils donnent en dansant l'impression de deux personnages différents et contraires.

***

Pour recomposer une image fidèle, il faut en rassembler, en superposer une certaine quantité d'autres; c'est la supériorité du portrait écrit sur le portrait peint, qui ne nous montre le modèle que dans une attitude, un éclairage, un costume. Pour les femmes surtout, qui ont été belles et admirées et que nous avons vues passer tantôt dans de longues robes lamées, tantôt dans de courtes tuniques, tantôt environnées de fourrures et tantôt si peu vêtues, coiffées de tant de boucles, vraies ou fausses et ensuite les cheveux courts.

Lorsqu'elle entrait, les élégantes la trouvaient mal habillée, parce qu'elles reconnaissaient sur elle une robe à la mode d'un couturier quelconque, mais qui cessait d'être à la mode du seul fait qu'elle l'avait revêtue, car madame de Noailles ne pouvait prendre ces silhouettes d'une saison, auxquelles l'on voit si familièrement les femmes s'adapter. Elle demeurait elle-même, de tenue, de gestes, comme de corps et de visage. Elle est, en trente ans, l'une des personnes que nous aurons vues demeurer le plus fidèlement identiques à elle-même et qui ne laisse, peut-on dire, qu'un seul exemplaire, au souvenir des vivants.

Madame de Noailles était d'une race exceptionnelle, qui

compte quelques femmes par siècle. Qu'elle eût ses imperfections, ses faiblesses, elle n'accordait à la mode que ce qu'une femme qui a les oreilles tout environnées de rumeurs éternelles et au regard de qui comparaît incessamment ce qui se meut dans l'Univers, peut accorder à des plaisirs qu'elle ne repoussait cependant point complètement, car je l'ai vue s'enivrer, — c'est peut-être beaucoup dire, — s'amuser de quelques colifichets, pendant une heure, s'y amuser, mais plutôt de la main que de l'esprit et peut-être aussi, pour ce qu'elle pressentait instinctivement qu'ils pouvaient lui ajouter aux yeux des femmes. Mais, bientôt, le joli accessoire glissait sur le dos de la chaise et tombait sous la table, où il demeurait oublié.

Pour en exterminer quiconque se fût risqué à la lutte, elle venait de reprendre ses véritables armes, qui ne s'achetaient ni chez les couturiers ni chez les modistes!

***

Nous avons souvent remarqué la complaisance amusée de madame de Noailles pour les portraitistes. Elle devait être, elle était un déplorable modèle, je fus à même d'en juger. Devant cette remuante image, le peintre ébloui, subjugué, cherchait à fixer parmi de continuelles phosphorescences et des étincelles, une expression dominante. Mais le visage passait de la joie et des suggestions comiques à un état de subite et d'ailleurs fugitive prostration.

Le portrait terminé, madame de Noailles ne s'en souciait d'ailleurs plus. Je lui ai entendu dire, devant Maurice Barrès, que les portraits n'étaient point destinés à être pendus chez ceux qui avaient servi de modèles — mais devaient aider à leur propagande et porter leur image à la connaissance de ceux qui ne pouvaient les approcher. Elle montrait là un sens assez exact de ce qu'un être exceptionnel doit à sa publicité.

Laszlo la fit poser à plusieurs reprises, et la dernière fois, après que la cravate de commandeur fut venue marquer la préférence que la France témoignait à son plus véritable poète. M. Laszlo était descendu avenue Henri-Martin, chez M. le duc de Gramont et c'est là, au dernier étage, que madame de Noailles vint poser avec une déplorable

négligence et le plus vif désir d'être immortalisée, une fois de plus, par cet artiste hongrois, devenu anglais, qui a peint les familles souveraines et les dames de l'aristocratie, avec une virtuosité que l'on serait peut-être fréquemment tenté de lui reprocher. Dans l'œuvre si nombreuse et si uniforme d'un homme qui connaît son métier parfaitement et possède, de toute évidence, le don de fixer la ressemblance, sinon par le caractère, du moins par une fidélité dans la reproduction des traits quasi photographique, il se glisse de belles exceptions, c'est-à-dire des réussites incontestables. Dans cette catégorie, il faut citer le portrait de la duchesse de Rohan, née Verteillac, poète, elle aussi, femme de cœur et qui avait l'esprit le plus fin et à l'extrême le goût amusé de la vie et jusque dans les moindres détails. Ce portrait est aujourd'hui chez son fils, le vicomte de Rohan. M. de Gramont possède également le portrait de madame la comtesse Greffulhe. La beauté, les attitudes, le merveilleux regard du modèle, ont imposé au peintre une toile dans laquelle il semble pour une fois s'évader de la carte-album.

Madame de Noailles, qui avait eu son Laszlo avant-guerre, n'en était pas fort satisfaite. Il fait aujourd'hui partie, je crois, des collections de peintres étrangers contemporains appartenant à l'État et que l'on peut voir exposées à l'ancienne salle du Jeu de Paume des Tuileries. Le dernier Laszlo de madame de Noailles, le ruban de commandeur à la gorge, ne vaut pas celui qui l'avait précédé. Mais il faut répéter que notre amie était un modèle insupportable, en dépit des sentiments appliqués dont elle s'était armée avant de venir poser.

Peu de temps auparavant, j'avais été la retrouver un soir dans l'atelier de Van Dongen, qui demeurait encore rue Juliette-Lambert, où l'atelier était immense. Van Dongen s'était mis à peindre ses portraits à la lumière électrique. Lorsque j'entrai, je fus stupéfait d'apercevoir sur l'estrade madame de Noailles en robe du soir de satin, toujours cette fameuse cravate de moire au cou, mais coiffée d'un feutre à bord plat comme un caballero en plaza. Un véritable phare l'éclairait, une lentille démesurée projetait sur elle, — qui ne pouvait point supporter la lumière d'une lampe, — une clarté de studio, un de ces halos blafards qui marquent aux aviateurs chevauchant les

ténèbres l'emplacement des champs d'atterrissage, dans la nuit. Van Dongen travaillait debout à une toile étroite et haute, sur laquelle, le visage ombré de vert, madame de Noailles semblait le spectre affolé d'elle-même. Le long manche des pinceaux passait de l'une à l'autre main du peintre, qui faisait plusieurs pas en arrière avant de poser une touche ou qui brossait de traînées vertes la claire robe de satin dont certains plis aveuglaient sous les rayons du phare. Quels contrastes entre la moire rouge officielle, le satin blanc du couturier, les fantaisies du modèle et l'outrance du peintre! Madame de Noailles s'en amusait la première et, dans la robe longue et luisante, sous le feutre gris qu'elle maintenait devant son front, d'une main, elle évoquait sur son estrade quelque gitane sévillane, — qui n'eût pas su danser.

Naguère, mademoiselle Hélène Dufau l'avait peinte étendue sur un divan, la mèche coutumière glissant sur l'oreille. Nous vîmes cette toile chez mademoiselle Dufau, elle doit figurer en quelque musée de province.

Forain, qui n'était point coloriste, la fit poser vêtue de noir, coiffée de noir, sur un fond sombre. Je me demande ce que l'avenir réserve aux quelques portraits peints par Forain. Celui de madame de Noailles, qui était suspendu dans l'antichambre-galerie de la rue Scheffer, est cadavérique. Il produit une impression funèbre. Il semble exécuté sous l'influence du Greco et ne donne point de celle qui a tant chanté la lumière l'image qu'on attendrait. Ce n'est pas tout de faire un beau Forain dans un tel portrait. Il faudrait nous avoir donné aussi une Noailles fidèle.

Nous l'avons vue si souvent amusée, riante, espiègle, jouant des travers du prochain avec une dextérité sans pareille, elle apportait tant de plaisir à s'abandonner au milieu d'amis à ce penchant pour l'humour, qu'en dépit de son goût pour les cimes et l'amertume de vivre, qu'elle ressentait si spontanément et si fort, il faut ménager à l'expression du visage ce prochain sourire qu'on y devinait sans cesse et que nous lui avons encore retrouvé, étreinte déjà par la mort, trois semaines avant sa fin.

***

A un dîner de « têtes » par petites tables, auquel madame de Noailles était venue coiffée d'un casque de Minerve, M. Marcel Prévost en héros de *la Vie de Bohème*, la duchesse de Clermont-Tonnerre en Médicis et Maurice Barrès en Barrès, tout simplement, — et j'en oublie beaucoup, car nous étions une cinquantaine, — la plus gaie fut certainement madame de Noailles, que les jeunes gens portèrent sur leurs épaules et que l'on retrouva dans la salle de bains, épuisée, mourante de rire, au milieu d'un cercle qui la contemplait, couchée dans la baignoire vide. — Comme Rostand! dit-elle, en rajustant son casque.

Ces petits traits pour montrer qu'une image trop officielle, que le seul marbre ne lui suffirait pas plus que le sombre portrait de Forain (que, peut-être, nous verrons quelque jour au Musée Carnavalet où M. Robiquet songe à rassembler les souvenirs de certains grands poètes de Paris). Il faudra joindre au portrait de Forain, une petite toile que possède aujourd'hui madame Francillon-Lobre et que peignit de la petite Anna, lorsqu'elle avait moins de douze ans, la duchesse de Luynes, née La Rochefoucauld. Madame de Noailles avait retrouvé ce portrait et en avait fait exécuter quelques reproductions photographiques. On y devine, dans la petite fille, le profil de la femme qui allait être. C'est, sans facture personnelle d'aucun peintre réputé, une image fidèle.

Madame de Noailles eût désiré joindre à l'hommage que lui réserve Carnavalet (à ce portrait et à certains manuscrits), quelques-uns de ses pastels exécutés d'après des fleurs. Elle y apporta, dès le début, une fantaisie et une originalité telles qu'il fut impossible de jamais les confondre avec d'autres. La première boîte de pastels lui avait été donnée par madame Lobre vers 1927, pour essayer de la distraire pendant une crise qui avait précédé la rédaction de ses souvenirs, que M. Pierre Brisson devait faire paraître dans *les Annales*. Aux fleurs elle tenta d'ajouter le portrait, mais elle y réussit moins. Le roi des Belges, Albert Ier, vint même poser un jour pendant un de ses voyages à Paris. Mais la toile est demeurée à l'état d'ébauche.

Les souverains de Belgique témoignaient une particulière amitié à madame de Noailles. Ils assistèrent à sa réception par l'Académie de Belgique de langue française. Et, avant qu'elle ne quittât Bruxelles, ils exprimèrent le désir de lui rendre visite et de la trouver telle qu'elle était pendant la matinée, dans son lit, pour travailler, la fameuse boucle nouée d'un petit ruban, la même écharpe sur les épaules, telle, enfin, que la comtesse Ghislaine de Caraman-Chimay, dame d'honneur de la Reine, la leur avait dépeinte. Mais l'heure du train était proche, car madame de Noailles avait avancé son départ et se trouvait presque habillée. A l'annonce de la visite royale, elle se remit au lit, sans rien changer à sa toilette, mais la mèche de cheveux défaite et les épaules couvertes du châle. Visite qu'elle racontait avec sa verve accoutumée et toutes sortes d'épithètes flatteuses pour les souverains, car on peut dire que tout ce qui était de quelque manière héroïque et grand, l'animait profondément, sans aucun snobisme d'ailleurs.

Lorsqu'elle eut improvisé avec des traits de pastel rapides et dans des harmonies heureuses, des gerbes de fleurs printanières, des aubépines et des cinéraires, des cytises, des glycines, une centaine de toiles, peut-être davantage, madame la comtesse Greffulhe lui suggéra l'idée d'une exposition, qu'avec ses dons accoutumés, elle offrit de « lancer ». Pendant quelques semaines, les pastels remplirent un des salons de la rue d'Astorg. Il y en avait sur tous les sièges et le long des murs. Plus de la moitié se trouva vendue le jour où l'Exposition s'ouvrit chez Bernheim.

Je me souviens d'être arrivé un peu en retard pour l'inauguration et je vois madame de Noailles s'approcher en levant les bras et me dire confidentiellement, avec sa jubilation coutumière, le côté si gentiment farce qu'elle aimait donner aux choses de la vie, comme si elle eût travesti de trop piètres acteurs :

— C'est la plus grande escroquerie du siècle, on en a vendu pour cent vingt mille francs!

De fait, autour de madame Greffulhe, élégamment dressée au centre de la salle et dont on entendait la voix nette et le rire célèbre, les acheteuses se disputaient les charmants

pastels improvisés, avec leur signature A. N. formant une arabesque joyeuse, tandis que l'employé de la maison Bernheim s'empressait de glisser l'étiquette portant la mention : *Vendu*, entre le verre et le cadre des tableaux.

***

Après leur mariage, les Mathieu de Noailles habitaient avenue Henri-Martin. A peine le dîner terminé, madame de Noailles s'étendait sur une chaise longue, croisait les mains et attirait toute l'attention du salon, tandis qu'avec bonne grâce et résignation M. de Noailles surveillait si ses invités prenaient ou non du café. Un pastel bleu représentait quelque ancêtre français, les meubles étaient laqués, les soies anciennes, rien n'y révélait ce qu'on eût appelé un intérieur « artiste ». Songeant à la flamme de la maîtresse de maison, à l'élégance un peu froide de son mari, nous serions tentés de nous écrier : « Tant mieux! » Car nous n'avons que trop souvent constaté depuis, les résultats déplorables de l'excès du pittoresque, de la mode et de ce qu'on appelle le goût, enfin, et qui n'est dans bien des demeures, que prétentieuse recherche.

Depuis de nombreuses années, rue Scheffer, c'est presque toujours dans sa chambre que nous avons vue madame de Noailles. Le reste de la maison semblait quasi-désert, inhabité, sauf peut-être la galerie, à cause des livres, des portraits et parce qu'elle la traversait encore en coup de vent pour s'en aller à quelqu'un de ces repas où elle était à elle seule toute la décoration et tout le menu, où elle attaquait, ripostait, charmait, promenant son beau regard brun sur les convives qui l'avaient longtemps attendue.

Dans cette chambre de la rue Scheffer, je l'ai vue certains matins de printemps, toujours couchée ou étendue sur son lit, environnée de ses pastels, de fleurs, de livres à dédicacer, d'épreuves à corriger, se prodiguant au téléphone, retombant harassée parmi les oreillers avec un air d'accablement et de sérénité qu'elle savait rendre comique, parce qu'elle percevait précisément tout ce qu'il y avait d'excessif, d'anormal, de comique — et de vain dans l'encombrement d'une telle vie, qui, d'ailleurs, n'aurait pu prendre un autre rythme. Les

coupures de *l'Argus*, les lettres des admiratrices, la politique, ses secrétaires, soumises à de rudes épreuves et pour lesquelles elle montrait à la fois tant d'exigence et tant de gentillesse, quelques gamineries qui se traduisaient par des épithètes dont riaient les personnes qui l'entouraient, et dont on n'aurait su dire si elle leur donnait ou leur prenait fluide et vitalité, dans un mélange de gloire et de secret, de bruit et de silence, Anna de Noailles maintenait sa personnalité en dépit du monde et des gens, et s'arrachait constamment à ce qui la faisait vivre pour s'y replonger avec plus d'ardeur.

D'autres fois, sur ce même lit, dans la pénombre où s'entassaient les choses que l'œil savait retrouver et dont elle ne voulait point se défaire; — acceptant, puis refusant que l'on changeât le papier qui couvrait les murs — je l'ai vue silencieuse, solitaire, recevant la visite d'un ou deux amis. Elle souffrait d'une névralgie, ou bien elle était seulement lasse. La boucle de cheveux flottait sur l'épaule gauche.

— *Mon petit*, — disait-elle, indifféremment à celui ou celle qui se trouvait là. — *Mon petit*, vous ne savez pas ce que je souffre... Parlez, je me tairai. Je vous écoute.

Et puis, aussitôt, le « petit » avait la bouche fermée. Elle se soulevait sur les oreillers, il semblait que la pénombre exaltât sa force de pénétration. Elle prenait pour thème quelqu'un de ceux qu'elle savait de nos amis. Elle les évoquait avec une clairvoyance miraculeuse. Peu importait ce qu'ils étaient. Je l'ai entendue peindre des comparses avec la vigueur de personnages de premier plan. Elle jonglait avec les mots. Elle faisait penser à un gymnaste moulé dans un maillot de soie et qui fait mouvoir, avec l'harmonieuse précision des mondes dans l'infini, des boules de cuivre ou de moelle de sureau. Cette mémoire frémissante retrouvait à l'instant tous ses clichés pour les projeter dans la lumière. Rien ne manquait, ni ce qui faisait peur, ni ce qui faisait rire, ni ce qui fait toujours pitié. Elle était humaine, impitoyable, sublime et drôle.

Elle admirait madame Colette et même éprouvait pour elle une de ces sortes d'affections dont on est peut-être surpris mais qui entraînent. Rien que la manière dont elle disait : « Cette brave Colette! » en avançant les mains devant soi,

comme pour tracer une Colette absente et visible, était étrangement plastique.

M. Paul Painlevé venait la voir parfois. Un jour il entra, toujours l'air un peu absent, avec des yeux convexes, des cheveux ébouriffés et un pantalon trop vaste, et vint déposer sur le lit de grandes photographies de la Voie Lactée. Nous avions jusqu'alors parlé de je ne sais qui et madame de Noailles, tout en se prétendant très malade, avait prodigué les fantaisies les plus imprévues. Elle devint tout autre. Ses mains se balançaient au-dessus des myriades d'étoiles et des blancheurs coagulées sur le noir de l'espace. Et, sur la pénombre de la chambre, on aurait dit que son visage avait pâli.

Dieudonné Costes était aussi l'un de ceux qui offraient à son imagination des images enthousiastes.

Mais la place manque pour énumérer ici, entre M. Jean Rostand, M. René Benjamin et M. Constantin Photiadès, tous ceux qui faisaient travailler cette âme d'élite. Elle ne pouvait laisser inaperçu ni un ridicule ni une flamme. Tout ce qui dégageait de la vie devenait sien. Tolstoï racontait à l'un de ses visiteurs que pendant la longue production d'un de ses livres, il lisait chaque soir un roman et qu'il y trouvait toujours quelque détail susceptible d'être pris, et développé. Je l'ai vue applaudir plusieurs soirs Jeanne Cheirel dans une opérette d'Yvain, ou Maurice Chevalier. Elle venait dîner chez mademoiselle Sorel que, plus tard, après son mariage avec Guillaume de Ségur, elle appelait en souriant « ma cousine », — après avoir rendu visite à Einstein.

En compagnie d'amis comme M. André Chaumeix, elle allait dîner chez les uns et les autres, selon ses prédilections particulières, et nous l'avons entendue ensuite dans la voiture fermée, en dépit du froid ou de la pluie, demeurer longtemps à parler, à évoquer les propos tenus et fixer les convives par des traits d'une vivacité surprenante.

Le dernier dîner sans doute auquel elle ait pris part fut chez la comtesse Joachim Murat, pour laquelle elle éprouvait une particulière affection et qui l'admirait profondément. Elle attaqua le panégyrique de Gœthe dès le potage et le poussa fort avant dans le repas. Puis il semblait qu'elle eût perdu

tout intérêt à ce que l'on disait autour de la table. Nous nous rejoignîmes sur un canapé dans le salon et, tout en se plaignant d'un bourdonnement d'oreilles, elle redevint semblable à ce que nous l'avions toujours connue, juvénile, comique, affectueuse. Mais elle ne prolongea guère la soirée.

***

Depuis, elle ne quitta guère le lit où elle avait passé tant de matins et de jours, ce lit où elle revenait s'étendre, après un déjeuner pendant lequel elle avait mis tant d'ardeur à se prodiguer qu'il était nécessaire de lui faire absorber des calmants, puis de lui rendre des forces pour affronter le repas du soir. Ces alternatives de demi-sommeil, dans une chambre fermée, ce brusque retour au milieu des vivants duraient depuis des années.

Mais il semblait désormais qu'en dépit des médecins qui ne lui trouvaient aucune maladie et à cause de ces bourdonnements d'oreilles intolérables et plus intolérables sans doute pour un être aussi frémissant, elle voulût renoncer à vivre.

— Voyons! — disait-elle au docteur Abrami qui était venu la voir et qui l'assurait qu'elle devait guérir, qu'elle n'était pas malade, — voyons! — disait-elle, — si l'on vous coupait le bras droit et que l'on vous demande de continuer à soigner vos malades, y consentiriez-vous? Et elle montrait ses oreilles en laissant sa tête retomber sur les oreillers.

A la dernière visite que je lui rendis vers la fin du jour, peu de semaines avant la fin, l'infirmière venait de lui faire une piqûre pour lui permettre de reposer. Mais, ayant su que j'étais là, elle désira qu'on me laissât pénétrer dans sa chambre. Déjà la maison respirait la mort prochaine. M. de Noailles me conduisit jusqu'à la porte, en me recommandant de ne rester que cinq minutes. Les rideaux étaient tirés. Une ampoule électrique à la tête du lit éclairait peu, à travers les écharpes dont on l'avait voilée. Anna était étendue immobile sur les oreillers et, pour la première fois, je ne la vis point se soulever. Je fus frappé par le ton brun et le creux de l'arcade sourcilière. Elle souleva, puis joignit les mains et, comme je m'étais agenouillé près du lit pour lui parler sans lui imposer de fatigue,

j'avais gardé entre les miennes ces deux mains dont la petitesse l'avait toujours rendue fière. Elle me dit qu'il fallait nous dire adieu, que je ne la reverrais plus. En dépit de mes protestations, elle m'affirma que cela devait être et me fit certaines recommandations et puis, comme pour ne pas perdre l'habitude de la forme que nos entretiens avaient toujours eus, elle me parla d'une voix basse, mais qui avait toutes ses intonations, de ceux que nous aimions, s'intéressant à maints détails. Et puis soudain, disant en levant les paupières : *Cher ami!* Et ce *cher ami* exprimait toute la souffrance — et l'adieu.

Une heure presque avait passé. Je retrouvai M. de Noailles. Nous nous serrâmes la main, lui sans oser me reprocher d'être resté plus de cinq minutes et moi sans m'en être excusé.

Pourtant, je voulais espérer encore, comme tous ceux qui l'avaient connue et qui n'imaginaient point leur existence privée de la sienne.

***

J'ai voulu passer à Amphion quelques instants au bord du lac de Genève, dans une de ces matinées de juin où il semble que s'affrontent la végétation et l'eau, dans un étroit corps à corps, ennemi et amoureux.

L'herbe se fait liquide et bleue, croirait-on, dans les remous prochains, et l'eau se solidifie en devenant émeraude, sous les arbres. Des chants d'oiseaux se surmontent entre eux. Un appel les domine à intervalles égaux, sur un fond de bourdonnement d'insectes. Un conducteur de bateaux à moteurs s'est installé à Amphion. Les essais des modèles nouveaux brisent le tain pâle et la réverbération de l'eau et mêlent un instrument plus fort à ces milliers de moteurs invisibles, que les insectes jaunes et bleus transportent en secret parmi les fleurs.

Chère Anna! C'est pour votre mémoire, et avant de tenter l'essai d'une image qui paraisse fidèle (et dans le présent et dans l'avenir) que je suis venu respirer ici l'air dans lequel votre enfance préparait cette image incomparable que vous seriez, dans la plus frêle et la plus charmante apparence que pût réaliser la nature.

C'est ici, bien plus hélas! que dans ce Père-Lachaise, romantique certes, mais bourgeois, cet Eyoub pour commerçants du Marais, ce Père-Lachaise où nous vous avons accompagnée, — et laissée, veillée par la seule flamme d'un petit cierge à demi consumé déjà, — image de vous-même — dans le sous-sol de la lourde et somptueusement balkanique sépulture des princes de Bessarabie, sépulture qui n'est pas de chez nous, qui ne vous représente pas, dans laquelle vos restes nous paraissent étrangers et dans laquelle ceux qui vous ont aimée ne trouvent qu'une absence! Chère Anna, c'est ici, à Amphion que vos amis voudraient que reposent vos cendres légères et désespérées. Amphion, rive française, où votre âme s'est éveillée à la poésie, rive d'où vous avez tout aperçu, tout découvert, tout recréé dans vos yeux de Minerve infante, puérile, géniale et emprisonnée.

C'est là que le cœur de vos amis vous place, devant l'eau miroitante, infinie, changeante et cependant une à jamais, entre ses couronnes de neiges éternelles et de chaînes bleues. *Vos amis*, il ne s'agit pas seulement de ceux que vous avez enchantés par la rigueur comme par l'extravagance, la splendeur et la mesure de vos propos, ceux qui vous attendaient ou que vous reteniez pendant des heures au bout du fil, jetant dans le récepteur des constellations et des répliques de gavroche et toute la douleur du monde, ceux qui ont étreint longuement et baisé vos petites mains encore tièdes de la vie, mais que le froid guettait déjà et à qui vous disiez qu'il était meilleur que vous vous en alliez, sans qu'ils eussent aperçu un cheveu blanc à vos tempes, ni, sur votre visage, une ride.

Vos amis? Mais, nous autres, nous ne les connaissons pas! Ils ne sont pas nés. Ceux-là ne vous chercheront pas au Père-Lachaise, à votre place de fille des princes de Bessarabie. Ils s'en iront demander votre image, répétant vos vers aux rives où vous avez entendu chanter en vous les premiers que vous eussiez retenus pour nous les redire.

Il faut à votre dépouille, dans ce verdoyant et modeste jardin d'Amphion, un enclos que viennent baigner les eaux changeantes du lac et qu'environnent ces arbres et ces fleurs (et ces potagers) dont nul avant vous n'avait chanté le mystère, le resplendissement et la simplicité sereine.

Je vous ai tant aimés, parfums, tiède clarté
De la moelleuse aurore,
Parterres fleurissants et sucrés de l'été,
Vague blanche et sonore.

Un tel élan ne peut être arrêté tout court,
C'est l'extase animée,
Ma tendresse pour vous dépassera mes jours
Et ma bouche fermée...

En ce matin des derniers jours de juin, je sens l'impérieuse nécessité qu'imposent à vos amis vivants, vos amis à naître, — ceux qui vous aimeront à ceux qui vous ont aimée.

Une jeune femme me confiait l'autre dimanche qu'avant votre mort, elle n'avait jamais rien lu de vous. Il lui semblait, affirmait-elle, que vous deviez être *littéraire*, compliquée. J'en passe! Depuis huit jours, elle avait voulu lire. Elle pleurait, maintenant, de n'avoir pas connu plus tôt cette source d'allégresse où elle s'était pour jamais désaltérée, ces rayons, ces angoisses, et d'avoir pu, grâce à vous, *toucher*, me disait-elle, tout ce qu'elle n'avait pas soupçonné jusqu'alors.

Quelque jour, les amis d'Anna de Noailles apporteront dans la terre humide et verte d'Amphion, le cercueil du Père-Lachaise. Et je ne doute pas que le battement du moteur qui passe au large dans une coque blanche, puisse en évoquant le voisinage des vivants, atténuer le repos de celle qui, dans le rayonnement de la nature, a tout aimé si passionnément — les Vivants et les Morts.

ALBERT FLAMENT

TERRE DE FRANCE

VATEL[1]

VII

RAGOÛT DE LAITUES POMMÉES

Prenez des laitues pommées bien blanches, et les faites blanchir dans de l'eau bouillante; étant blanchies, tirez-les et les mettez dans l'eau froide. Pressez bien les laitues et en ôtez le verd, et les coupez par petites tranches, les passez dans une casserole avec un peu de lard fondu et un bouquet, assaisonné de sel et de poivre, et les mouillez d'un jus de veau et d'essence de jambon, et les laissez mitonner à petit feu; ayant bien mitonné dégraissez-les et les liez d'un coulis de veau et de jambon. Voyez que le ragoût soit d'un bon goût et vous en servez pour toutes sortes d'entrées aux laitues à la broche ou à la braise.

Il n'est chez nous terre d'honnête homme qui ne soit cultivée.

Songez aux tables d'abondance servies par nos moissons, aux ceps heureux triés sur nos coteaux, aux oliviers des chaudes provinces, aux sages pommiers des clos normands, et lorsque vous aurez fait le compte de toutes ces ressources, songez encore au petit monde des arbrisseaux qui, du verger au potager, prolonge de si bonne grâce la modestie de nos plus vieilles demeures françaises.

Racines printanières, plantes odoriférantes ou nourricières, fécules précieuses sous la minceur des cosses, c'est de vous qu'il s'agit dans ce chapitre de la table.

« La légume », comme on dit au Grand Siècle, a toujours eu son rang. Mais son commerce s'est développé depuis l'assè-

1. Voir la *Revue de Paris* du 1er juillet.

chement des marais au voisinage des grandes villes. Les cultivateurs qui avaient pris cette initiative en furent nommés « maraîchers »; leurs longues files de carrioles, avant l'aube naissante, étaient déjà connues aux portes du vieux Paris. Pour la « légume nouvelle », on avait recours aux provinces lumineuses du sud, et plus particulièrement à la Provence.

La Quintinie crée à l'usage du Roi un potager modèle où, à toute heure, en toute saison, les Maîtres-queux de la Cour trouvent ressources de leur propre. Par une allée bordée de « Rousselets » et de « Robines » à hautes tiges, le Roi lui-même y pénétrait, tâtant aux espaliers de bonnes espèces d'abricots et de figues. Du haut d'une terrasse, il dominait, comme une armée rangée à la parade, tout son monde de légumes. Une nature si bien ordonnée flattait son goût de discipline, et La Quintinie de s'écrier « que la terre, qui paraît si opiniâtre à l'égard de tout le monde, cédait enfin, et même pour ainsi dire avec quelque joie, au moindre commandement du grand Prince à qui tous les autres éléments font gloire d'obéir ».

Un courtisan avait prouvé qu'avec un peu de terre d'emprunt, et plus encore de soin, « la bonne légume » se peut accommoder de tout lieu, hormis les sols usés, délités et lavés, qui, sous une rare végétation de sédums et de salicornes, préludent déjà à l'absolue pureté des sables maritimes. Sans doute telle province, sous tel climat, convient-elle mieux à certains végétaux, avides d'un terrain ou d'une lumière particulière. Mais si « la légume » a ses prédilections, il lui faut partout, pour s'épanouir, l'extrême vigilance du jardinier.

Hommage donc au Jardinier français, à ce père nourricier qui veille sur son monde avec une douceur mêlée de raffinement. Assuré des meilleurs engrais, le potager ne prospérera que des soins de son Ami. Il lui faut son regard. Qu'il vente, pleuve ou grêle, le Jardinier est toujours là, prêt à parer au danger, comme le marinier sur le pont de sa péniche, la main tendue aux premières gouttes du ciel. Sa force est faite d'instinct et sa sagesse de longues interrogations muettes envers une nature qui le surprend parfois, mais dont il tire en somme ses plus solides enseignements. Car qui lui pourrait dire, « s'il n'était prévenu par la lune rousse, venteuse, froide et sèche », l'époque des gelées qui rompent les bourgeons et

tuent les jeunes plants? Et qui l'avertirait de réchauffer l'asperge ou les jeunes planches d'oseille, de ranimer la terre autour de ses semis, s'il n'avait vu passer de grands oiseaux de mer égarés dans les terres?

Ce travailleur modeste est un devin qui doit, nous dit La Quintinie, « avancer et faire petit à petit tout ce que le Printemps a accoutumé de faire avec un empressement extraordinaire ». Lorsqu'il aura bien « œilletonné » ses artichauts, planté ses bordures de thym, des auge, de marjolaine, d'hysope, de rue et d'absinthe, préparé ses laitues, ramé ses haricots, marcotté son chasselas, réchauffé ses figuiers, « empoté » ses oignons, « emmanequiné » ses arbustes, arraché les « traînasses » éparses de-ci de-là, il lui faudra encore arroser, lier, sarcler, ratisser et bêcher, semer et resemer, planter et replanter. Ce n'est qu'après une longue peine, et la sueur au front, qu'il connaîtra la douce mais brève contemplation des « belles légumes », douces, onctueuses, éclatantes de sève et divines au goût.

Pour accroître ce tourment, La Quintinie imagine encore de « forcer », par un suprême effort, nouveautés ou « primeurs » à l'usage du Roi : « De l'oseille et des asperges à la décembre, des radis et des laitues au janvier, des choux-fleurs en mars, des fraises et des petits pois en avril, des melons en juin. »

Sans contraindre la nature, prenons, avec Vatel, toute plante en sa saison, c'est-à-dire au meilleur de son suc.

***

L'hiver est le temps des racines. Carottes et navets s'y marieront avec délices dans les marmites de pot-au-feu, au fond des bassines à ragoût.

Servie dans sa jeunesse, la carotte gonflée de sève sucrée était fort estimée. Le navet « qui prend en vieillissant trop de muscles », nous dit un cuisinier anonyme, est fondant lorsque sa dimension ne dépasse pas le petit doigt d'un adolescent, mais il le faut faire venir du Beaujolais, de Freneuse ou de Meaux.

Les cardes d'Espagne, toutes moelleuses dans les entrées d'éclanches de mouton, de fricandeau ou de poularde ne le

cèdent en rien au scorsonère du même pays, acclimaté dans nos jardins.

L' « herbe de bouc », ou salsifis, qui fait figure bucolique à cause de ses aigrettes de semences débordant du calice, est de goût plus rustique, lorsque, à l'époque du renouveau, on le consomme avec un assaisonnement de beurre blond.

On dit quelque bien de la betterave pour donner du ton aux verdures. On la peut au besoin fricasser habilement.

Le chou vert des premières gelées nous réserve de passables potages. Vous avez mieux à faire de le marier à la perdrix. Pour les entremets, prenez le chou-fleur à tête blanche, ferme, serré, des jardins de Chevreuse.

***

... Et la saison des racines fait place à celle des verdures.

Des variétés exquises de salades « dont presque tout le monde est amoureux », nous dit La Quintinie, font irruption dans les ruelles maraîchères de Paris. La délicieuse « Crêpe blonde » pommée, dès le début d'avril, l'emporte de haute lutte sur les autres laitues qui sont de moins bonne race, comme « la Mignonne » des terres noires, « la Royale », « l'Aubervilliers », « la Perpignanne », et « la Romaine » du sombre hiver. La saine chicorée sauvage a toute l'amertune d'un début de printemps. Pour l'agrément des yeux, si grandement complices de la bouche, rien ne vaut le pourpier, vert ou doré.

Mais pour manger de bonne salade, il lui faut ajouter ce parfum lancinant, ce divertissement subtil, comme une pointe de l'esprit, qu'apporte l'herbe aromatique. Certes, les « fournitures » ne manquent pas au XVIIe siècle, où l'on en fait si grand usage. Sans m'attarder à vous parler des aulx aux larges feuilles de Provence, de l'échalote ou « Rocambole » du territoire d'Ascalon, que l'on dévore en entier, et de tous ces petits oignons qui passaient autrefois pour apaiser les peines de cœur, j'en viens d'un saut à ces essences divines qui semblent nous livrer la fleur même du terroir, longuement épuisée et sans cesse recréée sous l'épousaille du soleil : persil, baume, cerfeuil, sauge, sariette, perce-pierre, roquette, tripe-madame, corne de cerf, herbe à l'évêque, pimprenelle, thym, romarin et

laurier, toutes herbes indispensables à la succulence de nos sauces, mais que je donnerais toutes pour un brin de cet estragon de France dont on n'a jamais connu graine...

A Lyon, jadis, fut en usage de préparer ragoût d'épinards aux champignons nouveaux. Mais on se plaint, en Ile-de-France, que cette verdure fasse souvent défaut.

L'asperge d'Argenteuil orne déjà les plus beaux plats d'argent, à Versailles et à Paris, et « la Verte » de Provence, accommodée de citron, fait une salade renommée. Les pointes en sont bonnes à relever divers ouvrages d'œufs et servent aussi bien à l'agrément de nombreux rôts.

« Manne de nos jardins », nous dit La Quintinie, et « qui vient dans une manière de petite cosse que l'on nomme coq-si-grue en Provence », la rave enfin clôt la série des légumes de printemps. C'est la « tendrette » de Paris. Cassante et douce, elle est toute bonne, à condition toutefois de la manger crue.

***

Et comme en la nature tout se transforme sans cesse, voici venu l'Eté, le temps de l'abondance. Le féculent se joint à la verdure et, parmi les nouveautés, il y a belle récolte d'artichauts, de fèves, de pois variés, et d'herbes fines. Du pays de Madame de Sévigné, les courriers apportent incessamment des pannerées pleines de jeunes artichauts sucrés, qui feront merveille « à l'estouffade », ou bien glacés, ou en ragoûts, potages, entrées et mille autres façons. Le cul en est de grande ressource, soit que, parfumé d'un bon bouquet, on le mange à la sauce, soit qu'on le veuille panner d'un coulis de champignons.

Et quoi de plus exquis que ces fèves très jeunes, plongées dans un bouillon fait de sariette, de ciboule et de menu persil haché, servies avec une bolée de crème fraîche? A moins que ce ne soit ce féculent fameux associé au saucisson de choix, à l'aloyau, ou travaillé en maigre dans les juliennes : le pois à grosse cosse de la région toulousaine. On lui préfère cependant le pois sans parchemin dit « de Hollande », qui a fait longtemps fureur dans les coteries du jour. « Le chapitre des pois dure toujours, écrit Madame de Maintenon, impatience

d'en manger, plaisir d'en avoir mangé, et joie d'en manger encore, sont les trois points que nos princes traitent depuis trois jours. Il y a des dames qui, après avoir soupé avec le Roi, et bien soupé, trouvent des pois chez elles pour manger avant de se coucher, au risque d'une indigestion; c'est une mode, une fureur, et l'un suit l'autre. »

Par la forte canicule, éternellement frais et salubre, saturé de force et d'esprit, le cresson aquatique se suffit à lui-même sans autre condiment. Tout au plus se laisse-t-il asservir aux flancs d'une poularde de Bresse. On chercherait en vain dans toutes les eaux de France herbe plus pure ou plus loyale. C'est la gardienne même de pureté aux lieux qu'elle fréquente.

***

... Et puis, enfin, viennent les vendanges. Les grandes routes chargées de carrioles et de bêtes sous le bât semblent céder au poids de nos raisins. Il est telle abondance de beaux fruits au royaume de France que « la légume » y passe au second plan. Les pois tardifs, les épinards, et telles verdures de potagers, comme oseille, porrée, cerfeuil, persil et ciboule, certaines racines, les cardons, les cardes de toutes sortes, et l'ache lui-même s'attardent encore aux potagers; mais aux premières gelées, la terre se fait plus réticente : peu de légumes y résistent, parmi lesquels sont les choux de toute espèce, choux pommés, choux-fleurs, choux pancaliers, choux de Milan, choux frisés, choux verts, choux blancs, choux blonds, choux violets, et ces choux de Senlis, si parfumés que lorsqu'on les entr'ouvre ils semblent exhaler une odeur d'ambre.

Tout l'art dès lors consiste à conserver quelques racines de l'autre saison, comme ces topinambours qu'on nomme « poires de terre », ou bien à devancer, à force de soins et d'artifices, l'offrande de la prochaine saison. Car il en est de « la légume » comme de toutes choses aux mains de l'homme. Il nous plaît de forcer la nature et flatter notre esprit à consommer, au plus noir de l'hiver, des cœurs de jeunes laitues tendres et craquantes comme si elles avaient été cueillies « à l'aiguail », c'est-à-dire aux premières rosées du printemps.

Et si nous pouvions surprendre encore les entretiens d'un

Vatel et d'un Le Nôtre, je tiens que ces deux hommes de bonne espèce française, cheminant aux allées de « Robines » et de « Crassanes », ou longeant les haies basses de lavande et de romarin, deviseraient avec respect de la docilité de notre bonne terre à tout effort humain pour en accroître le service.

VIII

DÉLICES D'ABBESSE

Prenez le fromage à petits choux, j'entends fromage blanc, et moi, six œufs, un demi-litron de farine, un peu de sel, battez le tout ensemble et essayez, car les fromages sont quelquefois trop mols ou trop secs. Mettez un peu de farine davantage et tirez-les fort menus avec une queue de cuillère. Étant cuits, servez-les sucrés et arrosés de blanc d'oranges.

Faites-moi crédit de patience, nous dit encore Vatel, car mon office n'est pas terminé, et par un beau chemin pavé des meilleurs fruits de France, je vous conduirai jusqu'à ces riens de table et ces merveilles d'agrément, confitures liquides ou sèches, glacis ou conserves, et toutes sortes de « candy » servant à la confection des muscadins, craquelins, poupelains, et autres « casse-museaux », sans parler de ces infinies variétés de belles petites abaisses, enrobées de musc et d'ambre, que l'on dispose dans les coupes, en fin de spectacle, après un plantureux repas de sept services.

Parmi nos fruits d'abord, qui se chargerait de hiérarchie? « Bon Dieu, quelle pêche!... en grosseur... en coloris... en délicatesse de chair... en abondance d'eau... en sucre... en goût relevé... » s'écriait un jour, à bout de souffle, le jardinier du Roi, planté tout bêtement devant une « Admirable » qui s'épanouissait là, sous ses narines, comme une belle femme capiteuse. Et pour couper sa litanie, il ne fallut pas moins que la passion d'un autre dévot plus éclectique : si la « Mignonne » a moins de consistance, elle n'est pas moins odorante; la « Madeleine blanche », la « Chevreuse », la « Pourprée », la « Royale safranée », la « Violette tardive » fouettée de rouge violet, la « Pêche de Troie », haute en couleurs « avec si peu que rien de tête au bout », la « Pêche à tétin », de goût vineux

un peu musqué, encore que de long poil, soutiendraient aisément la discussion de leurs mérites; pour le « Gros Pavis Rouge de Pomponne », qualifié de monstre, on lui connaît son rôle aux tables d'apparat, parmi la belle verrerie.

De pousser en plein vent, le brugnon de Provence garde sous sa courte peau d'or un tel goût d'allégresse que c'est plaisir de l'âme ou de l'esprit.

Qui veut parler de la figue doit accorder son cœur à de calmes desseins. Je la veux dans son sucre, toute ruinée de soleil jusqu'à la meurtrissure intime de sa chair. Car que vaut cette figue-fleur trop verte, mal sevrée de son lait, toute gonflée des eaux jeunettes du printemps et dure comme bourgeon de câprier? A défaut de la « Mollette » de Gascogne, tout alanguie d'ambiguïté et finement ridée, la « Bonne Blanche », ou « La Mignonne » fouettée de gris, qu'il ne faut point toucher d'un doigt de rustre, supporte d'être, comme autrefois, en signe d'amitié, jointe au miel offert au début de l'année.

Dans la gamme heureuse des pommes, mon choix est fait, et bien fait, de ces « Reinettes » franches ou grises des terres rouges d'Anjou, qui entêtent si fort les fruiteries d'hiver, de la « Calville d'automne » à senteur de violette, du « Fenouillet » au goût d'anis, de la « Haute bonté » un tantinet aigrelette, du « Courpendu », du « Ventre de biche », et, pour l'amusement des yeux sur une fine napperie, de cette jeune « Pomme d'Api » que l'on surnomme la « Pomme de Demoiselle » pour ce qu'elle garde sous les intempéries une peau de villageoise battue de grand air.

La poire, avec sa chair miraculeuse d'aisance et de simplicité, son parfum de noblesse, son grand goût de fraîcheur, semble toute faite du meilleur de l'essence française. Voyez avec quels soins précieux, dès le décours de la lune d'Octobre, des mains françaises apportent à la ville les « cueilloirs », ou paniers six pouces, d'où les fruits un à un sont extraits pour prendre rang sur des tablettes. C'est enveloppé de papier sec, avec l'extrémité de la queue scellée de cire d'Espagne, que le « Bon Chrétien » fait son entrée dans les réserves et fruiteries, où il est mis à « étouffer » en boisseaux solidement fermés pour y prendre et garder sa belle couleur blonde. Les « Beurrées » grises, vertes ou rouges, au parfum d'aromates,

reçoivent autant d'égards que chair de femme. Chaque province de France en tire orgueil et complaisance. L' « Isambert » des Normands, la « Satin Vert » du Poitou, la « Fondante » de Brest, la « Pucelle » de Saintonge, se disputent l'honneur des préséances. Il n'est pas jusqu'à la « Roussette » d'Anjou, au goût fort discutable, qui ne prétende à ce tournoi; au point que La Quintinie, dans un jardin de quatre cents poires, dut en admettre deux spécimens pour faire plaisir aux Angevins. Le plus modeste village donne souvent naissance à une poire exquise. C'est ainsi que fut découverte la « Virgouleuse » dans le modeste hameau de Virgoulé, en Limousin, « où apparemment elle avait passé un fort long temps sans éclat, ni plus ni moins qu'une perle dans sa coquille ». Le Marquis de Chambert lui fit faire ses premiers pas dans le monde : elle devint célèbre comme la « Houdote », qui porte le nom de sa bienfaitrice. Entre toutes ces filles de France, le Roi Louis XIV a préféré la « Robinne », et l'élevant au rang de favorite, l'a baptisée « Royale ».

C'est sur un autre ton que j'aimerais évoquer la brève destinée de nos menus fruits à noyau. Hâtifs, hardis, espiègles, comme ces guignes de l'Angoumois et de la Saintonge qui égayent encore les joues de fillettes au sortir de l'école, ils passent sur notre terre comme des messagers joyeux. Parfois un cerisier s'égare et va rejoindre sur quelque pente la vie sauvage de son frère rustique, le merisier; d'autres au contraire s'élevant en noblesse, dont les fruits ont connu les honneurs de la Cour. La « Montmorency » prend figure dans le protocole de la table. C'est un art que de la présenter, dans les compotiers de fine porcelaine, en pyramides de belle apparence : « Vous mettez au fond une cerise pour la pointe, dont le manche est dressé contre vous; au second rang, vous en mettez trois; au troisième, quatre ou cinq. Pour orner ces pyramides on y entremêle des rangs de fleurs. »

De l'abricot, nous n'avons rien à dire qui vaille pour la ville, car il n'est d'autre façon de les manger dans leur bonté, que de les prendre à l'arbre même, à l'heure de midi, dans un verger du Saumurois tout pâmé de chaleur. Transporter un abricot, s'il n'est plus chaud comme un poussin, c'est conserver un être mort qui fut vivant à perdre l'âme.

Le choix n'est pas moins difficile pour la Prune. Songez que ces fines « longuettes » si charmantes à regarder, comme la « mignonne » et le « damas violet », sont le plus souvent « véreuses, durettes et pisseuses »; et que si vous secouez un prunier de « Reine-Claude », il y aura bien peu d'élus dans la multitude de fruits par terre. Pour faire honneur aux desserts, il faut choisir le gros « cœur de bœuf », et le « perdrigeon violet », marbré de rouge, que l'on fait prendre à Tours, par messagers soigneux de leur mollesse, sur de grandes nappes d'ouate incorruptible.

N'omettons pas de mentionner ces melons délectables dont on allait chercher les graines jusqu'en Italie : ils nous donneront melons du Lyonnais, de Touraine, d'Anjou, de Champagne et de Provence, conservés précieusement sous cloche, dans des jardins aux portes fermées à clef, « afin d'en interdire l'entrée aux filles et aux femmes en certain temps que le respect m'empêche de déclarer », nous dit « Le Jardinier Français ».

Quant à la groseille, roulée dans son sucre, elle ne peut guère servir que de divertissement sur un large « porte-assiette », avec amandes grillées, avelines des côtes de Provence, cerneaux pelés ou belles fraises de culture.

Pour compléter ce rôle d'apparat, il n'est pas trop de toutes les vignes de France, dont le fruit pour nos tables chemine, par grandes caisses de bois capitonnées de son, à dos de mules, sur le pavé des routes royales. Des espaliers de Loire viennent les grappes les plus nobles, car si l'on préfère le « Bourdelais » pour la compote et le verjus, le « Chasselas » opulent, aux grains ambrés, violets ou rosés, de Touraine et d'Anjou, égrène de plus purs joyaux sur les tables de luxe. Pour amuser la bouche en même temps que les doigts, vous y mêlerez quelque « Muscat » des terroirs secs, en ayant soin de ménager ces derniers grains de pulpe légèrement ridée qui ne contiennent que quelques gouttes d'une liqueur inestimable, baptisée, en manière de louange, « Breuvage de Chanaan ».

***

Mais voici le huitième service, « l'issue », composée de toutes sortes de confitures liquides et sèches, de massepains, conserves et glacis sur des assiettes, avec branches de fenouil poudrées de sucre de toute couleur, « armées de curedens », etc.

Toute la cueillette des fruits d'un large Été s'en est allée se perdre dans le ventre des vaisseaux de cuivre rouge, ou rendre l'âme sous le poids des pilons et mortiers : c'est le meilleur de l'abricot, de la cerise et du melon que les filles de service tournent maintenant avec la gâche de bois.

Que l'écumoire émerge des bassines bouillantes, et c'est un jaillissement de longues étincelles de sucre qui se gonflent en bulles légères... D'où son beau nom de sucre « à la plume ». Et il y a aussi le « lissé », le « soufflé », le « sucre à café » ou « à caramel ». De grandes dames, comme mesdames de Sablé ou de Grignan, ne craignent pas de descendre aux sous-sols, parmi les poêlons, les clayons, pierres de marbre et tamis, pour aller « essayer le sucre » : c'est faire glisser le long d'un doigt menu une perle semblable à une goutte de rosée... Et la sentence ainsi donnée, toutes sortes de marmelades et gelées fines, comme sont les « Cotignacs » d'Orléans à grande renommée, ou « l'Épine-Vinette », ou le merveilleux « Verjus », s'en vont prendre logis dans les « coffrets » fermés, ou dans les pots de gros verre de toutes dimensions.

Pour recevoir dignement l'apprêt des confitures, on travaille une pâte qu'on réduit en « gâteau », en vue de mille feuilletés ou sablés, fort en faveur à l'époque. Les « goffres » au sucre, les petites « feuillantines », les « échaudés », les « craquelins » aux amandes, sont les mêmes qu'au temps où Jean-François Vatel, enfant, s'en allait vendre ses oublis « après soupé »; mais bien des choses depuis ont progressé sous son gouvernement, dans l'ordre notamment des « Beignets », des « Tourons », des petits choux « Poupelains » bourrés de crème « tant qu'ils en peuvent boire », ainsi que des « massepains » aux pistaches, « pignons » de pêches, « gâteaux de neige », « gâteaux mollets », « bâtons » et « darioles ». Pour fixer, dans tout cela, un fond de saine tradition, voici l'énorme brioche de famille, dénommée à Paris un « Cousin » et ailleurs

un « chanteau », qu'une très ancienne coutume réserve au don de messe.

Mais comme, au XVIIe siècle, tout doit concourir à l'élément décoratif, nous voyons se développer l'art de mille gentillesses en sucre. C'est ainsi qu'à l'aide du rouleau, l'on fait des longueurs de ruban d'Angleterre teinté d'une infinie variété de tons. Sur les plats d'argent sont dressés de magnifiques faux jambons : « Pour représenter la graisse et le lard, vous poudrez de fleurs de citrons ou de jus de framboises blanches ou de fleurs d'oranger. Vous versez une autre partie de votre sucre dans un autre de vos plats, et y mettez de la poudre de rose, framboise, groseille rouge ou autres qui pourra représenter la chair du jambon. Avoir soin de laisser quelques endroits blancs pour que cela imite mieux la graisse qui entrelarde le jambon, pour représenter le persil et herbes fines, des pistaches, etc... » Telle est la leçon du « Jardinier Français ». Pour plus de teinte, vous pouvez couper par tranches et couvrir de feuilles de laurier. Vous traiteriez de même faux cervelas et autres pièces feintes de charcuterie française.

Avec le massepain filé, l'on fait des « lacs d'amour », des « tortils », des « chapeaux », des « bâtons rompus », des « chiffres » et « armoiries », où l'or est donné par l'abricot; le sinople par le verjus, l'amande et l'abricot vert; la gueule par les cerises, framboises, groseilles rouges... On fait confire pour l'ornement jusques aux fleurs du jardin, violettes et roses, soucis, jasmin, etc...

Et toutes ces délicatesses sont rehaussées par l'angélique amère, des cultures de Saintonge, par l'anis vert ou anis dragée, qui ne vaut qu'aux jardins du Blésois, par le raisin sec de Corinthe et par la noix muscade des établissements Hollandais.

Bien d'autres épices sont pour nous préparées par nos cousins et cadets des Antilles, dont les fins voiliers ne nous apportent point que des missives : la cannelle, la vanille, le clou de girofle, le cumin, le gingembre, le poivre Cubèbe deviennent bientôt choses indispensables à l'office, où elles ont su faire leur entrée sous le manteau de l'apothicaire; car elles sont réputées « stomachiques, carminatives, céphaliques, expectorantes et antiputrides ».

Mais du café, Vatel, que pensez-vous? Il ne me suffit pas qu'il triomphe de la cabale des médecins, des coteries de la Cour et des traits provinciaux de Madame de Sévigné. Il ne me suffit pas que Jean-Sébastien Bach le célèbre dans une ode. Je voudrais connaître, et ne connaîtrai point, sur ce sujet, la conclusion de vos disputes avec le célèbre apothicaire du grand Condé, pour qui vous désertez un moment le commerce de Le Nôtre...

IX

> ... C'est un lieu enchanté. On peut juger du repas : faisans, ortolans, cailles, perdreaux, bisques, ragoûts, et bien d'autres bons morceaux et toutes sortes de vins en abondance. Les tables furent relevées cinq ou six fois, cependant que vingt-quatre violons faisaient retentir les lieux d'alentour de leur charmante harmonie. Au château une collation était servie, réunissant toutes sortes de fruits les plus beaux et les plus rares.
>
> (*Relation de Mademoiselle de Montpensier sur la fête de Vaux.*)

C'est l'heure maintenant de rassembler tout l'art et le ministère d'un Vatel dans l'ordonnance d'une fête.

Le 12 juillet 1661, Fouquet reçoit le Roi en son Château de Vaux.

De plus de cent lieues à la ronde sont accourus, en habillements battus d'or et d'argent, en caparaçons d'incarnat, en casaquins finement tressés, en longues tuniques de satin lourd, les plus grands Seigneurs du Royaume de France. Et pour entrevoir tout ce beau monde en son riche équipage le peuple des villages est aux lisières et sur la route. Savetiers, plumassiers, maréchal ferrant et tous faiseurs de métiers, abandonnent leur travail. Ne faut-il point, avec enfants et femmes, et vous les vieux, s'en aller voir passer le Roi de France?...

Cependant que dans l'air tout est à la gaîté, Vatel, lui, n'est que tourment et inquiétude. Vraiment c'est tâche d'homme d'État que de divertir ici le Roi. Songez qu'il a fallu, depuis longtemps, parer à tout, s'affirmer tour à tour conseiller de Lulli, critique du peintre Lebrun, négociateur

auprès de M. de Molière, et quand, harassé de fatigue, le malheureux Vatel reprend la route cahoteuse de Paris à Vaux, il lui faut se représenter déjà son petit appartement de Maître d'Hôtel tout assailli de responsabilités domestiques : sommeliers, écuyers-tranchants, cuisiniers, pâtissiers, jardiniers, gens d'écurie et valets de toute sorte, sans compter les demoiselles de chambre, n'attendront pas que l'on dételle ses mules pour se ruer aux ordres de M. Vatel, grand intendant des fêtes pour le Roi.

Mais puisque seul nous intéresse le festin, voyons comment, dans son rituel classique, s'instituera la fête de table la plus noble, la plus pure et la plus magnifique au siècle de Louis XIV.

Dans la grande salle du château, et débordant aux salles voisines, quatre-vingts tables sont dressées, avec trente buffets.

Le Sommelier en Chef veille lui-même à ce que rien ne manque sur ces tables : bassins, aiguières, soucoupes, cadenas, flacons, salières, flambeaux d'argent, girandoles aux lignes sinueuses, drageoirs bourrés de perles de couleurs, vaisselle plate, couteaux, cuillers, fourchettes, porte-assiettes...

De grandes nappes de prix, dessinées et damassées savamment par les soins de la famille Graindorge, traînent déjà jusqu'à terre, cependant qu'une armée de jeunes serviteurs travaillent aux serviettes : on les frise, on les boutonne, on les plie par petits plis avec les doigts, on les convertit en forme de « melon-double », de « poulle avec ses poussins », de « pigeon qui couve dans un panier », de « deux chapons dans un pâté », de « chienne en collier », de « mitre », de « croix du Saint Esprit de Lorraine », etc.

Dans l'affairement des derniers apprêts, des hommes vêtus de blanc emportent les corbeilles d'osier dont ils ont réparti sur les tables le contenu précieux : la plus excellente sorte de petits pains mollets, faits de blanche farine et l'emportant en qualité même sur le « pain à la Joyeuse », ou sur le célèbre « pain de Gonesse ». C'est régal de noblesse que ce pain de luxe, lequel entre aussi dans les privilèges du Grand Pannetier, avec le droit de colombier à pied, le défrayement d'impôts et la priorité, en rivière, sur tous autres bateaux.

Fruits et fleurs disposés, et toutes pièces d'apparat inspec-

tées avec soin, le temple est prêt pour les fidèles, qui prennent place, et l'office alors peut commencer.

Par la porte de côté apparaît le Maître d'hôtel, majestueusement vêtu, et l'épée au côté, chapeau à plumes sur la tête en signe particulier de sa charge : il est suivi de ses gens, porteurs de mets.

Le premier service nous découvre, dans de vastes bassins d'argent, les plus fameux potages gras, « où la chair paraît entière », de faisans, perdrix, poulardes en émincé, perdreaux pris dans toute leur bonté. Puis, sous divers déguisements, sont servis de fins hachis, sur pains mitonnés; et comme il faut, en art, aménager les alternances, le fort voisine avec le faible : la bisque de haut ton avec la purée verte, la « Jacobine » avec la « belle santé », la « tortue au roux » avec le potage de mousserons et de laitances.

Le second service est composé de ragoûts au jus concentré, de poupetons, de fricassées de venaison, rôtie ou en pâte, d'immenses pâtés en croûte au feuilletage doré, de beaux jambons menus, d'andouilles, de saucisses et de boudins. Au centre, les porte-assiettes sont garnis de salades variées, et, pour donner de la fraîcheur au goût, des melons délicatement présentés répandent leur arôme.

Au troisième service, les gros rôts de toute sorte, comme agneaux de lait en leur entier, grosses poulardes, marcassins, levrauts, bécasses et perdrix, prennent leurs aises sur les tables, entre les citrons, les olives, les oranges et maintes sauces exquises. Pour les petits rôtis, faits d'alouettes de mil, de grives et de bécassines, ils prendront place au quatrième service, avec les plus merveilleuses fritures de poissons de mer et d'eau douce.

Puis, viennent les fricassées de « tortues avec leur écaille », d'écrevisses « à la Dame Simone », de truffes « en Rocambole », sans oublier les brochets, présentés sur nappes de bois par douze servants, et les carpes bourrées de crème douce.

Le cinquième service n'est pas moins raffiné. C'est un délice d'entremets, d'œufs poêlés et sucrés, de blancs-mangers, de jeunes culs d'artichauts, de racines fraîches, comme céleris, cardons et fenouils, formant avec les muscadins, dragées de Verdun et autres petites abaisses de sucre, ambrées et mus-

quées, « les sortes de riens » en abondance dont parlait Mademoiselle de Montpensier et qui ornèrent la table jusqu'au dernier service.

Celui-ci dépasse pour l'œil la somptuosité et la munificence de tous les précédents. Les plus riches vergers d'Anjou et de Touraine semblent déverser, sous les cristaux, leurs entrailles de fruits. Des pêches succulentes du pays de Chinon et un raisin fameux pour son goût framboisé composent des motifs de tapisseries royales. Des pyramides de fraises avivent l'éclat des nappes et, pour établir l'harmonie entre les tons, des compotiers d'argent regorgent de fruits rares, choisis pour leur couleur dans les plus beaux jardins de France.

***

... Et, pendant tout le temps que s'écoulaient à flots vins de Vouvray et autres crus fameux, le Roi seul, à sa table, dans une salle réservée, supputant en silence les ressources inconnues où s'alimentait le luxe orgueilleux de son hôte, roulait dans sa pensée le plus sombre dessein. Rien ne pouvait l'en distraire, ni l'entrée des Officiers de Gobelet, chargés du service royal, ni celle du Gentilhomme Servant, préposé à l'essai des aliments, après celle du chef de Panneterie-bouche, porteur de « la nef », c'est-à-dire du couvert du Roi, et suivant lui-même le Maître d'hôtel qui, chapeau à la main et son plus beau chaton au doigt, faisait avec ses gens une sorte de rempart aux abords de Sa Majesté. Déjà, par on ne sait quelle intuition, de mystérieux pressentiments gagnaient de salle en salle, jusqu'au monde des cuisines, où des groupes se formaient, qui parlaient à voix basse d'un orage menaçant. Insensible à ces signes, et tout à la ferveur de son rôle, l'honnête Vatel continuait de se prodiguer, au service de son Maître en même temps que de son art, pour l'heureux achèvement du plus splendide banquet qu'il eût jamais organisé...

L'arrestation de Fouquet, décidée dans l'esprit du Roi le jour même de cette apothéose, allait porter un coup fatal au destin de Vatel.

Ne faisant plus désormais que se survivre à lui-même, c'est dans le prolongement de son triste rêve qu'il devra, par la suite, rechercher le soutien de sa vie.

X

> Vatel qui était contrôleur chez Monsieur le Prince, homme très expérimenté qui devait avoir la principale application, voyant le lendemain, à la pointe du jour, qui était un jour maigre, que la marée n'arrivait pas, comme il se l'était imaginé, s'en alla dans sa chambre, ferma sa porte par derrière, y mit son épée contre la muraille et se tua tout roide. Après qu'on eut enfoncé la porte, on me vint avertir, dans la Canardière où je dormais sur la paille, de ce qui venait d'arriver. La première chose que je dis, fut qu'on le mît sur une charrette et qu'on le menât à la Paroisse, à une demi-lieue de là, pour le faire enterrer; je trouvais que la marée commençait à arriver. Monsieur le Duc ayant fait venir des officiers qui suivent le Roy en voyage, je priai ces Messieurs de vouloir bien faire pour la table du Roy, mais encore pour toutes les autres, et j'eus soin d'envoyer dans les villages pour les gens des équipages. Monsieur le Duc s'était levé du lit aussitôt qu'on lui eut appris que Vatel était mort; donna de si bons ordres partout que l'on ne s'aperçut pas que cet homme eût été changé de lieu.
>
> (*Mémoires de Gourville.*)

La vie d'un Jean-François Vatel, garçon pâtissier, Écuyer de cuisine, Maître d'hôtel de Fouquet, puis de Condé, se peut conter allégrement, s'il s'agit seulement, pour vous qui m'écoutez, d'évoquer oisons en broche, gigots jeunets et saignants à la cuisse, pâtés de canard à la Dodine, andouillettes mouillées de vin nouveau. Belle histoire, en effet, pour l'apparence, et pour ce fond de France, tout éclairé d'heures lumineuses, d'étincelles de gaieté comme de ces « pampillettes » d'or qui brillent tour à tour au gravier des rivières et sur le lourd brocart des dames de la Cour. Mais derrière tout ce lustre, une âme, en silence, se consume dans le tourment et l'inquiétude... C'est assez de l'insatisfaction, mal incurable, pour mener à la mort la vie douloureuse d'un artiste.

Au surplus, trésorier, confident et ami de Fouquet, Vatel a, depuis trop longtemps, substitué à son propre souci celui qu'il prend de la destinée de son Maître. A surveiller toujours à l'horizon la situation financière d'un Fouquet, on s'use

rapidement. En vain cherche-t-il à limiter la dépense; il est gagné de vitesse par la mégalomanie croissante du Surintendant. C'est folie que de vouloir discuter ses achats les plus extravagants : après la maison de la rue de Jouy, Saint-Mandé, puis Belle-Isle et Vaux, et l'hôtel d'Émery... Il n'en faut pas moins s'ingénier à trouver 900 000 livres pour Mazarin, à fournir des chevaux aux armées, à payer les gardes de Mgr. le Duc d'Anjou, à tirer mille ressources d'un capital qui s'effrite chaque jour. Sa bonne tête n'y suffit pas. Il supplie son Ami et son Maître de modérer du moins le train d'une existence trop tapageuse. A quoi Fouquet répond en le priant d'organiser la plus belle, la plus fastueuse et dispendieuse fête que l'on ait jamais vue. Et Vatel, avec cette admirable volonté de servir qui est sa conscience même, prépare, au milieu de ses tourments, la dernière folie de son Maître...

La fête de Vaux a consacré la gloire de Vatel, mais il n'est pas encore remis de ses fatigues que le mandat d'arrêt est prononcé contre Fouquet.

Et pour Vatel, ce n'est même pas encore la retraite. De jour et de nuit, sans trêve ni relâche, le serviteur zélé se voue à préparer la défense et le salut de son maître. Mais, hélas! on le sait trop capable d'y exceller. Au procès de Fouquet, seul l'intègre Vatel ne sera pas admis à déposer. Privé du secours de son meilleur avocat et de son dernier ami, le Surintendant est condamné.

Alors Vatel errant ne veut plus que l'exil. Réfugié en Angleterre, et n'ayant plus devoir humain à quoi se consacrer, il cherche refuge dans son rêve, en écrivant de belles pages sur « l'Art de l'Écuyer Tranchant »...

Et puis, un jour, par trop hanté du parfum de la France, ce Français de l'île Saint-Louis ne peut résister plus longtemps à l'appel du sol natal : âgé de quarante ans, fidèle à son passé, Vatel accepte de reprendre auprès du Grand Condé, dans des conditions plus modestes, sa tâche de Maître d'hôtel.

Auprès de Vaux, la résidence de Chantilly ferait figure d'abbaye. Vatel d'abord semble s'y complaire dans l'existence d'une sorte de gentilhomme campagnard, partageant ses loisirs entre les promenades à la ferme du Bucan et la songerie au bord des grandes douves paisibles. En de longues

conversations amicales avec Le Nôtre, il s'initie à l'art des jardins. Il n'a jamais connu séjour si reposant, et il croit un instant prendre goût au repos.

Mais au vrai, de tels hommes ne sont pas faits pour le repos. Vatel s'ennuie. Il regrette Vaux et ses fatigues. Le charme entraînant d'un Fouquet jouant avec despotisme de ses vastes caprices, son goût de dépense et d'activité à la mesure de son élan vital, bien plus encore que ce parfum de gloire et d'aventure qui s'attachait à toutes ses entreprises, étaient un stimulant pour l'esprit de Vatel. Il le sait aujourd'hui, et qu'il est trop jeune encore pour pouvoir s'en passer.

Et voici qu'un jour le Grand Condé, rompant avec son train modeste, le prie d'organiser une fête en l'honneur du Roi... Comme sous l'effet d'une baguette magique, tout un passé s'éveille au songe de Vatel. C'est le Palais de la Belle au Bois Dormant qui soudain se ranime : les cuisiniers s'arment de leurs casseroles, les rôtisseurs de leurs tournebroches, les pâtissiers de leurs moules et l'écuyer tranchant de son meilleur coutelas. Sur les dalles de pierre résonnent les pas des écuyers, des pages, des laquais, et de tous les varlets. Les musiciens accordent leurs violons. Les comédiens déballent leurs accessoires...

Mais de ce songe, hélas! le réveil est cruel... Qu'il est donc malaisé, qu'il est donc périlleux d'organiser une fête avec des ressources aussi médiocres!... Le Grand Condé après Fouquet!... Un seigneur économe et qui vit du produit de ses terres, persuadé au surplus que l'honnêteté de ses mérites lui tiendra lieu de faste pour honorer le Roi... Vatel doit suppléer à tout, couvrir les dressoirs de vaisselle d'or empruntée, faire venir de fort loin des écrevisses à très haut prix, chercher hors de saison les plus dignes moutons du royaume de France... A tant d'autres choses encore il doit penser, qui ne laissent point de le tenir éveillé toutes les nuits! Il est las, inquiet. Depuis onze jours et onze nuits, il n'a pris aucun repos. La fièvre lui donne de perpétuelles angoisses... Au grand soir du festin, son merveilleux équilibre se rompt, lorsqu'il apprend que deux rôts ont manqué sur une table et que le feu d'artifice, péniblement payé du prix de 16 000 livres, ne brûlera point.

Dans son imagination en déroute, les phantasmes dès lors se précipitent, le délire s'installe. Il a failli à sa réputation. Il est déshonoré. Non, jamais il ne se résignera...

M. Vatel a la fièvre chaude. Il lui faut se retirer un moment dans sa chambre. Nul ne l'a vu partir, en proie à l'idée fixe.

Au lendemain matin, deuxième jour de la fête, sur les huit heures, lorsqu'il apprend que la marée n'est pas arrivée, c'en est fini, tout courage l'abandonne...

Nous connaissons le reste.

***

. . . . . .

Condé pleura. Le Roi s'enquit. Les violons reprirent la route de Paris. Et la France, à l'automne, reprit son murmure d'eau claire.

MARTHE DE FELS

LES CLIPPERS

La plupart de nos contemporains sont persuadés que les relations par mer entre l'Europe et les autres parties du monde n'ont pu être assurées avec régularité et sécurité avant la mise en service des bâtiments à vapeur. Or il n'en est rien : dès la fin du XVIe siècle, les compagnies des Indes, françaises, anglaises ou espagnoles, assuraient des services réguliers de navires à voiles entre l'Afrique du Sud, l'Inde, la Chine, les Antilles, les Amériques et les ports européens.

Et ce qui se passe actuellement pour les grands transatlantiques à moteurs s'est également produit pour les paquebots à voiles au cours de trois siècles. De 1700 à 1880, la concurrence, la lutte pour la vitesse ont amené les compagnies rivales à augmenter constamment le tonnage et le confort de leurs navires — la rapidité et la sécurité des traversées.

L'histoire des navires de guerre est relativement facile à écrire : il suffit de recherches patientes et méthodiques dans les archives des ports militaires pour y arriver. Quand il s'agit de celle des navires de commerce, c'est tout autre chose. Les documents qui y ont trait sont peu nombreux et toujours dispersés : pages extraites des registres des Compagnies de navigation disparues, vieux journaux de bord dont le temps a blanchi l'écriture, vieilles lettres, vieux dessins, récits de vieux marins dont le nombre diminue rapidement.

L'absence d'une documentation plus étendue tient à deux causes principales.

La première est la disparition rapide des grands voiliers dès l'apparition de la machine à vapeur.

A cette époque les Sociétés de voiliers étaient en réalité la propriété d'un ou deux armateurs associés; nombreux même étaient les capitaines armateurs propriétaires de leurs bateaux.

Les Compagnies de navigation à vapeur, qui se sont fondées à responsabilité limitée et avec des actionnaires vers 1865-1870, ont estimé qu'elles avaient intérêt à ne pas s'encombrer d'un matériel qu'elles jugeaient périmé et à adopter, dès le début, une organisation nouvelle n'ayant rien de commun avec celle des voiliers.

Il en est résulté que, faute de capitaux pour se transformer et faute d'acquéreurs pour leurs bâtiments, leurs chantiers, leur matériel, leurs bureaux et leurs archives, les sociétés de voiliers ont disparu sans laisser de traces; les modèles des constructeurs, les plans des architectes, les livres de bord, les archives des navires qui auraient été si précieux pour l'historien ont été pour la plupart jetés au vent.

La seconde tient à l'aversion et même au mépris que la plupart des capitaines, gens d'une énergie incroyable et d'une science manœuvrière exceptionnelle, mais peu lettrés, avaient pour l'écriture.

Et cela est fort regrettable, car ce sont eux surtout qui auraient pu nous laisser des mémoires documentés. Leurs passagers ne pensaient guère à noter leurs impressions de voyage.

Quant à l'homme du gaillard d'avant, c'était toujours un illettré, simple et pauvre, dont les satisfactions rudes et brutales n'avaient rien à voir avec le plaisir d'écrire une page de mémoires intéressante.

Malgré cette pénurie de renseignements une partie de l'histoire de la Marine marchande, celle des « grands clippers à voiles » se montrait si passionnante, si extraordinaire, que plusieurs écrivains anglais et au premier rang l'un d'entre eux, M. Fox Smith, ont consacré leur vie à rechercher les documents écrits sur ce sujet et à recueillir de la bouche des vieux marins le récit de leurs aventures; ces documents et ces récits contrôlés et coordonnés leur ont permis

d'écrire des ouvrages d'un intérêt extrême et d'une véracité incontestable.

C'est à peu près uniquement dans les livres de M. Fox Smith que j'ai puisé les éléments de l'étude qui suit.

***

L'ère glorieuse de ces magnifiques voiliers s'étend sur vingt-cinq années à peu près, elle commence en 1843 et prend fin avec l'ouverture du canal de Suez en 1869.

Mais c'est surtout de 1855 à 1865 que les *clippers* accomplissent leurs plus étonnants exploits.

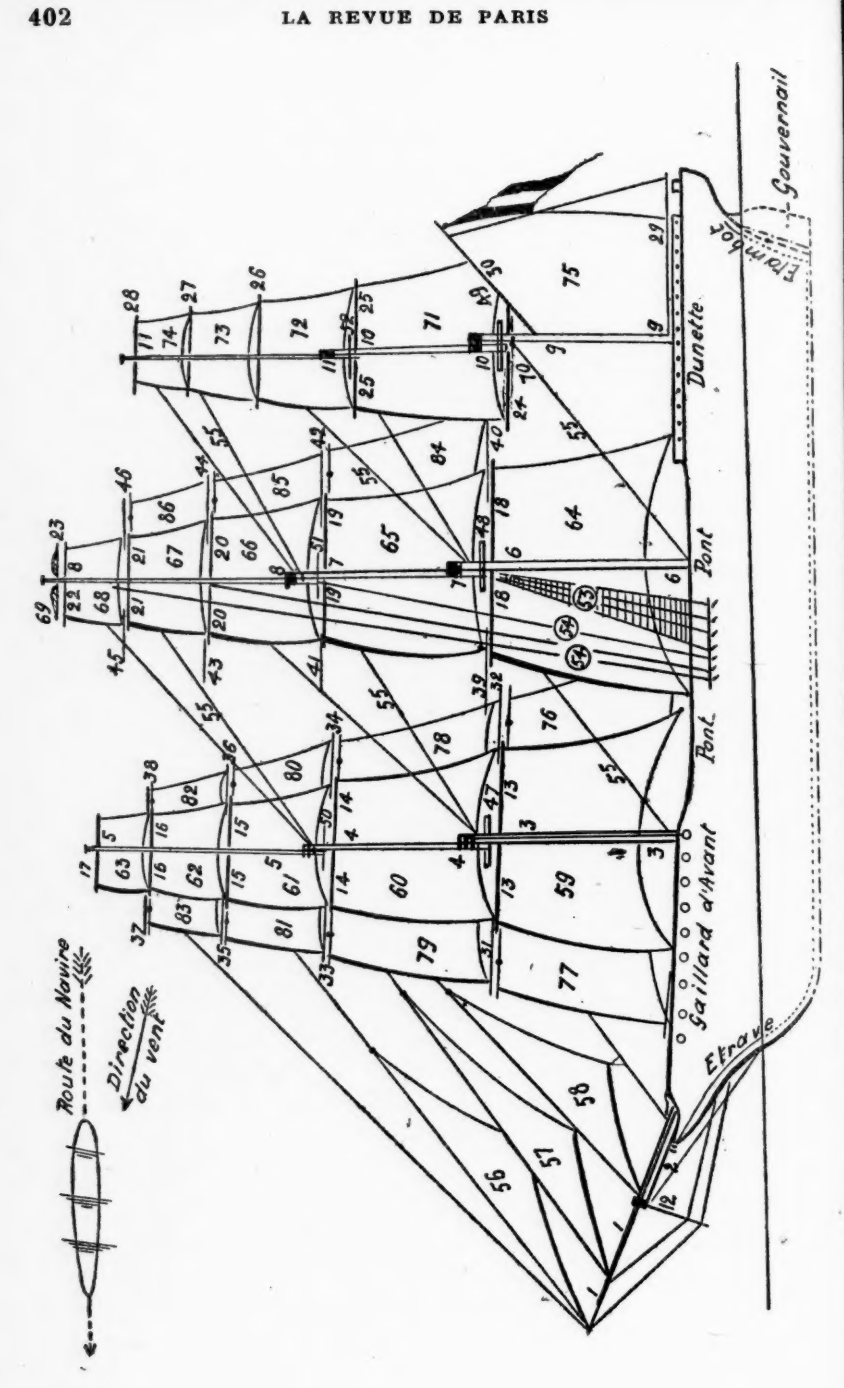
Cette époque vit l'apogée du navire à voiles en bois, du point de vue construction, vitesse et beauté. Presque tous les clippers réalisaient des records de traversée qu'aucun vapeur de l'époque ne pouvait égaler, et après leur disparition il ne fallut pas moins de vingt ans de perfectionnements incessants apportés aux machines et aux chaudières pour voir enfin, vers 1885, les croiseurs de guerre et les paquebots battre les records de vitesse établis par les grands voiliers.

***

La raison déterminante de l'éclosion de ces magnifiques bâtiments est la concurrence et la lutte de vitesse entre les Compagnies anglaises et américaines faisant le transport du thé de Chine, des laines d'Australie et des passagers entre les ports de l'Angleterre et de l'Amérique.

Des deux côtés de l'Atlantique, on demande que le thé nouveau arrive de Chine le plus rapidement possible; les premiers navires qui l'apportent voient leurs cargaisons immédiatement enlevées et vendues à un haut prix dans les rues de Boston, de New-York, de Liverpool ou de Londres.

Il en est de même pour la laine au moment de la tonte en Australie; les filatures de Manchester et de Birmingham sont toujours à court de matières premières; de plus, il s'agit de s'assurer un approvisionnement suffisant pour alimenter les métiers pendant toute une année. Aussi les premiers navires


Route du Navire
Direction du vent
Gaillard d'Avant
Pont
Pont
Dunette
Gouvernail
Etrave

LÉGENDE

1° MÂTS

Mât de Beaupré
(en deux parties).

1. Bout-dehors de Beaupré.
2. Beaupré.

Mât de Misaine
(en trois parties).

3. Mât de Misaine.
4. Petit mât de Hune.
5. Petit mât de Perroquet.

Grand mât
(en trois parties).

6. Grand mât.
7. Grand mât de Hune.
8. Grand mât de Perroquet.

Mât d'Artimon
(en trois parties).

9. Mât d'Artimon.
10. Mât de Perroquet de Fougue.
11. Mât de Perruche.

2° VERGUES ET ESPARS

12. Arc-boutant de Beaupré.
13. Vergue de Misaine.
14. Vergue de Petit Hunier.
15. Vergue de Petit Perroquet.
16. Vergue de Petit Cacatois.
17. Vergue de Petit Contre Cacatois.
18. Grand'Vergue.
19. Vergue de Grand Hunier.
20. Vergue de Grand Perroquet.
21. Vergue de Grand Cacatois.
22. Vergue de Grand contre Catatois.
23. Vergue de Voile de Lune.
24. Vergue d'Artimon.
25. Vergue de Perroquet de Fougue.
26. Vergue de Perruche.
27. Vergue de Cacatois de Perruche.
28. Vergue de Contre Cacatois de Perruche.
29. Gui.
30. Corne de Brigantine.
31, 32, 33, 34, 35, 36, 37, 38, 39, 40, 41, 42, 43, 44, 45, 46. Bout-dehors de Bonnettes.
47. Hune de Misaine.
48. Grand'Hune.
49. Hune d'Artimon.
50, 51, 52. Barres.
53. Haubans.
54. Galhaubans.
55. Étais.

VOILES

56. Clinfoc.
57. Grand Foc.
58. Petit Foc.
59. Misaine.
60. Petit Hunier.
61. Petit Perroquet.
62. Petit Cacatois.
63. Petit contre Cacatois.
64. Grand'Voile.
65. Grand Hunier.
66. Grand Perroquet.
67. Grand Cacatois.
68. Grand Contre Cacatois.
69. Voile de Lune (serrée).
70. Artimon (serré).
71. Perroquet de Fougue.
72. Perruche.
73. Cacatois de Perruche.
74. Contre Cacatois de Perruche.
75. Brigantine.
76. Bonnette de Misaine Tribord.
77. Bonnette de Misaine Babord.
78. Bonnette de Petit Hunier Tribord.
79. Bonnette de Petit Hunier Babord.
80. Bonnette de Petit Perroquet Tribord.
81. Bonnette de Petit Perroquet Babord.
82. Bonnette de Petit Cacatois Tribord.
83. Bonnette de Petit Cacatois Babord.
84. Bonnette de Grand Hunier Tribord.
85. Bonnette de Grand Perroquet Tribord.
86. Bonnette de Grand Cacatois Tribord.

La figure ci-contre représente un navire à voiles gréé en trois-mâts carré (gréement classique des « clippers »). Les bonnettes de babord du grand mât ne sont pas établies, pour ne pas déventer les voiles du mât de misaine; de même la voile d'artimon est carguée et toutes les bonnettes d'artimon rentrées pour ne pas déventer les voiles du grand mât.

qui apportent d'Australie les laines nouvelles voient leurs balles vendues à un prix particulièrement élevé; à mesure que les stocks se constituent, les enchères diminuent.

De même que pour le thé, cinq ou six navires chargent en même temps et partent à un jour ou deux d'intervalle. Les capitaines qui arrivent les premiers à destination reçoivent de leurs armateurs des primes à la vitesse variant de cinq cents à mille livres.

En ce qui concerne les passagers, il est évident que le bénéfice de l'armateur est fonction directe de la durée du passage dont le prix reste le même dans tous les cas. D'ailleurs les voyageurs, tout comme aujourd'hui, choisissent les navires qui font les plus rapides traversées et consentent à payer des prix fort élevés pour avoir une couchette à bord de ceux dont la réputation de vitesse et la science du capitaine sont incontestables.

A ce transport normal des passagers à travers l'Atlantique viendra s'ajouter un nouvel élément de prospérité pour les Compagnies de clippers.

Au début de 1845, la découverte des champs d'or de Californie et, quelques années après en 1851, celle des gisements aurifères en Australie, amènent vers ces deux pays une ruée d'émigrants.

Cet afflux de passagers qui assure un fret rémunérateur à l'aller pour les bâtiments qui rapporteront des laines d'Australie amène les compagnies américaines et anglaises à doubler le tonnage de leurs bâtiments en perfectionnant leurs qualités de vitesse et de tenue. De cette époque (1853-1854) datent ces rois de la mer qui s'appellent *Lightning* — *James Baines* — *David Mackay* — *Champion of the seas*, dont les records de vitesse sont insoupçonnés de la plupart des marins.

LA COMPAGNIE ANGLAISE DES INDES ORIENTALES

En 1600, une compagnie de navigation obtint de la reine Élisabeth le monopole du commerce entre l'Angleterre et ses colonies : elle prit le nom de Compagnie des Indes Orientales et fut fondée au capital de 72 000 livres sterling.

Dès le début ses opérations furent si fructueuses qu'en 1611

ses bâtiments rapportaient de 218 à 340 p. 100 du capital investi et en 1617 les actions de 100 valaient 300 livres.

En dépit de quelques vicissitudes, la Compagnie ne fit que s'accroître en puissance, richesse et force; à la fin du XVIIIe siècle elle possédait une grande partie de l'Inde; elle y avait son armée, ses forts, ses palais, ses gouverneurs, ses conseils d'administration et régnait sur plus de 100 millions d'êtres humains.

Les gains mirifiques des capitaines et officiers attiraient sur les navires de la Compagnie l'élite de la jeunesse. Les aspirants étaient nommés par la Cour des directeurs et devaient avoir entre treize et dix-huit ans. Les deuxièmes lieutenants au moins vingt-deux ans, les lieutenants en chef vingt-trois et les commandants vingt-cinq.

La Compagnie maintenait strictement le principe de l'avancement à l'ancienneté d'un navire à un autre.

Les commandants étaient nommés avant le lancement du navire et présidaient à son armement et à sa mise en état.

Les commandants avaient à leur disposition personnelle sur le navire qu'ils commandaient environ 80 mètres cubes d'espace; ils pouvaient en user à leur discrétion, soit en prenant du fret, soit en achetant une cargaison pour occuper ce volume; dans ce dernier cas la Compagnie leur prêtait même les sommes nécessaires à un intérêt très modéré.

Ils avaient en outre un tant pour cent sur le fret total du navire, ainsi que sur le prix de transport des passagers qui variait de 95 livres sterling pour un subalterne à 234 livres sterling pour un officier général.

Bref un capitaine se faisait bon an mal an 9 à 10 000 livres sterling et on cite le record de l'un d'eux qui, ayant accompli deux voyages aller et retour Londres-Calcutta en une année, réalisa la somme coquette de 30 000 livres sterling.

Les maîtres et sous-officiers disposaient de 59 mètres cubes de fret à partager entre eux : et tout le monde à bord était bien traité, très bien nourri et l'on disposait en outre de vins, de liqueurs et de bière dans des proportions qui semblent incroyables aujourd'hui.

En revanche les règlements étaient très stricts du point de vue de la tenue des officiers et des hommes et la discipline

était sévère. Le chat à neuf queues s'abattait avec libéralité sur les épaules et le dos nus des hommes.

Le condamné mis aux fers vingt-quatre heures, avant l'exécution de la sentence recevait le filin réglementaire et devait pendant ce temps confectionner lui-même le fouet destiné à son supplice. Le fouet proprement dit comportait neuf brins (d'où son nom de chat à neuf queues) de deux pieds de longueur. Ces brins étaient ensuite réunis et tressés de façon à constituer un manche rigide. L'homme puni, amarré par les pouces les bras écartés dans les haubans devait supporter les coups sans crier. Quelques seaux d'eau de mer en guise de pansement terminaient l'opération. Le chat à neuf queues était aussitôt jeté par-dessus bord, car en aucun cas *il ne devait toucher la peau d'un autre homme.* J'en ai vu cependant deux qui sont de véritables travaux d'art.

Vers 1819-1820 la Compagnie des Indes est à l'apogée de sa puissance.

Ses navires sont à peu près tous du même type : bâtiments de 1 000 à 1 400 tonnes uniformément armés de 26 canons portant un équipage de 115 à 130 hommes.

Ces bâtiments construits sur le modèle des navires de guerre étaient robustes, mais lourds, leurs évolutions étaient lentes, leur vitesse médiocre. Le monopole dont jouissait la Compagnie lui permettait de ne rechercher aucune amélioration, malgré les plaintes qui s'élevaient de tous côtés contre son administration routinière, formaliste et autocratique.

Enfin en 1832 une tempête d'indignation amena le Parlement à supprimer le monopole.

Avec une lucidité et une décision merveilleuses, la puissante Compagnie, comprenant qu'elle ne pouvait lutter contre l'initiative privée, n'hésite pas à liquider immédiatement toute sa flotte. En trois ans cette liquidation est terminée : 16 bateaux ont été vendus pour la démolition et 46 autres mis aux enchères et acquis par des particuliers à des prix d'ailleurs assez élevés.

L'ouverture du commerce avec l'Inde et la Chine à tous les navires anglais amena la concurrence si longtemps désirée.

En 1849, l'abrogation des lois de Navigation qui réservaient

aux seuls navires anglais le monopole du commerce entre l'Angleterre et ses colonies met les armateurs britanniques en compétition avec toutes les autres nations.

Le règne des voiliers rapides s'établit sur toutes les mers, l'ère des *clippers* commence.

LES PAQUEBOTS A VOILES DANS LE NORD-ATLANTIQUE

Le premier service régulier de paquebots à voiles assurant le transport des voyageurs et de la poste à travers l'Atlantique fut créé au début de 1810 entre New-York et Liverpool par la Black Ball Line Company, ainsi nommée parce que tous ses bâtiments portaient une bombe noire dans le petit hunier.

Ces bâtiments étaient des trois-mâts carrés de 350 à 500 tonnes commandés par les meilleurs capitaines que l'on pouvait trouver. Quels que fussent le temps et l'état de la mer, pluie ou soleil, grand vent ou faible brise, grosse mer ou calme plat, un paquebot partait de New-York pour Liverpool et de Liverpool pour New-York le 1er et le 16 de chaque mois.

A l'aller comme au retour, les capitaines faisaient donner nuit et jour à leur bâtiment tout ce qu'il pouvait à travers les brouillards et les glaces de l'été, la neige, le verglas et les coups de vent de l'hiver. De New-York à Liverpool ils mettaient de seize à vingt-deux jours et de Liverpool à New-York trente-cinq à quarante jours.

En 1821 furent créées deux nouvelles lignes de paquebots, la ligne Cope de Philadelphie et la Red Star Line de Liverpool. En 1822 celle de New-York au Havre.

En 1836 une nouvelle ligne, la « Dramatic Line », se crée avec des paquebots de 700 tonnes; toutes les lignes augmentent graduellement le tonnage de leurs bâtiments qui, en 1846, atteint et dépasse 1 000 tonnes.

Les paquebots rivalisent de vitesse; en 1837 un match avec enjeu de 10 000 dollars est conclu entre le *Colomb* de la Black Ball Line et le *Scheridan* de la Dramatic Line, de New-York à Liverpool. Le *Colomb* gagne en seize jours, suivi deux jours après par le *Sheridan*.

Bientôt tous les paquebots font la traversée en seize ou

dix-sept jours, leurs capitaines maintiennent toute la toile possible nuit et jour; ce ne sont pas encore les clippers, mais déjà les coques et les gréements sont admirablement adaptés à ce rude service.

Plusieurs d'entre eux arrivent à faire 360 milles[1] en vingt-quatre heures et le record de vitesse de 14 nœuds est plusieurs fois réalisé.

LES « CLIPPERS »

Le mot « clippers » vient du verbe « clip » qui, autrefois, en dehors d'autres significations, exprimait l'idée d'un vol ou d'une course rapide.

Les premiers clippers ont été construits pour le trafic de l'opium dans les mers de Chine.

Antérieurement, les navires de commerce étaient de gros vaisseaux construits pour transporter de lourdes cargaisons : « des navires de charge ». Les contrebandiers d'opium sont légers, de faible tonnage, 200 à 300 tonnes au plus, leurs lignes très affinées reproduisent celles des corsaires : lougres de France, cotres anglais, goélettes américaines qui, pendant la guerre de 1812, ont acquis une réputation mondiale de rapidité.

En 1841 J.-W. Griffiths, un architecte de New-York, expose à l'Institut Américain un modèle de navire nouveau, conçu selon ses idées : l'étrave projetée en avant suivant une longue ligne courbe reporte les bossoirs au-dessus de l'eau; les lignes

1. Milles. Nœuds.— Le mille marin vaut 1 852 mètres. La vitesse horaire d'un navire s'exprime en milles ou en nœuds : on dit indifféremment qu'il marche 20 milles ou à 20 nœuds à l'heure. La vitesse des navires est mesurée par un instrument qui s'appelle le « loch » (loch à main, loch à hélice, loch électrique).

Autrefois le loch était constitué par un triangle de bois dur dont la base était lestée de plomb et qui par suite se tenait vertical dans l'eau. De chacun des sommets partait un brin de deux mètres; les trois brins venaient se réunir et former un léger cordage de 300 mètres de longueur enroulé sur une bobine. Ce cordage, appelé « ligne de loch », portait des nœuds à intervalles réguliers. Le triangle de bois jeté à la mer de l'arrière du navire, déroulait la ligne par sa résistance. On laissait filer une longueur de 50 mètres environ marquée par un morceau d'étoffe bleue. Au moment où ce chiffon lui passait entre les mains, le timonier faisait retourner un sablier de 30 secondes. Quand tout le sable s'était écoulé il criait : « Stop ». Les assistants arrêtaient le déroulement de la ligne et la ramenaient à bord. Le nombre de nœuds passés pendant les 30 secondes correspondait au nombre de milles parcourus en une heure par le navire.

de carène sont longues, creuses et concaves à l'avant; elles sont affinées à l'arrière donnant une poupe légère et élégante au-dessus de la flottaison. La maîtresse section du navire est reportée sur l'arrière.

En 1843 la Compagnie américaine Howland décide d'expérimenter les idées de Griffiths et fait construire sur les plans de cet architecte un navire de 750 tonnes, le *Rainbow*. En même temps elle fait appel à tous les experts étrangers, leur demandant conseil pour la mâture de son nouveau navire.

Le *Rainbow* se révèle un navire très marin et après deux voyages en Chine accomplis, aller et retour, dans le temps record de six mois, son capitaine John Land déclare, ce qui est vrai, que son navire est le plus rapide du monde et que aucun autre bâtiment à voiles ne peut lutter de vitesse avec lui.

En 1846 cette même Compagnie fait construire la fameuse *Sea Witch* dont les voyages de New-York en Chine sont restés légendaires. Son capitaine Watermann est demeuré célèbre pour l'audace terrifiante avec laquelle il menait son navire. C'est lui qui, le premier, fit cadenasser les écoutes et les drisses de perroquets pendant son sommeil pour empêcher les officiers de quart timorés d'amener prématurément. Et cependant, pendant dix-huit années de commandement, il ne perdit jamais un espars important, mât ou vergue de hune.

***

Le monde a rarement vu une émigration aussi gigantesque, par terre et par mer, que celle qui envahit la Californie en 1848 et les années suivantes.

Dans le courant de l'année 1849, 91 500 passagers débarquèrent à San Francisco.

Les bateaux, dès leur arrivée sur rade, étaient abandonnés par leurs équipages et leurs officiers; sans attendre leur paie, sans même carguer les voiles, tous se ruaient à terre pour se joindre aux caravanes de chercheurs d'or. On aura une idée de l'importance de la production de ce métal précieux quand on saura que le premier navire à vapeur *Californie* arrivé à San Francisco par le détroit de Magellan prit un chargement d'or valant 122 millions de dollars.

Cette émigration amène les constructeurs de New-York et

de Boston à construire des navires excessivement rapides commandés par des officiers intègres, énergiques et sobres, presque tous puritains. Les navires sont gréés avec tout le soin possible, munis de tous les perfectionnements connus; leurs équipages sont nombreux, bien nourris, bien traités, mais le grog si libéralement distribué sur les navires anglais est inconnu; le *teatotalism* encouragé et rémunéré par les armateurs est de règle.

Le tonnage des clippers de Californie augmente progressivement, et vers 1851, ils atteignent 1 500 à 1 800 tonnes. C'est à ce moment que les chantiers produisent les magnifiques navires qui se nomment *Flying Cloud*, *Comet*, *Witch of the Wave*, tous à peu près du même type.

Le *Flying Cloud* est un clipper de 1 783 tonnes : longueur 70 mètres, largeur 12 mètres, creux 6 m. 70; la grand'vergue a 25 m. 40, son grand bas mât 27 m. 30.

Il porte perroquets, cacatois et contre-cacatois.

Le *Flying Cloud* établit en 1851 le record de la traversée de New-York-San Francisco en quatre-vingt-neuf jours, record qu'il réalise à nouveau en 1864 et qui n'a jamais été égalé que par un seul autre navire, le *Andrew Jackson* en 1860.

Au cours de cette traversée il fait 374 milles en vingt-quatre heures et pendant quatre jours consécutifs une moyenne de 314 milles. Plusieurs lochs de 17 nœuds figurent au journal de bord.

L'ÉMIGRATION EN AUSTRALIE

A la suite de l'arrêt de la production de l'or en Californie vers 1850, les recherches du précieux métal furent activement poussées dans toutes les colonies et particulièrement en Australie. L'or d'alluvions y fut trouvé pour la première fois en mars 1850, puis au mois de septembre 1851 en telle quantité qu'une ruée formidable se produisit vers les régions aurifères. En juin 1852, 50 navires étaient mouillés à Hobson Bay, abandonnés par leurs équipages. En Angleterre, les armateurs de Liverpool, ne pouvant assurer le transport des émigrants, achetèrent des clippers et des paquebots américains; en même temps ils commandaient aux chan-

tiers de Boston et Nouvelle-Écosse de nombreuses unités. Bien que sans doute la raison essentielle de ces commandes aux constructeurs américains fut le bon marché relatif de leurs chantiers, il n'en est pas moins certain qu'aucun autre navire ne pouvait approcher des records de vitesse obtenus par les clippers d'outre-Atlantique. Or, la question de la vitesse était primordiale pour les émigrants pressés d'arriver au nouvel Eldorado. Cette lutte pour la vitesse fit réaliser à la navigation de grands progrès — navires mieux étudiés, mieux gréés, capitaines plus audacieux et meilleurs marins utilisant les premiers travaux de Maury sur la navigation par l'arc du grand cercle et ses cartes des vents, équipages mieux entraînés connaissant à fond leur métier.

Je crois que rien ne peut mieux démontrer la confiance des Compagnies de navigation en leurs navires que le contrat signé en 1855 par la *Black Ball* et la *White Star* avec le directeur général des Postes pour le transport des passagers et du courrier en Amérique et en Australie. Par ce contrat, les compagnies s'engagent à effectuer le voyage de Liverpool à Melbourne en soixante-huit jours et acceptent de payer une pénalité de 100 livres par jour de retard sur la date d'arrivée.

Le premier navire qui diminue réellement la durée de la traversée d'Australie est le *Marco Polo* construit au début de 1852 par les chantiers Smith, de Saint-Jean (Nouvelle-Bretagne); ce n'est pas encore un clipper, mais déjà il a une guibre élancée et un arrière affiné.

Il a la carène d'un yacht, et sa coque au-dessus de l'eau est celle d'une frégate, dit le journal l'*Illustrated News*.

Le navire commandé par le fameux *Bully Forbes* fait la traversée de Liverpool à Port Philipp (Australie) en soixante-huit jours (21 juin-18 septembre 1852), battant d'une bonne semaine le paquebot à vapeur *Australia*; sa meilleure journée de marche est de 364 milles et en quatre jours consécutifs il fait 1 344 milles, soit une moyenne de 14 nœuds pendant quatre-vingt-seize heures.

Au mois de juin 1852, le célèbre constructeur Donald Mackay lance le *Sovereing of the Seas*; c'est le plus grand navire marchand du monde : 80 mètres de long, 13 mètres 60 de large, tirant d'eau 7 mètres 15.

Il appareille de New-York pour San Francisco le 4 août 1852 avec une cargaison de 2 950 tonnes représentant 84 000 dollars de fret.

Ses meilleures journées sont les suivantes :

11 mars.	332 milles.
12 —	312 —
17 —	311 —
19 —	360 —

Dans la journée du 18 où la moyenne a été de 17 nœuds à l'heure avec une grosse brise grand largue, le loch accuse plusieurs fois une vitesse de 19 nœuds.

En mai 1853 il fait là traversée de New-York à Liverpool en treize jours vingt-deux heures, des bancs de Terre-Neuve à Liverpool en cinq jours dix-sept heures.

Le constructeur Donald Mackay est à bord et c'est son frère Lauchlan Mackay qui commande le navire.

A la suite de cette traversée, le directeur de la Black Ball Line, James Baines, commande à Donald Mackay quatre navires. Ce fameux quatuor — *Lightning, Champion of the Seas, James Baines* et *Donald Mackay* — étonnera bientôt le monde; jamais on ne vit une telle perfection de formes et de gréement et ces quatre navires à voiles resteront dans l'histoire les plus magnifiques produits de l'industrie humaine en matière de voiliers.

Aucun navire ne tenait la toile plus longtemps que ces grands clippers, et les avaries, voiles emportées, vergues ou mâts cassés, étaient rares à bord. Cela tient à ce que le problème de la tenue du gréement étudié scientifiquement et pratiquement était définitivement résolu, que les matériaux, bois, cordages étaient de toute première qualité, que les dimensions des manœuvres courantes et dormantes étaient largement calculées[1].

Outre leur puissance de gréement, ces grands clippers

1. Voici quelques chiffres relatifs au *James Baines* et au *Lightning* :

Grand mât	1 m. 05 de diamètre
Grand mât de Hune	52 cm. 5 de diamètre
— de Perroquet	40 centimètres de diamètre
— de Cacatois	35 — —
Grand'Vergue.	65 — —
Haubans — étais.	228 millimètres de diamètre, en chanvre de Russie trié.

avaient un autre avantage. Les 4 ou 500 émigrants et leurs bagages qui constituaient le chargement faisant peu varier le tirant d'eau du navire, l'équilibre sous voiles avait pu être étudié pour une flottaison à peu près constante. A la mer le franc-bord demeurait élevé au-dessus de l'eau, les roulis étaient doux sans ces rappels brusques qui avarient les mâtures les mieux tenues. Les ponts étaient toujours secs, remarquablement stables; on lit constamment dans tous les journaux de bord que les passagers peuvent se livrer au plaisir de la danse sur la dunette, le navire courant grand largue à 15 et 16 nœuds devant une grosse mer, par forte brise, ou 14 nœuds au plus près serré.

***

Les extraits des journaux de bord montrent avec quelle aisance un grand paquebot de la Black Ball pouvait porter la toile, soit dans un coup de vent de l'arrière, soit par forte brise au louvoyage. D'après le journal du *James Baines* : le navire donna, certain jour, 21 nœuds sous les cacatois, le grand cacatois et les bonnettes.

Si cette vitesse peut être mise en doute, il n'en reste pas moins prouvé sans discussion possible par l'examen attentif des routes sur la carte, des rapports de navires de guerre croisés en cours de route, des mentions portées sur les journaux de bord des navires de toutes nationalités rencontrés, que les vitesses suivantes en vingt-quatre heures ont été réalisées.

	En 24 heures.	Vit. moyenne par heure.
	—	—
Le 1er mars 1854 par le *Lightning*	436 milles	18 nœuds 2
19 mars 1857 —	430 —	17 —
7 janvier 1854 par le *Marco Polo*. . .	428 —	17 — 8
6 février 1855 : *James Baines*	423 —	17 — 6
27 février 1855 : *Donald Mackay* . . .	421 —	17 — 5
20 mars 1856 : *Schalimar*	420 —	17 — 5
18 juin 1856 : *James Baines*	420 —	17 — 5
27 février 1854 : *Red Jacket*	413 —	17 — 2
27 janvier 1855 : *James Baines*	407 —	17 —
6 juillet 1854 : *Red Jacket*.	400 —	16 — 6

Le record mondial de vitesse à la voile en une journée appartient donc au *Lightning*. Ce record de 436 milles marins en une journée (18 nœuds 2 de moyenne) fut réalisé par ce clipper à son premier voyage de Boston à Liverpool; il est indiscutable, car ce premier voyage du *Lightning* donna lieu à une course de vitesse entre lui et le paquebot à voiles américain *Red Jacket* à travers l'Atlantique.

Les deux rivaux ne se perdirent guère de vue et arrivèrent à Rock Light (Phare de Liverpool) le même jour, le *Red Jacket* en treize jours une heure, le *Lightning* en treize jours dix-neuf heures.

En quatre jours le *Red Jacket* fit 413, 374, 371 et 343 milles, le *Lightning* 436, 328, 312, 306.

En arrivant à la côte anglaise, les six dernières journées du *Red Jacket* furent 219, 413, 374, 343, 300 milles, ce qui donne une moyenne de 14 nœuds pendant six jours consécutifs. Un seul navire a battu ce record, c'est la fameuse *Cutty Sark* qui, en 1876, fit 2 163 milles en six jours (15 nœuds de moyenne).

De ces chiffres indiscutables et indiscutés, il résulte que pour arriver à pareilles moyennes allant jusqu'à 18 nœuds, les grands clippers ont dû donner à certaines heures la vitesse de 20 nœuds et peut-être, comme le dit le journal du *James Baines*, de 21 nœuds. J'avoue qu'il y a un an, je ne croyais pas qu'un navire à voiles pût dépasser 16 nœuds. Je crois que la plupart des marins de mon temps étaient de cet avis et seront fort surpris des chiffres que je viens de citer.

LES CLIPPERS DE CHINE, LA « CUTTY SARK »

L'histoire de ces bateaux est tout aussi intéressante que celle des grands voiliers d'Australie ou de Californie. Mais en somme, elles ne diffèrent guère l'une de l'autre. La vitesse est également primordiale pour les navires spécialement affectés au transport du thé. Toutefois la cargaison étant légère et la quantité de caisses à enlever limitée par la production, les clippers à thé sont plus petits que les clippers d'Australie.

Le type de ces clippers, et le plus connu aussi, est la *Cutty Sark* aussi célèbre en Angleterre que le *Victory* et qui est

d'ailleurs conservée à Falmouth comme le navire de Nelson est conservé à Portsmouth.

D'où vient ce nom assez étrange de *Cutty Sark* qui signifie « chemise courte »?

Le vieux John Willis, son propriétaire, était un admirateur passionné du grand poète Burns, et la ballade de la sorcière Nannie poursuivant Tom O'Shanter et arrachant la queue de la jument grise « Meg » sur laquelle il s'enfuyait, l'avait particulièrement frappé.

En novembre 1868 il fit mettre en chantier à Dumbarton sur les plans de l'ingénieur Hercules Linton, un navire spécialement étudié pour donner une grande vitesse, dans le but de s'approprier le record des traversées de Chine et d'Australie.

Il fit sculpter pour ce nouveau clipper une figure de proue représentant « Nannie » en chemise courte, la main étendue à la poursuite de Tom O'Shanter, ses longs cheveux flottant au vent de sa course, telle que la dépeint la ballade de Burns.

Au retour de chaque voyage, l'équipage se procurait une longue queue de cheval qui, pendant le séjour au port, demeurait fixée dans la main étendue de « Nannie ».

En 1885 John Willis fit remplacer la girouette de la pomme du grand mât de *Cutty Sark* par une chemise en métal doré après sa victoire sur le *Thermopylæ* dans la course de Sydney.

Cutty Sark fut lancée le 23 novembre 1869.

Les dimensions de *Cutty Sark* sont les suivantes :

Longueur	68 m. 60
Largeur	11 m. 95
Tirant d'eau	7 m. 26
Déplacement en charge.	1 970 tonnes.

Les lignes d'eau de l'avant sont extrêmement fines et se terminent par une étrave en lame de couteau si coupante que, lors de l'examen des plans du navire, les agents du Lloyd chargés d'en surveiller la construction estimèrent devoir faire des réserves sur la tenue du bâtiment à la mer. Les lignes d'eau de l'arrière sont très dégagées, très élégantes et se terminent cependant par une poupe très puissante.

La coque est de construction composite : membrures en fer, bordé en bois, ce qui est le cas d'ailleurs de presque tous les navires construits en 1869 en Angleterre. Les ponts sont

en teck, les bas mâts, basses vergues et le beaupré en fer, les autres espars en pin d'Orégon. Le navire est gréé en trois-mâts carré avec doubles huniers, perroquets, cacatois, contre-cacatois au grand mât seulement.

Le plan de voilure donne une surface totale de 7 644 mètres carrés; on est frappé de l'immense envergure qu'il représente par rapport au guindant; alors que la hauteur du grand mât reste relativement faible (47 mètres au-dessus du pont), l'envergure de la grand'vergue et du bout-dehors de bonnette est de 36 mètres.

Bien que ne détenant pas le record du nombre de milles parcourus en vingt-quatre heures (record qui appartient au *Lightning* avec 436 milles), *Cutty Sark* est cependant considérée par tous les marins qui ont étudié la question comme le plus rapide voilier qui ait jamais existé. Sur une traversée de longue durée, Londres-Sydney par exemple, elle a toujours battu de quelques jours tous ses rivaux

Parmi tous ses records de vitesse on peut citer les suivants :

172 milles en dix heures. Capitaine Woodget.
974 milles en trois jours (27, 28, 29 septembre 1893).
2 163 milles en six jours (1876) record du monde jamais battu, 15 nœuds de moyenne.
2 180 milles en sept jours, 14 octobre au 20 octobre 1893.
3 457 milles en onze jours consécutifs, 13 nœuds de moyenne.

Nombre de marins ne peuvent encore croire qu'un voilier puisse dépasser la vitesse de 15 nœuds et cependant, en dehors des attestations des capitaines et des passagers, des extraits de journaux de bord, il existe des preuves irrécusables de vitesse de clippers fournies par les journaux de bord des paquebots à vapeur atteints et dépassés par des grands voiliers. L'une d'elle est typique.

En 1889, le *Britannia*, le plus rapide navire de la Peninsular Oriental Company, allant de Melbourne à Sydney, vitesse de route 15 à 16 nœuds, rejoint et dépasse, dans l'après-midi qui suit le départ de Melbourne, *Cutty Sark* faisant la même route; il vente fraîche brise de sud à sud-ouest. Dans la nuit le vent fraîchit. En arrivant au mouillage de Sydney à 10 heures du matin *Britannia* y trouve *Cutty Sark* mouillée, ses voiles serrées et tout le gréement en ordre. Le commandant, les

officiers, les passagers, l'équipage, stupéfiés d'admiration acclament le merveilleux voilier. Le capitaine Woodget certifie que la vitesse vérifiée par relèvements à terre a été de 17 à 17 nœuds 5 pendant la nuit.

LES OFFICIERS, LES ÉQUIPAGES

A bord des *clippers* le capitaine, invariablement appelé *The old man* quel que fût son âge, était secondé par trois officiers faisant le quart à courir. Choisis avec soin, parmi les meilleurs, ils exerçaient à bord une autorité indiscutée, parfois très rude; un homme qui n'obéissait pas immédiatement recevait sur la tête un coup de cabillot qui le laissait inanimé sur le pont.

L'équipage variait selon le tonnage et la voilure du navire. Sur le *Marco Polo* par exemple, il y avait trente hommes d'équipage; mais 30 à 40 matelots passagers payaient leur passage en participant au service comme leurs camarades régulièrement inscrits au rôle du bâtiment.

A bord du *Sovereign of the Seas, Lightning, James Baines, Champion of the Seas*, l'équipage était composé comme suit : deux maîtres d'équipage, deux charpentiers, deux voiliers, quatre-vingts matelots, dix novices; tout ce personnel, à l'exception des maîtres, était logé sous le gaillard d'avant.

Les officiers de quart avaient soin de ne jamais laisser la bordée de quart inactive.

Le gréement était visité minutieusement tous les jours par l'un d'eux accompagné d'un maître d'équipage et la moitié de la bordée était presque toujours en haut occupée à des remises en état; l'autre moitié confectionnait des garcettes, du lusin, du fil d'amarrage, grattait, fourbissait ou peignait.

Tous les matins les ponts étaient passés à la pierre ponce, de l'avant à l'arrière, et devaient avoir une blancheur de neige; sur les bateaux américains toutes les vergues étaient au bois clair, passé à la pierre ponce, et les nuits de beau temps on envoyait la bordée de quart en haut parfaire ce polissage.

Ces équipages composés d'excellents marins, insensibles au froid et à la fatigue, admirablement entraînés, fiers de leur

navire, pouvaient exécuter les manœuvres les plus difficiles avec une rapidité extraordinaire.

En vingt minutes par exemple, avec une seule bordée, la voilure, y compris bonnettes et cacatois, était réduite aux huniers à deux ris.

Par un mauvais temps à grains, en un quart de quatre heures, Moodie — l'Écossais calme et pondéré, commandant le *Cutty Sark*, amenait et rétablissait quatorze fois les cacatois.

Enright, ayant une voile de cacatois emportée un quart d'heure avant d'arriver sur rade, faisait enverguer une voile neuve pour arriver au mouillage décemment.

Ils ne sont plus, les vieux longs-courriers d'autrefois, qui se seraient crus déshonorés de mettre le pied sur un vapeur, ces matelots insouciants et joyeux dépensant à terre en quelques jours leur paye de deux années, retournant sans regret à leur rude métier, à leurs misères, à leurs dangers, virant au cabestan et hissant leurs voiles au rythme des vieilles chansons de bord : *Valparaiso, Hurrah Margot*, etc... C'était au temps jadis... ce ne sont plus que des souvenirs, presque des légendes.

LA VIE A BORD

Les progrès réalisés de 1840 à 1870 dans la construction des navires du point de vue de la vitesse, de la solidité et de la tenue à la mer, furent accompagnés de progrès considérables en ce qui concerne l'élégance des bâtiments, l'hygiène et le confort à bord.

Les rapports des capitaines de 1844 à 1850 insistent tous sur les conditions épouvantables dans lesquelles se trouvaient les malheureux passagers.

Accumulés dans les entreponts sans lumière et sans air, mal nourris, en proie au mal de mer, ils s'épuisaient rapidement et n'avaient plus l'énergie de monter sur le pont. La paille sur laquelle ils étaient couchés s'imprégnant de l'humidité de la mer, pourrissait, dégageait une odeur d'autant plus infecte qu'elle servait à toutes sortes d'usages immondes. Quand on pouvait ouvrir les panneaux, il en sortait une vapeur d'étable suffocante, et les brasiers de charbon de bois

que l'on brûlait en bas pour assainir l'atmosphère ne suffisaient pas à la rendre respirable.

Dès 1850, les armateurs n'hésitent pas à faire de gros sacrifices, non seulement pour orner l'extérieur des coques de leurs beaux clippers, mais aussi pour décorer l'intérieur des logements et en assurer la bonne ventilation par tous les temps.

Tous les grands voiliers ont à l'avant une belle figure de proue; leurs arrières sont ornés d'attributs et de listons dorés qui encadrent le nom du navire, son port d'attache et la devise de l'armateur.

***

Les aménagements intérieurs sont très soignés; voici la description de ceux du *James Baines*.

A l'avant un poste d'équipage spacieux s'étend jusqu'au mât de misaine.

A l'arrière de ce mât un grand roof contient les cuisines bien installées, les magasins à vivres, une glacière et plusieurs chambres; il renferme en outre le grand escalier qui conduit à l'entrepont.

Sous une longue dunette dont la hauteur est 2 m. 40 on trouve :

1° A l'avant une grande salle à manger-salon de 11 mètres de long sur 4 m. 60 de large; à l'arrière du salon est le grand escalier qui descend sur le pont principal et où se trouvent douze cabines à deux lits;

2° Les chambres du premier et deuxième lieutenant;

3° Un office très bien équipé;

4° 11 chambres spacieuses, une salle de bains;

5° A tribord l'appartement du commandant composé d'une chambre à coucher, d'un cabinet de travail et d'une salle de bains; cet appartement communique par un escalier réservé avec l'abri de la barre qui est prolongé sur l'avant par un fumoir;

6° A bâbord la cabine des dames;

Tous ces appartements sont munis de fenêtres vitrées et l'entrepont sur toute sa longueur est muni de hublots que l'on ouvre avec la permission du commandant.

A bord du *Lightning*, sous le commandement de Anthony Enright en 1855, le nombre de personnes embarquées est de 495; il comprend 47 passagers de salon, 53 passagers de 2e classe, 20 de troisième, 253 passagers de pont, 87 hommes d'équipage, le commandant, 3 officiers, 2 médecins, 4 maîtres, 4 cuisiniers, 6 stewards, 1 commissaire et 4 commis, 6 musiciens, 2 femmes de service.

Au pied du grand mât est affiché tous les jours le journal du bord qui indique le point à midi, relate les incidents de navigation, donne les menus, mentionne les objets perdus et trouvés, avise des ventes qui seront faites dans la journée par le magasin du commissaire ou par des particuliers, des loteries qui auront lieu les jours suivants avec les prix des billets.

Les passagers y ajoutent des poésies, des quatrains, des épigrammes.

Tous les soirs on danse de sept à neuf heures du soir sur la dunette, du fronton au mât d'artimon : nombreux sont les amateurs de polka et de quadrille, même par gros temps; un ordre du commandant prévient les promeneurs qu'ils doivent laisser la place libre à ceux qui dansent.

Outre la danse du soir, l'orchestre des six musiciens embarqués doit donner des concerts et accompagner les passagers qui veulent chanter ou exhiber leurs talents de société pour distraire la compagnie.

Pour terminer, voici à titre de curiosité la carte du restaurant du *Lightning* à la date du 14 janvier 1855 :

POTAGES

Vermicelle ou macaroni

POISSON

Morue sauce aux huîtres

VIANDES

Bœuf à la mode
Haricot de mouton
Mouton bouilli, pommes de terre
Veau rôti
Poulet rôti
Dinde rôtie

PLATS FROIDS

Pâté veau jambon
Jambon d'York

ENTREMETS

Plum pudding
Pudding au riz
Tarte à l'orange
Pâtisseries

DESSERTS

Oranges, Amandes
Raisin de Malaga, Figues

VINS

Champagne, Claret, Mousseux

On voit que la vie à bord du *Lightning* ne différait guère de celle que l'on mène sur l'*Ile-de-France*, le *Lutetia* ou le *Porthos*.

LE DÉCLIN

L'année 1870 marque le début d'une ère nouvelle pour le commerce avec l'Extrême-Orient. Jusqu'à cette date, les steamers n'avaient pu rivaliser de vitesse avec les voiliers. Mais quand le canal de Suez est ouvert et les dépôts de charbon échelonnés le long de la route à Singapour, Colombo, Aden, Port-Saïd, Gibraltar, ils apportent le thé nouveau de Shanghaï sur le marché de Londres en soixante jours : un mois de moins que la durée moyenne de la traversée des voiliers obligés de contourner le cap de Bonne-Espérance.

En 1871, le nombre des clippers faisant la ligne de Chine est tombé de 67 à une vingtaine; ce groupe de vingt navires comprend évidemment tous les pur sang ou les lévriers de la mer comme on les appelle. Ce sont *Taeping*, *Sérica*, *Ariel*, *Sir Lancelot*, *Taising*, *Titania Leander*, *Lahloo*, *Undine*, *Windhover*, *Kaisow*, *Caliph*, *Wylo*, *Thermopylæ* et *Cutty Sark*.

Mais leur nombre diminue rapidement et bientôt les derniers d'entre eux abandonnent cette ligne pour se joindre aux clippers qui font l'Australie.

En 1878, *Cutty Sark* elle-même ne trouve pas un chargement

de thé et doit prendre du riz, des épices et marchandises diverses.

LES NAVIRES EN FER

A partir de 1870, le fer remplace de plus en plus le bois dans la construction des navires; les énormes gréements en chanvre sont remplacés par des gréements en fils métalliques; les bas mâts, les basses vergues, le beaupré et même les mâts de hune sont en tôle. Malgré l'échantillonnage excessif des matériaux employés, les coques sont plus légères que les coques en bois; on constate en outre qu'elles sont plus robustes et plus rigides et que, par tous les temps, elles conservent leur étanchéité.

L'emploi du fer permet de donner aux mâts, vergues et gréement, une résistance indéfinie.

De tous ces perfectionnements, il résulte la possibilité de construire des navires beaucoup plus longs et plus puissants. Et comme il est devenu nécessaire d'obtenir un meilleur rendement le tonnage des clippers en fer augmente rapidement. De 2 000 tonnes il passe à 4 et 5 000 tonnes. Presque tous ont quatre mâts et nombre d'entre eux cinq.

Les huniers comportent une surface de toile si grande que la manœuvre en est dangereuse. On a dû dédoubler cette voile; la voile inférieure, fixe comme la basse voile, s'appelle le hunier fixe, la voile supérieure se hisse et prend le nom de « hunier volant ».

Plus tard le même dispositif est appliqué aux perroquets, en sorte que l'on voit des clippers porter à chaque mât sept et huit voiles superposées.

La vitesse est un peu sacrifiée, mais les navires sont plus facilement manœuvrés, les ponts bien dégagés donnent une impression d'espace et d'ordre. Les bonnettes, voiles hautes de contre-cacatois, voiles de lune, sont abandonnées.

L'emploi des cabestans pour la manœuvre des voiles se généralise. Aussi sur des navires comme le *Loch Torridon*, *Thistle*, *Torrens*, *Carlisle*, *Castle*, *Port Jackson* portant 4 000 tonnes de chargement, un équipage de 30 hommes est suffisant.

Jusqu'à cette époque (1885-1886) les armateurs français n'ayant à transporter ni thé, ni laines, ni passagers s'étaient contentés de construire des voiliers de 800 à 1 000 tonnes pour le commerce avec les Antilles, le Sénégal, la Réunion et les Indes. Jamais ils n'avaient envisagé la mise en chantiers de clippers comme le *James Baines* ou *Cutty Sark*.

Mais à partir de 1887-1888, le transport des minerais de nickel de Californie, des nitrates du Pérou devenant rémunérateur pour les grands voiliers, les armateurs de Bordeaux et de Nantes (Bordes, Pergeline, etc.), font construire des quatre-mâts et des cinq-mâts dont la beauté, l'élégance et la vitesse ne cèdent en rien à celles des navires anglais, américains ou allemands. On voit, en 1904, le clipper français *Jules Gommes* porter un défi au clipper anglais *Loch Carron* pour la meilleure traversée de San Francisco à Queenstown. Le *Loch Carron* appareille le matin de la veille de Noël. Le *Jules Gommes* dans l'après-midi du même jour; le *Loch Carron* arrive à Queenstown un matin après 112 jours de navigation. Le *Jules Gommes* huit heures après, battant son rival de deux heures.

Jusqu'en 1890 le transport des laines d'Australie se fait à peu près uniquement par voiliers. Mais bientôt les navires à vapeur font une redoutable concurrence et, vers 1900, il se passe pour la laine ce qui s'est passé pour le thé : les producteurs de Sydney ou Melbourne ne veulent plus charger sur les navires à voiles; les frets qui leur sont offerts sont dérisoires. Aussi le nombre des clippers diminue; ceux qui disparaissent ne sont plus remplacés; les deux derniers construits spécialement pour le transport des laines d'Australie ont été le *Mount Steward* et le *Cromdale* lancés respectivement en mai et juin 1891.

Les seuls frets rémunérateurs pour les voiliers sont les minerais de nickel ou de cobalt, les nitrates au retour, le charbon à l'aller.

Vers 1900 la flotte des clippers français était encore en pleine prospérité.

Parmi les meilleurs nous citerons, *Marguerite, Marie, France I, France II,* de la Compagnie Bordes; *Racine, Bonchamps, Reine Anne,* des Compagnies Nantaises. — *France I*

était un cinq-mâts barque tonnage 3 784, excellent marcheur.

Il fit la traversée de Dunkerque à Rio en trente-deux jours et la traversée record de la Manche à Valparaiso en soixante-trois jours.

Désemparé, il fut abandonné par son équipage sur les côtes du Chili et disparut.

France II est le plus grand voilier qui ait jamais été construit. Il avait 140 mètres de longueur, 14 de largeur et jaugeait 5 633 tonnes. C'était également un clipper très rapide, portant admirablement la toile et son capitaine, le fameux Leport, le menait avec l'audace et l'énergie des Forbes-Enright-Moodie...

Il a réalisé au cours d'une traversée de Bordeaux à la Nouvelle-Calédonie une journée de 420 milles en vingt-quatre heures.

Le 12 juillet 1922, il s'échoua sur un récif de corail à 60 milles de Nouméa et s'y perdit. Il avait navigué pendant toute la guerre de 1914-1918 sans une avarie, malgré mines et torpilles.

Au cours de la Grande Guerre, nombre de grands voiliers désarmés furent remis en service. Le manque de tonnage dès 1915 se faisait durement sentir et ne fit que s'accentuer avec les torpillages. Tous les clippers susceptibles de naviguer furent armés et naviguèrent en convois escortés. Beaucoup d'entre eux furent coulés par les mines, les torpilles et les croiseurs corsaires allemands.

Mais après l'armistice ces grands navires à voiles ne furent plus employés. Ce n'est pas sans mélancolie que les vieux marins (ceux de ma génération) voient tous ces beaux navires abandonnés dans le fond des ports ou les canaux maritimes; rongés par la rouille, leur gréement en lambeaux, ils s'effritent peu à peu sous l'action impitoyable du temps.

Seuls, quelques navires écoles, quelques voiliers des pays scandinaves, font revivre encore la beauté, l'élégance et la grâce de ces merveilleux vaisseaux chargés de voiles blanches courant au large ou dressant au mouillage les fines mâtures élancées qui émerveillaient nos aïeux.

G. LE BLÉVEC,
Capitaine de vaisseau.

PERSPECTIVES ALLEMANDES

Voilà six mois que M. Adolf Hitler est chancelier du Reich, quatre mois que les électeurs allemands ont assuré au mouvement dont il est le créateur et le chef une victoire décisive. Où en est l'Allemagne, où en est la « révolution nationale? » Questions auxquelles il n'est point facile de répondre. Non seulement parce qu'une presse muselée et un régime de terreur rendent nécessairement l'Allemagne assez impénétrable, mais aussi parce que sous la rigide façade dictatoriale la situation continue à évoluer de jour en jour. Certes, il s'agit moins de faits que de courants et de tendances. Mais ce sont les déplacements d'impondérables qui donnent son véritable caractère à une révolution, surtout quand il s'agit d'une révolution psychique. Lorsque ces lignes paraîtront, bien des choses se seront déjà modifiées en Allemagne. Essayons néanmoins de jeter un coup d'œil d'ensemble sur les divers aspects que présente le IIIe Reich au seuil de cet été 1933.

I

LES RESSORTS MORAUX

Malgré certains symptômes dont nous parlerons tout à l'heure, le mouvement populaire qui a porté les nationaux-socialistes au pouvoir et l'enthousiasme que la révolution nationale a éveillé dans les masses ne semble pas avoir faibli, au contraire. Chaque jour le national-socialisme

compte de nouveaux adhérents et ce sont, comme il est de règle, les recrues de la onzième heure qui se montrent les plus zélées. La manière forte dont usent les dirigeants a fait merveille. Ils peuvent dissoudre les partis les plus enracinés, les plus nombreux, supprimer d'un trait de plume des syndicats puissants et quasi séculaires, personne ne proteste. Les anciennes formations ouvrières viennent se fondre sans difficulté dans les organisations proprement hitlériennes et le Dr Ley règne en maître sur l'Allemagne « corporative ». Entre temps, les nazis ont inventé une nouvelle formule : la « révolution totale ». Tout est à la « totalité ». Le national-socialisme doit absorber toutes les branches de la vie allemande, faire le vide autour de lui. Le programme est en train de s'exécuter et l'on ne perçoit aucun élément de résistance. Car le succès va au succès, surtout en Allemagne où l'absence de réactions politiques et de courage civique tient du miracle. Pour entretenir le sentiment public dans un état d'exaltation, on procède par manifestations grandioses. Les Hitlériens — je l'ai souvent noté — sont d'extraordinaires metteurs en scène. Un jour on brûle le Reichstag, punch suprême du régime weimarien. Le lendemain, homélie du Führer à Kœnigsberg, embrasement du Reich-Walhalla. Puis c'est l'ouverture triomphale du IIIe Reich à l'Opéra Kroll; les journées de boycottage officiel des Juifs; l'anniversaire de naissance d'Adolf Hitler; la fête du travail et les cérémonies de Tempelhof; le bûcher de Berlin où flambent les livres contraires au génie national; l'apothéose de Schlagetter promu au rang de héros national; la journée de deuil et de menace consacrée à l'anniversaire du traité de Versailles; la semaine de l'Aviation... Qu'inventera-t-on pour demain? Je ne sais. Mais on inventera sûrement quelque chose. Depuis Arminius, l'histoire d'Allemagne offre assez d'anniversaires pour qu'on aille de canonisation en canonisation. On y joindra quelques autodafés, car la vraie passion a besoin de haine. La tactique des dirigeants nationaux-socialistes consiste ainsi à frapper la sensibilité des foules et à la tenir en éveil. Faute de pain, on donne le cirque. Dans d'autres pays, cette tactique se retournerait contre ceux qui l'emploieraient. Mais il y a un côté wagnérien dans l'âme allemande qui la rend inépuisa-

blement friande de ces spectacles et de ces émotions. Et puis, ne l'oublions jamais, le national-socialisme s'appuie sur la jeunesse et la jeunesse aime l'enthousiasme.

Au surplus, le gouvernement hitlérien a accompli une série de gestes qui ne pouvaient que retentir favorablement sur la psychologie des masses. C'est ainsi que l'on a réduit les traitements des grands fonctionnaires et des édiles municipaux et cette mesure a été extraordinairement populaire. Un des reproches les plus graves que l'on ait adressés à la social-démocratie et aux partis « bourgeois » était, en effet, qu'ils s'étaient nantis de grosses prébendes sur toute l'étendue du Reich. La « révolution nationale », elle, bannit la « Corruption ». Elle fait officiellement une guerre sans merci aux « profiteurs ». Les procès sensationnels destinés à compromettre l'administration précédente se succèdent. Il arrive même, comme pour le scandale Gereke ou celui des « Laines du Nord » que les inculpés aient eu d'étroites accointances avec le parti hitlérien... Peu importe. La révolution doit être une « régénérescence morale ». C'est le règne de la « Vertu ». Il faut que le peuple allemand retrouve le sens de l'honneur, de l'idéal, de la dignité que le « marxisme », les « Juifs » et le traité de Versailles lui avaient fait perdre. Il faut qu'il se retrempe dans les sources pures du germanisme. Chaque Allemand doit désormais immoler son individu au culte de la nation et de la patrie. Et cette croisade morale — qui a des côtés bienfaisants et sympathiques et des côtés hypocrites et puérils — excite d'autant plus l'ardeur des jeunes qu'en temps de crise, et lorsqu'il faut mettre un cran à sa ceinture, l'Allemand découvre volontiers aux valeurs spirituelles une primauté que la moindre reprise économique leur ferait aussitôt perdre.

Si essentiel qu'il soit, l'aliment spirituel ne suffit pas, cependant, à entretenir la révolution. Le IIIe Reich se « radicalise » et l'évolution qu'il accomplit en ce moment même est à cet égard significative. Elle prouve que les dirigeants nazis se sentent obligés de donner de nouveaux gages à leur clientèle et que la « révolution » doit passer du stade des mots et des sentiments à celui des actes.

II

LA DICTATURE S'INSTALLE

Pour résoudre ce problème — ou pour faire semblant — il faut que la dictature nationale-socialiste ne rencontre plus aucun obstacle, aucune gêne, même — j'allais dire surtout — du côté de ses alliés conservateurs. Il faut qu'elle s'installe en maîtresse absolue des destins allemands. C'est précisément ce qu'elle est en train d'accomplir. Le fait saillant de ces dernières semaines est, en effet, que le gouvernement hitlérien a réduit à l'impuissance, puis au néant, les partis qui subsistaient. Il ne s'agit pas des communistes — pulvérisés dès le premier jour — ou des socialistes, d'abord tolérés au Reichstag, bien que leurs chefs fussent incarcérés ou en fuite. Non. Il s'agit des nationaux allemands, grâce à l'appui desquels Hitler est parvenu au pouvoir et du parti du Centre qui lui avait accordé les pleins pouvoirs. La désolidarisation du gouvernement nazi et des « deutschnationalen » — dont la démission forcée de M. Hugenberg et la dissolution de ses « anneaux de combat » sont le symbole — est un événement de première importance qui illustre l'évolution qui est en train de se réaliser. Il n'est pas jusqu'aux jeunes « Casques d'acier » qui ne soient passés d'office sous la férule hitlérienne. Désormais la « vieille droite » allemande est matée au même titre et dans les mêmes conditions que la « vieille gauche ». Quant au Centre, ses jours, à l'heure où j'écris, sont comptés. Le Dr Goebbels vient de lui adresser une déclaration de guerre en règle. Déjà le parti catholique bavarois est dissous. Le comte Quadt qui le représentait au sein de la Commission gouvernementale de Bavière a donné sa démission. La dissolution imminente du fameux parti du Centre, pivot du régime weimarien et de la politique allemande depuis quinze ans, est un autre événement considérable qui marque la progression de la « révolution nationale ». Peut-être cependant le morceau catholique sera-t-il plus difficile à digérer, sinon à absorber, que le morceau conservateur. Les rapports du parti Catholique et du IIIe Reich constituent, en effet, l'un des pro-

blèmes les plus graves et les plus lourds de conséquences qui se posent actuellement en Allemagne — et à Rome.

III

LA QUESTION CATHOLIQUE

Ce problème a deux aspects. Un aspect doctrinal. Un aspect politique. Du point de vue doctrinal, pas de doute possible. National-socialisme et Christianisme sont incompatibles. Le national-socialisme est « païen ». Profondément nietzschéen (et qui a plus détesté le Christ que Nietzsche?) il exalte toutes les notions antichrétiennes, il est l'envers même de l'Évangile. La croix gammée est une anti-Croix. « Los von Juda und los von Rom », voilà le cri de ralliement des nazis. « La guerre, par tous les moyens, doit être déclarée par nous à l'empiétement de l'étranger dans notre culture. Nous nommons en première ligne la juiverie avec ses alliés : Rome et la franc-maçonnerie », a écrit Otto Strasser. Gottfried Feder, Rosenberg — les doctrinaires du parti — se sont évertués à tourner le dogme chrétien en dérision. Maintes fois, ils ont déclaré que le premier « postulat » du relèvement de l'Allemagne était « l'exil du crucifix » et l'un des articles essentiels du programme hitlérien, la « national-socialisation » de l'école (c'est-à-dire la fin des libertés confessionnelles en matière d'enseignement).

Cette formidable poussée antichrétienne et plus spécialement anticatholique avait nécessairement ému l'épiscopat allemand, lorsque le mouvement hitlérien prit des proportions inquiétantes. Dès 1930, l'évêque de Mayence sonne l'alarme. Son vicaire général, Mayer, pose le problème dans une lettre au clergé : *Kann ein Katholik nationalsozialist sein?* et la réponse est négative. L'évêque de Berlin s'émeut à son tour. En novembre 1930, les cardinaux Faulhaber, évêque de Munich, et Bertram, évêque de Breslau, prononcent — sans nommer Hitler — des condamnations doctrinales; ils s'élèvent notamment contre la « glorification de la race ». En 1931, les évêques de Bavière et de Rhénanie adressent à leur clergé des instructions précises qui reviennent à jeter l'interdit sur le national-

socialisme. La position du haut clergé catholique est donc nette. Non seulement il met ses fidèles en garde contre la doctrine hitlérienne, mais il la déclare contraire au christianisme. Et Rome l'approuve.

Il ne faudrait pas croire, cependant, que cette attitude fût aussi celle du parti du « centre ». Vis-à-vis du hitlérisme, le centre — en tant que parti politique — évolue. En 1930, en 1931, il est encore, dans son ensemble, antihitlérien. Dès 1932, sans le dire expressément, il recherche nettement l'alliance avec Hitler. Pourquoi? Pour des raisons multiples. D'abord parce que ses dirigeants sentent bien que le mouvement hitlérien représente une lame de fond de la nation et que toute la jeunesse l'appuie; dès lors il ne peut pas, il ne veut pas être emporté par elle. Ensuite parce que l'aile droite du centre cherche avant tout à se dégager de l'alliance socialiste. Le centre, en troisième lieu, a casé une nombreuse clientèle dans les emplois publics. En cas de victoire hitlérienne, il craint son congédiement. Il essaye enfin, coûte que coûte, de maintenir le régime sur le plan démocratique, préférant une dictature hitlérienne à une restauration monarchique. Il craint plus les « réactionnaires » du Herrenklub que les « nazis » sortis du peuple, précisément parce qu'il entend rester en harmonie avec le peuple. Par-dessus tout, il veut sauvegarder ses libertés, ses privilèges scolaires et il estime qu'il ne les sauvegardera qu'en composant avec Hitler. Ces mobiles ont inspiré la subtile politique du centre vis-à-vis des nazis pendant l'année 1932. Malgré les polémiques passionnées, les insultes, les coups auxquels on se livre de part et d'autre, entre dirigeants on ne perd pas le contact, fût-ce secrètement. Entre deux injures publiques, Hitler et Brüning échangent même des politesses...

Le 30 janvier 1933, changement total : Hitler prend le pouvoir. Le 5 mars, il triomphe. Le « national-socialisme » devient le régime légal de l'Allemagne. Le centre accorde au nouveau gouvernement les pleins pouvoirs.

Il est vrai que, dans sa déclaration ministérielle, le Chancelier Hitler s'est posé en champion du christianisme, a déclaré la guerre à l'athéisme et a pris soin d'adresser au Saint-Siège un couplet très déférent et même empressé, où il spécifiait

que les concordats seraient scrupuleusement respectés (ce que les hitlériens avaient toujours refusé d'admettre lorsqu'ils étaient dans l'opposition). L'Église saisit aussitôt le joint qui lui est offert pour sortir de l'impasse dans laquelle elle se trouve. Car elle est prise entre les condamnations qu'elle a prononcées et son principe immuable qui est de reconnaître l'autorité légale qu'un pays s'est donnée. Le 29 mars, une conférence des évêques catholiques se tient à Fulda. On y retire l'interdit jeté sur le parti hitlérien par le clergé de certains diocèses. « Prenant acte des déclarations rassurantes du Chancelier à l'égard des catholiques, est-il dit dans le communiqué qui clôt les délibérations, l'épiscopat croit pouvoir espérer que les interdictions et avertissements d'un caractère général ne doivent plus être considérées comme nécessaires ». Une note officieuse de l'*Osservatore romano* signale toutefois que « l'Épiscopat allemand n'a nullement révoqué à Fulda les mesures prises contre le hitlérisme, mais les a suspendues ». Tour à tour les évêques interviennent dans leur diocèse. Ils se prononcent pour le ralliement au régime « légal », non cependant sans certaines réserves. L'archevêque de Paderborn écrit le 12 avril : « Remplis d'amour pour leur patrie dont ils aident de toutes leurs forces le relèvement national, les évêques voient avec le plus grand souci que pour beaucoup de citoyens fidèles, les jours de relèvement national sont devenus des jours d'amères souffrances qu'ils n'ont pas méritées. » Même note, le 25 avril, dans la déclaration des évêques rhénans : « Nous déplorons tout ce qui éveille chez nous et à l'étranger une impression de dureté et d'injustice... » Les évêques de Bavière se félicitent « que le nouveau régime veuille régénérer la foi chrétienne, purifier les mœurs et entretenir de bonnes relations avec l'Église », mais ils ajoutent que la « direction des affaires de l'Église doit rester entre les mains du clergé. et que la création d'une Église nationale constituerait une apostasie ». Le cardinal Bertram, le cardinal Faulhaber insistent sur la « régénérescence morale », promise par Hitler et sur le principe d'autorité qui est conforme à ceux de l'Église.

De leur côté, les instituteurs catholiques, réunis le 25 avril à Cologne, se rallient à l'unanimité à ce nouveau régime et les syndicats catholiques, après la mainmise sur les syndicats

socialistes, se soumettent sans mot dire au pouvoir absolu de M. Ley. On aurait tort, cependant, de croire que cette évolution s'effectue sans heurts. Un nombre considérable de personnalités catholiques de premier plan sont incarcérées — comme le Dr Hermès, MM. Mœning, Stocki, Maus, le Père Sthratmann, etc..., ou obligées de chercher la sécurité à l'étranger. D'autre part, les bagarres survenues au cours du Congrès catholique de Münich ont révélé, sous les dehors officiels, la fermentation qui existait.

M. von Papen est allé à Rome à Pâques. Son voyage avait pour objet d'établir un *modus vivendi* correct, sinon cordial, avec le Saint-Siège. Mais M. von Papen chercha plus. Il désirait obtenir l'autorisation de créer un nouveau parti : « Aigle et Croix » qui aurait remplacé le Centre. Il demandait aussi la nomination d'un « Primat de Germanie ». Rome refusa les deux choses. Excessivement inquiet de la situation allemande, inquiet même de voir les masses et notamment la jeunesse à ce point inféodées au hitlérisme qu'un danger de schisme pourrait ne pas être à écarter, le Saint-Siège, croyons-nous, se laisse guider par deux préoccupations essentielles : celle, d'abord, de garder des contacts assez étroits avec la dictature hitlérienne pour limiter son action en matière religieuse et sauvegarder les positions catholiques; celle, cependant, de ne pas accorder au nouveau régime des armes qui pourraient se retourner contre l'Église.

Situation excessivement délicate et périlleuse. On est placé devant un dilemme. Le mouvement hitlérien est sorti des profondeurs du peuple. Il s'explique par la détresse économique, par la ruine des classes moyennes, par le chômage intensif. C'est un acte d'espoir et de foi dans les vertus nationales. Il comporte même un certain idéal de sacrifice, de purification, voire d'ascétisme qui cadrent avec les préoccupations religieuses. On condamne la corruption, le « nudisme », la littérature pornographique. On ferme d'obscènes lieux de débauche. On se place sous le signe de la Vertu. Comment l'Église rejetterait-elle cet élément-là du national-socialisme? Comment se dresserait-elle contre un mouvement essentiellement populaire et animé de certains mobiles mystiques?

Mais, il y a l'envers de ce beau décor. Le côté païen

de l'idéologie hitlérienne. L'appel aux instincts les plus violents, les plus intolérants. La négation de ce que le christianisme représente de charité, de justice, de fraternité, de douceur, d'amour; en un mot l'essence même de l'Évangile. Hier encore ne lisait-on pas dans le journal du comte Reventlow : « L'ascète crucifié est un dieu pour vieillards et pour malades. Notre jeunesse est religieuse, certes, mais elle est aussi païenne, parce qu'elle est allemande. Ainsi elle a une vie intérieure plus intense que bien des chrétiens, mais si vous lui reprochez d'être athée et superficielle, vous la calomniez et vous faites outrage au sentiment religieux profond de nos âmes nordiques et allemandes. C'est au nom de la croix gammée, de l'antique symbole nordique de la vie et non pas au nom du Golgotha que l'Allemagne fête aujourd'hui sa résurrection. »

Tout le problème spirituel de la révolution hitlérienne tient dans cette phrase. Mais, dès lors, comment concilier la croix gammée et la Croix tout court?

Il n'y a pas cependant que ce problème spirituel pour l'Église. Il y a aussi un problème temporel. Le Dr Gœbbels affirmait l'autre jour que les nationaux-socialistes savaient mieux qu'elle ce qui convenait aux intérêts catholiques. Une telle interprétation de la « hiérarchie » est-elle tolérable?

M. von Papen est retourné à Rome. A l'heure où j'écris, il poursuit de nouveaux conciliabules avec la secrétairerie d'État. Il s'agit maintenant d'obtenir la substitution d'un concordat général entre le Saint-Siège et le Reich aux concordats particuliers que Rome a conclus avec la Bavière, l'État de Bade et la Prusse. Donnant, donnant. Berlin reconnaîtrait à l'Église, par un statut désormais unifié, la consolidation d'un certain nombre de privilèges confessionnels. En échange, le Saint-Siège autoriserait la réunion des formations de la jeunesse catholique avec celle de la jeunesse hitlérienne; il donnerait son assentiment à la fusion des syndicats chrétiens dans le système corporatif national-socialiste; il inviterait les Évêques à prêter un serment de fidélité envers l'État, etc...

Quelles que soient les décisions qui interviendront et même dans le cas — fort probable — où un accord de ce genre est

établi, le divorce foncier qui existe *en soi* entre les principes chrétiens et l'idéologie nationale-socialiste subsistera. On aura beau entretenir soigneusement une équivoque, mettre l'accent sur le côté *moral* de la révolution hitlérienne, affirmer qu'il s'agit simplement de séparer le politique du confessionnel, — laisser à Dieu ce qui est à Dieu et rendre à César ce qui est à César, — les ferments d'un nouveau « kulturkampf » n'en sont pas moins d'ores et déjà jetés et il est impossible qu'un jour ou l'autre on n'en voie pas les effets se manifester dans les régions d'Allemagne où le catholicisme reste le plus profondément enraciné. Quand, comment, ces heurts, ces réactions se produiront-ils? C'est le secret de l'avenir. Mais ils se produiront. Les questions religieuses sont les seules — Dieu merci — auxquelles nul n'a jamais touché impunément.

Au demeurant, le national-socialisme s'en prend aussi au protestantisme. Il a déposé, sans ménagements, ses principaux dignitaires. Il prétend à un pouvoir discrétionnaire. De sa propre autorité, le gouvernement prussien a nommé un commissaire pour régler les affaires de l'Église protestante, sans même consulter les évêques. On se propose, en haut lieu, d'élaborer une nouvelle constitution des cultes protestants. De telles initiatives — et la brutalité avec laquelle on les déclenche — n'ont pas été sans émouvoir les milieux que le mirage hitlérien n'a pas complètement aveuglés. Bien qu'il soit réduit au silence, le vieux Maréchal a même tout récemment rendue publique une « lettre » adressée au Chancelier où il dit : « J'ai reçu de nombreuses lettres m'exposant l'inquiétude des chrétiens évangéliques allemands quant à la liberté intérieure de l'Église. Cette situation me cause beaucoup de soucis et ma conscience de chrétien évangélique et de chef de l'État me dicte de faire tout mon possible pour aplanir les discussions actuelles. »

Quand on considère les circonstances dans lesquelles un tel message a été publié par la presse, on ne peut s'empêcher de penser qu'il s'agit là d'un blâme formel adressé par le Président du Reich aux menées hitlériennes en matière religieuse. Et, tout d'un coup, l'on découvre ainsi quels doivent être les véritables sentiments du Maréchal et de ses impru-

dents conseillers devant les conséquences de la révolution qu'ils ont mise en mouvement...

IV

LES PERSÉCUTIONS CONTINUENT

Cependant la lutte avec les nationaux allemands qui s'est terminée par la retentissante démission de M. Hugenberg et la dissolution du centre ne doivent pas détourner l'attention des persécutions que le régime hitlérien poursuit dans l'ombre aussi bien vis-à-vis des Juifs, des pacifistes, des démocrates impénitents que d'un grand nombre de catholiques et d'une manière générale de tous ceux qui ne dissimulent pas leur hostilité au régime. Non seulement la terreur continue, mais elle s'organise. Elle est devenue un élément de la vie quotidienne. Tous les jours on arrête des gens. La délation se donne libre cours. On a dû former de nombreux camps de concentration pour y parquer les adversaires notoires du régime. Ces camps sont bondés. On en crée constamment de nouveaux, même pour les femmes. Bien qu'il soit impossible de déterminer exactement le nombre des détenus, des informations dignes de foi laissent supposer qu'il s'élève à plusieurs dizaines de mille. Bien entendu ces camps sont soumis à une discipline rigoureuse. C'est, dans toute sa gloire, le règne délicieux du « Feldwebel ». Au camp de D..., par exemple, les intellectuels doivent subir une « éducation patriotique » administrée par des sous-officiers de l'ancienne armée. On devine ce que cela doit être... Si certains prisonniers protestent par trop, il sont dirigés vers des sections spéciales où, quel que soit leur âge, ils sont astreints à des exercices corporels. Pour « mettre au pas » les nouveaux arrivants, on commence par leur appliquer vingt-cinq coups de fouet sur le corps nu. Ce procédé est répété deux jours après. En outre les geôliers, qui sont des S. A., s'amusent à obliger leurs hôtes à se livrer à des exercices grotesques et humiliants. Tentent-ils de s'évader, que l'on tire sur eux comme sur des lapins. A X... quarante prisonniers politiques ont déjà été tués. Lorsqu'on libère un prisonnier « corrigé », on le contraint aupara-

vant à signer une déclaration dans laquelle il reconnaît qu'il s'était fait arrêter par « mesure de précaution », qu'il a été parfaitement traité et que le cas échéant, il est tout prêt à retourner au camp. De cette manière, sa langue est liée. Dans plusieurs camps, les prisonniers sont divisés en classes et les « intraitables » (troisième classe) subissent un sort véritablement infernal. On arrive à les battre jusqu'à l'évanouissement. Parfois on les oblige à se lever au milieu de la nuit et à faire l'exercice dans la cour, sous la pluie, vêtus de leur seule chemise. En cas de maladie, ils ne sont jamais soignés.

On pourrait dresser une longue énumération de ces faits monstrueux qui jettent sur la dictature hitlérienne un opprobre qu'elle n'effacera pas. Et l'on comprend dès lors, quand une simple délation peut vous envoyer dans un pareil séjour, que la terreur qui règne en Allemagne invite les gens à un mutisme et à une prudence absolus. C'est ainsi que si un ouvrier déclare dans un café que le refus du Chancelier de toucher son traitement n'est qu'une comédie, il est immédiatement traîné en justice et, malgré ses dénégations, condamné à un an et demi de prison. C'est ainsi que si d'autres ouvriers osent porter à leur boutonnière les insignes d'associations dissoutes — comme celle du parti social-démocrate — ils sont condamnés à des peines allant de trois mois à dix mois de prison, etc...

En Silésie, en Saxe, en Thuringe, les S. A. se sont récemment distingués par leurs brutalités. Ils dressent des « listes noires », arrêtent les gens qui ne leur plaisent pas et les conduisent de force au tribunal, en affirmant qu'ils ont trouvé des armes cachées chez eux. Il serait facile de citer les noms des personnalités politiques de premier plan appartenant à l'ex-parti social-démocrate, et qui ont été lynchées, lapidées, rendues infirmes pour le reste de leur vie par ces énergumènes. Des groupes terroristes nationaux-socialistes procèdent actuellement dans les pays rhénans, notamment dans la région de Cologne et du Bas-Rhin, à des arrestations en masse de femmes et d'enfants de leurs adversaires politiques réfugiés ou introuvables.

La persécution des juifs se poursuit de son côté d'une manière qui, pour n'être plus aussi bruyante qu'aux premiers

jours, n'en est pas moins méthodique et « totale ». On ne s'en prend pas aux grands Israélites qui continuent à faire leurs affaires assez tranquillement. Non, c'est le juif moyen, le petit juif qui sont condamnés à périr par asphyxie. Personne n'achète plus chez eux, de peur des représailles des S. A. On n'ose même plus leur vendre ce dont ils ont besoin pour se ravitailler. L'Association des grossistes de l'alimentation vient de les rayer de leur clientèle.

Il est probable que les dirigeants du régime, si résolus qu'ils soient à réduire leurs adversaires à l'impuissance, se rendent compte eux-mêmes de ce que ces procédés ont d'odieux et par conséquent de dangereux. Sans doute voudraient-ils calmer le zèle de leurs troupes. Le comte Reventlow lui-même, dans un message confidentiel adressé au Chancelier lui a fait part de ses inquiétudes et de son indignation. Mais comment arrêter des instincts brutaux qu'on a excités et déchaînés? Comment s'étonner des excès qu'ils produisent?

V

LA MILITARISATION DE L'ALLEMAGNE

Or non seulement le gouvernement ne fait rien pour ramener un peu de calme dans les esprits surchauffés, mais il s'emploie à les tendre au maximum. L'Allemagne entière est soumise à une militarisation intensive, à la fois d'ordre intellectuel et matériel. Cela pour plusieurs raisons. D'abord parce que c'est un moyen de tenir son monde dans la main et particulièrement la jeunesse. La militarisation est un des articles essentiels du programme de redressement moral. Le chômage, en effet, jette sur le pavé des millions de jeunes gens que l'oisiveté pervertit. En les incorporant dans des formations mi-militaires mi-civiles, on les retrempe dans une discipline nécessaire. En outre, cette armée de jeunes est la véritable force du régime. C'est grâce à elle qu'il s'implante dans le pays et qu'il sera quasiment impossible à déraciner. Enfin, l'enrôlement de la jeunesse diminue le chômage et procure pour les travaux publics, voire privés, une main-d'œuvre presque gratuite. Ainsi une véritable

conscription est-elle organisée en Allemagne et la Reichswehr se double tous les jours d'une armée que l'on entraîne méthodiquement aux exercices de la guerre et qui est déjà fort bien encadrée par les S. A. et les Casques d'acier.

A Genève, M. Nadolny gémit consciencieusement sur le « dénuement » militaire de l'Allemagne, sur l' « insécurité » dans laquelle elle est plongée et sur l'injustice intolérable qui laisse son pays désarmé avec une armée squelettique dépourvue de matériel, au milieu de peuples « armés jusqu'aux dents ». Ce thème, que nous connaissons bien, fait l'objet de tous les discours officiels qui se succèdent en Allemagne depuis des années et le chancelier Hitler l'a largement repris à son compte le 18 mai. On sait à quel point cette position purement politique concorde mal avec les faits. Dans un récent article de l'*Illustration* M. André Tardieu a parfaitement brossé le tableau des manquements militaires de l'Allemagne et dénoncé la vaste hypocrisie sur laquelle repose la conférence du désarmement. On s'étonne seulement, puisqu'il était au pouvoir au moment où la dite conférence s'est ouverte (c'est-à-dire au moment même où il fallait poser le problème sur son vrai terrain) que M. Tardieu n'ait pas fait valoir les arguments qu'il développe aujourd'hui avec tant de vigueur. On s'étonne surtout qu'il reproche si âprement à ses successeurs un silence auquel il s'est lui-même conformé. Encore ce silence n'est-il plus intact, puisque M. Massigli, sous les ordres de M. Paul-Boncour, l'a déjà plusieurs fois rompu.

Depuis l'avènement des Hitlériens, les faits dénoncés par M. Tardieu se sont certainement accrus. La militarisation du Reich et, dans une certaine mesure, son réarmement se développent de jour en jour. On en a des preuves matérielles. C'est ainsi que les jeunes troupes du Casque d'acier — celles qui sont passées aux nazis — rivalisent avec les S. A. dans une préparation militaire soigneusement étudiée. Récemment, il s'est tenu à Halle des manœuvres avec les moyens techniques les plus raffinés : voitures téléphoniques, signalisations lumineuses, etc. Les jeunes Casques d'acier reçoivent d'ailleurs comme convocation des ordres ainsi libellés : « Exercice de campagne avec équipement complet », et la plus importante des organisations régionales — celle de l'Allemagne centrale —

définit ainsi l'éducation militaire qu'elle poursuit : « conquête du terrain, service technique de transmission, exercice de défense contre les gaz, liaison avec l'aviation, etc... » Le caractère militaire des formations hitlériennes est d'ailleurs si bien reconnu qu'il vient d'être prescrit que désormais les officiers et les soldats de la Reichswehr devront échanger le salut militaire avec les organisations de défense nationale. Dans la région industrielle de l'ouest, les salles de gymnastique et les terrains de sport sont mis à la disposition des troupes d'assaut et des Casques d'acier pour leurs exercices militaires. La militarisation s'étend jusque dans les universités. Des chaires de sciences militaires y sont créées. Le sens de cet enseignement est précisé de la manière suivante : « Toute la technique, toute l'économie, la nation entière doivent être au service de la guerre. Le peuple entier et la jeunesse en particulier doivent être militarisés jusqu'à la dernière fibre. » Les universités vont-elles être réduites au rôle de casernes? On se le demande. En effet, les étudiants doivent commencer leur journée par l'exercice. Quelques protestations du personnel enseignant sur les retards ainsi causés aux cours sont restées vaines. Les postes de T. S. F. diffusent de leur côté des conférences sur « l'éducation militaire corporelle et morale dans les écoles allemandes » et « l'heure de la jeunesse » introduite dans les émissions régulières pour les écoles comprend dans son programme la préparation militaire.

L'effort de militarisation est naturellement poursuivi avec plus de vigueur encore dans le domaine technique. A l'heure actuelle, il porte essentiellement sur trois branches : 1° L'équipement du soldat (on fabrique des uniformes en série). 2° L'industrie automobile. Elle se manifeste par des subventions massives accordées par le Reich aux fabricants de voitures automobiles et récemment le chef de la section des « colonnes automobiles militaires » du parti national-socialiste — (formation qui est destinée à compléter les parcs automobiles de la Reichswehr) — a précisé, dans un discours prononcé à Munich, les mesures qu'on allait prendre pour intensifier la production automobile aux fins militaires. 3° L'aviation allemande. Prise en main par M. Gœring, l'aviation fournit un effort considérable. Tous les pilotes

nationaux-socialistes viennent d'être versés d'office dans l'association de l'aviation sportive allemande. Or on sait ce que signifie le mot « sport » en langage national-socialiste. S'il fallait le préciser, les dirigeants d'ailleurs s'en chargeraient. C'est ainsi que le général von Epp, commissaire du Reich en Bavière, vient de déclarer : « Le sport lui-même n'est rien, c'est la préparation militaire qui compte... » et que M. von Tschammer, commissaire du Reich et chef des associations sportives a annoncé de son côté : « Je conduirai les destinées du sport allemand en soldat et non en bureaucrate..., j'espère pouvoir mettre à la disposition du Führer, après une année de travail, une armée sportive sur laquelle il pourra compter. » D'ailleurs, M. Gœring n'a-t-il pas dit : « Le sort de l'Allemagne se jouera dans les airs » et pour justifier un vaste mouvement « national » en faveur de la « défense aérienne », n'a-t-il pas, tout récemment, suscité cette magnifique histoire des « avions inconnus » qui, s'ils sont présumés étrangers, rappellent trop ceux de Nüremberg et s'ils sont présumés communistes (c'est le mot d'ordre actuel) rappellent trop l'incendie du Reichstag? En fait, l'industrie de l'aviation est en pleine effervescence. M. Gœring vient d'accorder cinquante millions de marks de subvention aux usines bavaroises pour la fabrication de moteurs en série. D'importantes usines, dont je pourrais citer les noms, ont reçu de leur côté des commandes. Ces commandes d'ailleurs ne se limitent pas à l'aviation. L'artillerie lourde, les tanks en ont leur part. On pourrait également citer d'autres usines qui, soit en liaison avec certains pays étrangers, soit par leurs propres moyens, fabriquent actuellement des obusiers de quinze centimètres, des obus pour gros calibres, des armes d'infanterie et des tanks. On voit que, dès que la « commission automatique et permanente de contrôle » sera créée à Genève, elle aura du pain sur la planche!...

VI

LA « HITLÉRISATION » INTELLECTUELLE

Dans tous les domaines, d'ailleurs, la national-socialisation se poursuit et le Dr Gœbbels, ministre de la propagande

— le budget de son département vient d'être doté d'un fonds annuel de 14 millions de marks — organise une croisade qu'il entend bien gagner. « Notre tâche, a-t-il annoncé, est de convertir toute la nation à nos principes. Nous prouverons au plus ombrageux que notre route est la seule bonne. »

Nous avons déjà dit que l'Université, l'École se plieraient désormais aux disciplines militaires. C'est dire qu'elles se plieront d'abord aux disciplines intellectuelles. Toute une littérature, toute une pédagogie sont en train de naître à l'usage officiel du national-socialisme. Elles sont mises à la disposition des instituteurs et des professeurs. Récemment on a inauguré à Madgebourg une exposition consacrée à ce nouvel arsenal culturel. Les livres contraires au « génie allemand » ayant été jetés à la flamme au bûcher de Berlin, il ne sera plus toléré qu'une littérature proprement allemande et « raciale ». Une « fédération des Écrivains allemands » vient de se constituer. Elle est naturellement nationale-socialiste et comprend toutes les branches de l'activité intellectuelle. Une « section officielle des Bibliothèques et des Archives » qui a pour mission de purger les bibliothèques allemandes de tous les ouvrages « indésirables » qui y figurent encore a été créée également. Le Ministère de l'Intérieur comporte un haut fonctionnaire de plus, « l'expert en matière raciale ». Il tranchera les cas douteux...

D'un autre côté, la mainmise sur le cinéma, sur le théâtre s'effectue méthodiquement. Le « Deutsche Theater » de Berlin — l'ancien théâtre de Max Reinhardt — donne le « la ». On vient d'y monter un « Guillaume Tell » parfaitement orthodoxe et les théâtres de province sont invités à le reprendre. On sait que la pièce de Hans Johst consacrée au « Martyre de Schlagetter » est devenue également un spectacle « officiel » et a été représentée sur toutes les scènes allemandes. Gare au théâtre qui aurait le malheur de produire un opéra, une comédie, une opérette contraires à l'esprit « national » ou seulement suspect! Il serait immédiatement « mis au pas ». Mais ce risque n'existe pas. Comme la production théâtrale d'essence nationale-socialiste n'est pas encore très abondante (cela viendra), on reprend les classiques et on invite les jeunes auteurs à s'inspirer des thèmes de la « révolution nationale »

pour mettre au monde de nouveaux chefs-d'œuvre. Les « poètes officiels » ont un beau champ d'activité devant eux en Allemagne... La philosophie aussi. Car, bien entendu, il faut rendre le mouvement « métaphysique » pour lui donner ses lettres de naturalité auprès de l'esprit allemand. Et chacun de se donner beaucoup de mal pour rattacher l'idéologie hitlérienne aux plus pures traditions du germanisme et de l' « aryanisme ».

Toutefois ces manifestations entretiennent bien une flamme et cette flamme est indispensable pour nourrir l'enthousiasme hitlérien. Mais elles ne nourrissent que l'esprit...

VII

SITUATION ÉCONOMIQUE

Or, la situation économique non seulement reste précaire, mais elle s'aggrave. Là réside pour les dirigeants du IIIe Reich le vrai point noir.

Certes, il est malaisé de savoir exactement où en est l'Allemagne du point de vue économique, car la presse est muselée et les statistiques sont manipulées dans le sens que l'on devine. D'autre part, la saison où nous nous trouvons apporte toujours une détente dans le chômage. Les travaux des champs, ceux de la construction absorbent normalement une assez grande quantité de main-d'œuvre pendant l'été. Malgré ces circonstances, l'avènement du national-socialisme bien loin de procurer au peuple allemand les améliorations magiques qu'il escomptait, a très certainement envenimé la situation économique et financière du pays. En dehors des industries auxquelles l'équipement des formations militaires et le réarmement clandestin ont donné des coups de fouet (comme le tissage, l'automobile, le bois pour l'aviation, les moteurs d'avion, etc.), la dépression ne fait que s'accentuer. Toutes les valeurs de Bourse spécialement allemandes sont en baisse depuis trois mois. Le chiffre d'affaires des établissements industriels accuse d'année en année des moins-values qui s'accentuent. Le nombre des faillites augmente. Des usines comme le Konzern Mannessmann travaillent à 40 p. 100 de leur pro-

duction normale; l'A. E. G. à 50 p. 100. Dans la région de Dusseldorf, la construction mécanique ne produit que le tiers de sa capacité de rendement et encore use-t-on du « dumping » à tour de bras. La chute des exportations de fer et d'acier ne cesse de se développer. Or l'industrie du fer est une des sources d'exportation les plus importantes du Reich. La balance commerciale reflète d'ailleurs cette situation. Mois par mois elle enregistre une diminution constante des exportations, par rapport aux exercices précédents. Arme à double tranchant. Car c'est précisément ce motif que le Dr Schacht a invoqué pour prononcer le moratoire des transferts de la dette commerciale allemande. Ainsi ce sont les créanciers privés du Reich qui payent les pots cassés par les menées hitlériennes et leurs contre-coups économiques. La farce était facile à prévoir. Il était certain que les dirigeants allemands rendraient les « juifs et les pro-juifs » du monde entier responsables du boycottage des produits allemands et saisiraient avec empressement cette occasion de monter une nouvelle faillite... « Vous ne voulez plus de nos exportations? Tant pis pour vous, vous ne serez plus payés. » Il est vrai que le jeu est dangereux, car si l'Allemagne, puissance industrielle et ouvrière par excellence, voit encore se réduire et cette fois pour des motifs politiques, les débouchés dont elle a strictement besoin pour vivre, la crise dont elle souffre plus que quiconque se transformera en catastrophe. Déjà, malgré les consignes officielles, l'inquiétude des milieux économiques est patente. Les manifestations verbales du régime sont elles-mêmes pleines de contradictions, et s'il y avait une presse libre, les Allemands ne manqueraient pas de les relever. C'est ainsi que le Dr Gœbbels reconnaissait dans son discours de Kœnigsberg que la situation économique du Reich ne s'était nullement améliorée au cours des derniers mois. « Les facilités de crédit, disait-il, ne se sont pas élargies, le chiffre d'affaires des entreprises n'a pas grandi, les exportations non plus. » Cette note pessimiste se retrouve dans tous les bulletins financiers des journaux. Mais cela n'empêche nullement les mêmes journaux de déclarer à une autre page qu'on relève des « signes évidents d'amélioration et de reprise ». Lesquels? On ne le dit pas...

VIII

SITUATION SOCIALE

Mais on souligne, par contre, que le chômage diminue à vue d'œil. A la fin de mai, il y aurait eu un million de sans-travail de moins que l'étiage maximum de cette année et soixante mille au-dessus de l'étiage le plus bas de l'année dernière. Si ce chiffre dont les hitlériens se rengorgent est exact et si on devait le prendre comme démonstration, il prouverait bien plus une augmentation qu'une diminution de chômage. Les hitlériens oublient de dire, en effet, qu'ils ont rayé du chômage tous les Israélites; qu'ils ont incarcéré des dizaines de mille d'individus dont une grande part devait toucher des allocations; enfin qu'ils ont incorporé dans les formations civilo-militaires plusieurs centaines de mille de jeunes gens qui ne comptent plus comme chômeurs. Ces diverses circonstances auraient du réduire l'effectif des « Arbeitlos » six ou sept fois plus qu'il n'est indiqué dans les statistiques. On est donc en droit d'en conclure que le chômage, bien loin d'avoir faibli a augmenté. Comment d'ailleurs n'augmenterait-il pas, puisque tous les indices économiques témoignent d'une diminution notable de la production industrielle?

C'est bien là que réside pour la dictature hitlérienne l'obstacle majeur. Hitler doit sa vogue à l'espoir que les classes moyennes ruinées, désorientées, réduites à la portion congrue et au chômage ont mis en lui. Que peut-il faire pour opérer le miracle qu'on attend? Quel est le secret qu'il porte en lui et qui l'autorisait à jeter l'anathème sur ses prédécesseurs?

Le secret? Un secret à la Trochu. J'ai lu très attentivement le fameux discours que le « Führer » a prononcé à Tempelhof le 1er mai, jour de la « fête du travail » et où il devait développer son programme économique et social, et, sans le moindre parti pris, je dois dire que je n'y ai trouvé que des mots. On entasse page sur page sans s'accrocher à une seule idée, à un seul projet consistant. Le degré de romantisme et de crédulité des foules allemandes se mesure aux transports d'enthousiasme qu'un aussi pauvre morceau de bravoure a déchaînés. En dehors de la création de

l' « armée du travail », le IIIe Reich n'a rien, exactement rien, à apporter au peuple allemand. Voilà le secret. Voilà la réalité. Mais cette « armée du travail », à quoi travaillera-t-elle? Et quand elle aura construit des routes, défriché des forêts, que fera-t-elle?... C'est ici que se posent sans doute les vrais problèmes de la politique extérieure allemande. Nous en parlerons dans un instant. Mais ces problèmes ne se posent que pour l'avenir. A l'heure actuelle, ils ne jouent qu'à l'état de ressorts, de mobiles. Or le temps presse et il faut donner aux masses les gages qu'elles attendent.

Leur donner quoi? Le socialisme. Le IIIe Reich n'est pas autre chose, en effet, qu'une vaste entreprise de collectivisme mais où l'individu conservera sans doute plus de personnalité que dans le « marxisme », parce qu'il s'agit d'un collectivisme à base paysanne. Ceux qui l'ont suscitée en croyant favoriser le retour à l'âge d'or du capitalisme individuel et de la féodalité économique et terrienne, n'auront pas assez de doigts pour se les mordre... On ne comprend rien en effet au mouvement qui bouleverse l'Allemagne si l'on n'admet pas qu'il est avant tout la révolte de classes moyennes contre l'état de choses qui les a dépossédées, contre le grand capitalisme, l'oligarchie des Konzern et celle de la social-démocratie qui vivait de pair avec eux et ne représentait qu'une certaine contre-partie sociale d'un certain système économique. — « Pourtant, dira-t-on, Hitler s'est posé en ennemi mortel du communisme, du socialisme et il les a déjà abattus sans pitié? » N'allons pas si vite...

Il est vrai que Hitler a jeté par-dessus bord les dirigeants (pauvres dirigeants!...) des partis et des syndicats d'extrême gauche. En tant qu'entités politiques, il les a pulvérisés. Mais a-t-il pulvérisé la substance de leur œuvre? Allons donc! Il est en train, tout au contraire de la mettre à nu, de lui redonner un essor, une fraîcheur, une puissance que jamais le socialisme n'a possédés en Allemagne, même au temps d'Ebert, alors que 45 p. 100 des électeurs allemands votaient « social-démocrate ». *Le IIIe Reich a détruit les dehors superficiels et académiques d'un socialisme administratif, arthritique et dépassé par les faits. Mais il a réveillé ses flammes originelles.* C'est pour cela qu'il a entraîné des masses derrière lui. Qu'on

lise *Mein Kampf* — la bible hitlérienne. Tout y est parfaitement expliqué. On y voit que Hitler se déclare l'adversaire du « marxisme » pour trois raisons. D'abord, parce que la doctrine marxiste est d'inspiration juive. Ensuite parce qu'elle crée un conflit direct entre le prolétariat et le grand capitalisme — qu'il appelle le « profitariat » — et que cette lutte de classes est épuisante pour la nation. Enfin parce que le véritable objet du marxisme est l'écrasement de la classe paysanne. Or, c'est par l'agriculture, le morcellement de la propriété, le droit sacré de l'exploitation directe que Hitler entend sauver son peuple. Il reconnaît lui-même que la cause profonde des désordres allemands se trouve dans le déséquilibre qui existe entre une industrialisation excessive et une paysannerie déficiente — et il a raison. Mais il oublie de dire que la responsabilité de ce désordre incombe à la mégalomanie de l'ère impériale. Hitler renvoie donc dos à dos le « prolétariat » et le « profitariat ». Les cinq remèdes qu'il préconise pour résoudre le problème social portent un coup droit au régime capitaliste. Il s'agit en effet : 1° d'abolir tous les revenus qui ne proviennent pas du travail; 2° de nationaliser toutes les sociétés d'exploitation, toutes les entreprises ayant un caractère d'utilité publique, telles que mines, électricité, transports, grande métallurgie, banques, etc.; 3° de nationaliser les grands magasins; 4° de procéder à une réforme agraire comportant une refonte du droit de propriété et du droit d'héritage, de telle sorte que la terre appartienne toujours à celui qui la cultive; que nul ne puisse désormais acheter une terre s'il n'a pas l'intention de la faire valoir. En outre, l'État doit posséder un droit de préemption et même d'expropriation lui permettant d'enlever aux grands propriétaires les terres qu'ils n'exploitent pas eux-mêmes pour qu'elles soient attribuées aux fils cadets des paysans exclus de l'héritage paternel — le droit d'aînesse étant rétabli. Toute hypothèque foncière doit être interdite. Toute terre hypothéquée doit revenir à l'État; 5° enfin, non seulement le régime hitlérien n'entend pas restreindre les charges sociales qui pèsent déjà d'un poids mortel sur les finances publiques, mais il compte, au contraire, les développer et c'est par l'intensification du système des assurances qu'il envisage

la solution des problèmes sociaux. Chaque ouvrier, chaque paysan doit jouir, à un moment donné de sa vie, de la même retraite que le fonctionnaire. Au reste, tous les Allemands, qu'ils soient propriétaires, chefs d'entreprises, employés de bureau, ouvriers d'usine, ouvriers des champs, sont désormais des fonctionnaires. Chacun n'a de raison d'être que si son intérêt particulier s'intègre dans l'intérêt général et se soumet à lui. L'individu n'existe plus en Allemagne. La liberté est un concept périmé. L'État commande tout, absorbe tout, suffit à tout. Le régime hitlérien, c'est l'étatisme intégral. C'est là où il s'apparente au bolchevisme, le bolchevisme étant essentiellement l'absorption de l'économie privée et de l'individu par l'État.

Il y a loin, on le voit, entre un tel programme et les mobiles qui ont déterminé les magnats de l'industrie, de la finance et les grands propriétaires terriens à installer le national-socialisme au pouvoir... On dira que ces principes peuvent s'étaler tout au long dans un livre, voire dans un programme d'opposition, mais qu'ils s'évanouissent dès qu'ils sont en contact avec les réalités. Oui et non. Il est évident que les dirigeants hitlériens n'arriveront pas à réaliser la « totalité » de leur programme social. Mais ils y tendront. Ne le voudraient-ils pas, qu'ils y seraient obligés; que dis-je, ils y sont déjà. Une lettre que j'ai reçue d'un Allemand (car il passe des lettres malgré la censure draconienne) me dit à propos d'articles que j'ai récemment publiés dans le *Temps* ou dans le *Journal de Genève* : « Votre jugement sur l'Allemagne actuelle est objectif, votre information complète, votre appréciation des faits juste. Vous me paraissez toutefois négliger un point de vue. *C'est que nous sommes déjà en plein communisme.* L'expropriation est à l'ordre du jour et le droit n'existe plus. »

A cet égard, la démission forcée de M. Hugenberg marque un tournant capital dans l'évolution du régime. Dorénavant, l'équivoque du 30 janvier est brisée. La « révolution nationale » que les « Barons » et les magnats de l'industrie et de l'agriculture avaient cherché à escamoter à leur profit leur tourne le dos — avant, sans doute, de se tourner contre eux. On dira que les trois hommes qui se partagent les

dépouilles de M. Hugenberg, MM. Darré, Schmitt et Gottfried Feder (l'un des doctrinaires les plus en vue du parti) représentent des tendances différentes et que si M. Darré et surtout M. Feder sont certainement « pro-révolutionnaires » en matière économique, M. Schmitt s'est toujours montré partisan, au contraire, des principes conservateurs les plus orthodoxes. D'accord. Mais le choix même de ces hommes découvre le *conflit interne* du IIIe Reich? Car au sein du parti hitlérien on trouve deux tendances parfaitement nettes : une tendance semi-révolutionnaire, adversaire de l'économie privée et une tendance libérale, qui lui est favorable. Quelle est celle qui l'emportera? La démission de M. Hugenberg ne fournit-elle pas déjà une réponse? Le craquement qui s'est produit dans la coalition gouvernementale s'est produit, en effet, plus tôt qu'on ne le pensait. Il semblait vraisemblable que l'été passerait sans changement et que l'évolution vers la gauche ne se manifesterait qu'au creux de l'hiver. Les événements ont marché plus vite qu'on ne le pensait. Cela prouve deux choses : c'est d'abord que malgré la révolution, malgré la dictature, l'Allemagne continue à « bouger » à un rythme rapide; c'est en second lieu — et ceci n'est pas le moins important à noter — que les dirigeants *doivent déjà percevoir certains signes d'impatience et de mécontentement dans les masses, pour qu'ils se soient décidés, si vite, à radicaliser leur politique économique et sociale.* Liés à un mouvement populaire, tout « chefs » qu'ils sont, ils doivent le suivre. Mais le suivre jusqu'où?

IX

POLITIQUE EXTÉRIEURE

Ici nous retombons dans le domaine extérieur. Car si la première loi de pesanteur que le mouvement hitlérien porte en lui le pousse logiquement vers une forme du collectivisme, l'autre loi le pousse vers une politique d'expansion territoriale et ces deux lois sont liées. Nationalement, économiquement, socialement, le national-socialisme conduit à la conquête du sol, c'est-à-dire à la guerre. Il est entièrement fondé, en effet, sur ce postulat : l'Allemagne ne peut trouver l'équilibre

social qui lui fait défaut que par la possession de nouveaux territoires. Là encore, pour y voir clair il faut aller aux sources. Le national-socialisme possède, en effet, une doctrine de politique extérieure très précise. Elle s'étale dans *Mein Kampf*. Il suffit d'en lire les passages essentiels pour voir combien il est facile de la concilier avec des sentiments pacifiques... « Je dois m'insurger, écrit Hitler, contre certains écrivains qui voient dans les conquêtes territoriales une violation du droit sacré des peuples et qui s'élèvent contre elles... Ils jettent dans les idées un trouble qui est extrêmement profitable à nos ennemis..., ils ôtent à notre peuple la volonté de parvenir à la seule situation qui lui permette de vivre. Aucun peuple ne possède même un mètre carré de terrain en vertu d'un droit supérieur ». Ayant posé ce principe qui abolit d'un trait de plume toute la construction sociale du monde depuis vingt siècles et laisse aux forces déchaînées le soin d'assurer l'ordre, l'équilibre et la conservation, M. Hitler assigne à l'effort allemand ce but unique : conquérir des territoires. Des territoires... Lesquels? Des colonies? En aucune façon. Il ne s'agit pas d'aller essaimer au loin.

« Il faut essentiellement restaurer en Allemagne une classe paysanne nombreuse qui assurera la nourriture, c'est-à-dire l'indépendance vis-à-vis de l'étranger, l'industrie et le commerce n'ayant plus à intervenir que comme des facteurs régulateurs. Une telle politique ne peut évidemment se réaliser au Cameroun!... » Donc, pas de dispersion. L'expansion territoriale allemande doit s'effectuer en Europe. C'est vers la Russie, vers les États secondaires qui l'entourent qu'il faut se diriger. La politique extérieure du IIIe Reich sera une « politique de l'Est » ou elle ne sera pas. « En livrant le peuple russe au bolchevisme, la Providence a donné à l'Allemagne un avertissement. Elle lui a ouvert les voies. » Certes, ces conquêtes, il faudra les faire par le fer et par le feu. « Nous, socialistes-nationaux, nous ne pouvons prendre devant Dieu et devant les générations futures la responsabilité de verser le sang allemand que pour la réalisation de notre but qui est de donner à notre peuple la place au monde qui lui revient. Nous prenons cette responsabilité devant Dieu en tant que créatures placées sur cette terre avec l'obligation de pourvoir par une lutte

perpétuelle à leur pain quotidien... Le sol sur lequel la race paysanne allemande pourra un jour pulluler justifiera ces sacrifices... Nos dirigeants pourront être momentanément condamnés pour ce qu'ils auront fait, l'avenir les absoudra... » Cependant, pour que la « politique de l'Est » puisse se réaliser, deux conditions sont indispensables; abattre la France; se ménager l'alliance de l'Angleterre et de l'Italie. Abattre la France, d'abord. « Aucune démarche, écrit le Chancelier Hitler, ne devra nous paraître trop pénible, aucun renoncement ne sera trop dur, puisque le résultat final sera l'écrasement du peuple qui nous hait le plus... Lorsqu'on aura bien compris en Allemagne qu'il ne s'agit plus de laisser étouffer dans une résistance stérile la volonté que nous avons de vivre et qu'il faut prendre la résolution d'avoir avec la France une explication définitive dans un combat décisif où nous engagerons notre plus haut idéal, c'est seulement alors qu'on pourra mettre fin à une telle situation... A une condition, cependant, c'est que dans l'anéantissement de la France nous ne voyions qu'un moyen qui nous permette de donner enfin à notre peuple toute l'extension possible autre part ». L'Angleterre laissera faire. Pourquoi? Parce que l' « Angleterre ne veut pas d'une Allemagne en tant que puissance mondiale... Or nous ne combattons pas pour une position mondiale, mais simplement pour la conservation de notre patrie, l'unité de notre nation et pour assurer le pain quotidien de nos enfants ». Quant à l'Italie, elle doit, par la force des choses, devenir l'alliée naturelle de l'Allemagne, parce qu'elle est la « rivale-née de la France dans le bassin méditerranéen ». Donc, guerre avec la France, avec l'appui de l'Italie et la neutralité de l'Angleterre. Puis, la France vaincue et écrasée, en avant vers l'Est!... « Nous comptons aujourd'hui quatre-vingts millions d'Allemands. On ne se rendra compte de la grandeur de la politique que nous préconisons que lorsque, dans un siècle à peine, deux cent cinquante millions d'Allemands vivront sur ce continent et non pas comme des coolies de l'industrie, mais comme des cultivateurs, des ouvriers qui seront en mesure de s'assurer réciproquement leur gagne-pain par le travail ». Tels sont la doctrine, le grand dessein hitlériens en matière de politique extérieure. Ils ne sont pas seulement inscrits dans

l'esprit des dirigeants. Ils sont répandus à foison dans les masses, inoculés à toute une jeunesse.

On dira qu'il y a loin de la coupe aux lèvres et qu'un programme rédigé dans l'opposition par un candidat dictateur n'offre plus qu'un intérêt documentaire. On dira plus. On soutiendra qu'en politique extérieure, Hitler-chancelier n'a plus rien de commun avec Hitler-démagogue et l'on produira à l'appui le fameux discours prononcé le 18 mai au Reichstag qu'un Stresemann n'eût pas rédigé autrement.

Ici il s'agit de voir les choses comme elles sont.

Le discours du 18 mai n'a surpris que ceux qui veulent bien jouer la surprise. Si les lecteurs de la *Revue de Paris* veulent bien se reporter à l'article que j'ai écrit ici même le 15 décembre 1931 sous le titre *l'Expérience hitlérienne*, ils verront que, dès cette époque, j'avais prévu *mot pour mot* le langage officiel que Hitler tiendrait à la face du monde le jour où il prendrait le pouvoir. Il ne fallait pas être grand clerc pour cela. Le jeu politique a des règles auxquelles personne n'échappe. Il était bien évident que Hitler n'irait pas, tout de go, déclarer la guerre au monde. Sa préoccupation essentielle devait être, au contraire, de le rassurer. En outre, l'Allemagne est hors d'état à l'heure actuelle de se lancer dans une aventure. Le ferait-elle, même sous la forme la plus bénigne (coup de main d'une « bande » ici ou là) qu'elle s'exposerait aussitôt à des ripostes qui entraîneraient l'effondrement du régime hitlérien. Le IIIe Reich a un besoin absolu de paix pour se consolider. Faut-il ajouter : pour préparer la guerre? Peut-être. Mais la formule est trop rapide, trop simple pour être tout à fait exacte. On dit souvent que pour faire la paix, il faut être deux. Quand on fait la guerre, l'on est deux aussi, et même plusieurs. Soyons sûrs que l'Allemagne sait fort bien à quelles forces elle aurait à se frotter. Il ne faut certes pas sous-estimer les possibilités agressives d'un adversaire éventuel. Il ne faut pas non plus les surestimer. Si l'Allemagne était libre de ses mouvements — je veux dire si l'Allemagne était sûre de son affaire — on peut être certain qu'elle saisirait la première occasion pour prendre sa revanche et les conservateurs, parfois camouflés en amis de la France, se montreraient certainement plus pressés que les hitlériens à se jeter dans la

guerre « fraîche et joyeuse ». Mais cette liberté n'existe pas. C'est dire à quel point il importe qu'on continue de tenir l'Allemagne en respect.

Au surplus, quels que soient les couplets de bravoure qui retentissent outre-Rhin, jamais la politique extérieure allemand ne s'est montrée plus gênée et plus stérile que depuis l'avènement du IIIe Reich. L'Allemagne a perdu la plupart des cartes qu'elle tenait en mains. Elle est complètement isolée. On s'en est aperçu à Genève où même la Hongrie ne l'a pas suivie lors du scrutin sur l'ajournement de la Conférence. Elle a indisposé et, dans une certaine mesure, retourné contre elle l'opinion anglo-saxonne. Elle a favorisé le rapprochement franco-soviétique et le rapprochement franco-italien. L'Autriche elle-même se dresse contre elle. C'est un maximum de maladresses dans un minimum de temps. « Mais il y a le pacte à quatre, — dira-t-on, — et n'est-ce pas un succès pour Hitler? » Un succès? S'il s'agissait d'une étape sur la voie tracée par Stresemann, on pourrait, à la rigueur, considérer le pacte à quatre comme un instrument utile à l'Allemagne. Mais quand on songe aux propos foudroyants que Hitler et les nazis tenaient précisément sur ces méthodes politiques et quand on constate qu'ils sont réduits à les reprendre à leur compte, on mesure le degré d'impuissance où ils se trouvent. Soyons sûr que si Berlin avait trouvé à Rome quelque résistance au moment où la France opposa son texte au projet de MM. Mussolini et MacDonald, jamais le gouvernement national-socialiste n'eût consenti à accepter une telle rédaction. C'est parce qu'il a senti que le terrain lui échappait et qu'une attitude réfractaire le placerait dans une situation critique que le chancelier s'est décidé à parapher le pacte à quatre. En donnant ainsi une vigueur nouvelle aux actes juridiques internationaux et en ranimant un système politique dont il dénonçait ceux qui avaient concouru à l'établir comme traîtres à la patrie, Hitler s'est infligé à lui-même un démenti tel que si le ridicule tuait, il serait mort. Mais les dictatures préservent de ces inconvénients. Imagine-t-on le concert d'imprécations que le « pacte à quatre » eût déchaîné de la part des nazis et des deutschnationalen il y a seulement un an!... La vérité est que la politique extérieure

allemande est profondément embarrassée. Il lui faut trouver un débouché, un exutoire, un succès. Elle ne sait de quel côté. Elle se cogne, comme un bourdon, de frontière en frontière. Les mémoires qu'elle rédige, comme celui déposé à Londres par MM. Hugenberg et Schacht, se retournent contre elle. Le soutien russe n'existe plus. Le soutien italien faiblit de jour en jour. La Pologne est dangereuse. Le revisionnisme est en recul marqué. Reste l'Autriche... L'absorbera-t-on coûte que coûte?... Mais quelles seraient les conséquences d'une telle aventure?

Les expériences sont salutaires. A cet égard, bien loin de déplorer l'avènement des hitlériens, il faut s'en féliciter. Il est excellent, en effet, que les Allemands se rendent compte qu'en politique extérieure, il y a décidément des limites qu'on ne dépasse pas, fût-on la « Révolution nationale ». Sans vexation, sans rigueur inutile, sans la moindre provocation, il est également indispensable que nous maintenions le statut contractuel et qu'*en aucun cas nous ne permettions qu'il y soit porté atteinte unilatéralement.* Le jour viendra où l'Allemagne s'apercevra alors qu'elle a pris des vessies pour des lanternes et que la politique qui ménage le plus de déboires est encore celle de Rodomont...

***

Nous voilà parvenus au terme de cet exposé. Il faudrait conclure. Mais conclure quoi? Personne ne sait, personne ne peut savoir ce qu'il adviendra de l'Allemagne hitlérienne. Nul ne peut se prononcer avant l'hiver. C'est entre novembre 1933 et mai 1934 que le régime national-socialiste jouera sa partie décisive. Les choses vont vite. Elles vont mal. Les faits dépassent constamment les hommes. Plutôt que de porter sur l'avenir un jugement que les événements se chargeraient de démentir, je voudrais, à la fin de ces pages, atténuer dans l'esprit de mes lecteurs, l'impression trop catégorique qu'ils en retireront probablement.

J'ai souligné certains traits de la « révolution hitlérienne » et nécessairement les plus accusés, les plus frappants. Pour leur donner leur vraie valeur, il faudrait cependant les fondre

dans l'ensemble de la vie allemande; à côté de ce qui présente un caractère exceptionnel et révolutionnaire, montrer ce qui ne change pas. Gardons-nous de porter des jugements sommaires sur les gens, les peuples, les révolutions. J'allais dire : surtout, sur les révolutions, car elles sont faites d'éléments contradictoires. Le calme y côtoie la tempête; l'odieux s'y mêle au raisonnable, le nocif au bienfaisant. Et malgré les extravagances, les absurdités qu'elles charrient, on trouve toujours à leur source quelque chose de nécessaire. Et puis, les contemporains peuvent-ils apprécier une révolution? Nous-mêmes, qui nous croyons si bien à l'abri entre nos haies et nos gardes champêtres, ne sommes-nous pas, sans que nous nous en doutions, emportés dans un lent glissement révolutionnaire? Savons-nous seulement dans quelle extraordinaire époque nous vivons? « On entre dans l'avenir à reculons », a dit Paul Valery. Avec un bandeau sur les yeux.

Je demande donc qu'on ne « stylise » pas et que, dans cette esquisse trop sommaire et trop rapide de l'Allemagne hitlérienne, on fasse la part de ce que le « fait », la « citation », le besoin de démontrer apportent toujours de figé, de radical et par conséquent d'inexact. Prétendre que tout est au plus mal dans la révolution allemande serait aussi stupide que d'affirmer que tout y est pour le mieux. La question n'est pas là.

Au moment où je viens de peindre un tableau assez noir et où je n'ai nullement dissimulé la répulsion et l'inquiétude que m'inspirent des doctrines, des méthodes, des violences qui sont les réflexes morbides d'une génération malade, je voudrais éviter de tomber dans un pharisaïsme que je déteste plus encore que la passion... Qui sait? Si j'étais un père de famille allemand, ruiné, sans travail, pouvant mal nourrir mes enfants, ou un étudiant battant la semelle, peut-être serais-je hitlérien? Et je ne verrais alors dans ce mouvement — la plus grande secousse spirituelle que l'Allemagne ait ressentie depuis la Réforme — que les valeurs que j'y mettrais...

WLADIMIR D'ORMESSON

LES ROMANTIQUES ET LES PARNASSIENS DE 1870 A 1914[1]

A l'auteur des *Odes funambulesques* on rattachera naturellement la poésie des prodigues et des virtuoses de la rime. Entre les grands Parnassiens, Banville est sans doute celui dont les disciples demeurent le plus agréables. Pourquoi Charles Monselet, qui a publié en 1881 ses *Poésies complètes*, est-il exclu de toutes les anthologies? C'est un des princes de la prosodie (voyez les *Créanciers*) et de la poésie gastronomique (les sonnets du *Cochon*, de la *Truite*, de l'*Asperge*, du *Godiveau* croquent délicieusement sous la dent). Émile Bergerat, qui, au théâtre comme à la ville, jongla avec les rimes

> (Il appert du cachet que cette cire accuse
> Que le vin que voici provient de Syracuse)

a joué sympathiquement les utilités à ces Funambules du vers. Ceux qui aiment le *Roman comique* et le *Capitaine Fracasse* auront toujours un souvenir et une heure de lecture pour le cher Albert Glatigny, qui les a vécus. Et le vrai successeur de Banville est né en 1848, il est encore heureusement des nôtres. C'est Raoul Ponchon, qui a écrit cent cinquante mille vers de chronique rimée pour le *Courrier français* et le *Journal*, verveux, solides, éclatants. Une des rares déclarations de Jean Richepin qui mérite d'être méditée est celle-ci :

1. Voir la *Revue de Paris* des 15 juin et 1er juillet.

Vous ne serez qu'une aubergine
Si vous n'avez pas lu Ponchon!

Je remplace ici *vu* par *lu* : car vous n'aurez pas toujours Ponchon parmi vous, tandis que la *Muse au Cabaret*, le seul livre qu'il ait daigné extraire de ses chroniques, durera toujours pour les bons lecteurs et les bons buveurs.

Dans cet aimable quartier du Parnasse, non loin de Glatigny, on rangera Léon Valade, funambule à la suite, dont le verre ne fut pas grand, mais qui en eut un bien à lui, la flûte à champagne du triolet. La chronique des années 1880, en triolets signés Silvius, dans la revue *la Jeune France*, vaut presque la chronique rimée de Ponchon. Louis Marsolleau, Hugues Delorme, ont brillé dans ce journalisme en vers, où la rime fait une partie du comique. L'auteur de *Rimes d'audience*, Henry Spiess, figure poétique et lunaire, y prendrait facilement place. En 1930, le représentant le plus brillant de cette lignée banvillesque, héritier de la grâce de Banville, de son incroyable facilité pour tout mettre en vers, c'est Tristan Derème, incarnation contemporaine de l'ancien Pierrot, auteur de ces *Poèmes de la pipe et de l'escargot*, qui s'en vont en spirales, comme la fumée de l'une et la trace d'argent de l'autre, et de l'*Enlèvement au clair de lune*, dont le titre est tout un programme. Quant à ceux qu'on appelle aujourd'hui les poètes fantaisistes, c'est tout autre chose, et même tout le contraire.

***

Si on s'amusait à appeler les disciples de Banville les poètes funambules, on devrait observer les distances en nommant ceux de Sully Prudhomme les poètes penseurs. Il y en a de fort distingués. Rappelons le nom éminent d'un précurseur de Sully, madame Ackermann, qui, née en 1813, appartient à la génération romantique, mais publie encore en 1872 ses *Poésies philosophiques* et ne meurt qu'en 1890. Et ce nom nous indique que la muse pensive n'a rien du tout de la *Muse au Cabaret*. Cette muse est pessimiste : radicalement avec la schopenhauérienne qu'est madame Ackermann, virilement avec Sully Prudhomme, métaphysiquement avec le poète de

l'*Illusion*, Jean Lahor, qui, de l'Inde décorative de Leconte de Lisle fait descendre la poésie dans l'Inde des philosophes. Cependant les vrais disciples de Sully Prudhomme, ceux qui forment avec lui un groupe harmonieux et solide, seraient bien plutôt ces poètes sans grand lyrisme ni virtuosité, mais très cultivés, toujours soucieux de faire affleurer la pensée jusqu'au bord de leurs vers sérieux et pleins, ces praticiens mélancoliques et subtils de la vie intérieure, généralement universitaires, et à qui la muse offre des repos entre des œuvres de critique, une vie pour soi dans les intervalles d'une vie pour autrui. C'est le critique d'art Georges Lafenestre, dont le dernier recueil, *Images fuyantes* (1902), contient nombre de pièces solides, d'une émotion bien humaine et d'un beau style. C'est le professeur d'anglais Auguste Angellier, dont le nom restera comme celui de Heredia et de Sully Prudhomme dans l'histoire du sonnet français, et dont les cent soixante-dix sonnets de l'*Amie perdue* font une manière de Petrarque flamand; le latiniste Frédéric Plessis, un M. Bergeret plus viril, dont les vers souvent nous font toucher du doigt l'endosmose du vers latin d'humaniste, et de l'alexandrin français, un poète scolaire ou scholarque au sens le meilleur du mot. A ce groupe penseur on joindra volontiers Auguste Dorchain, disciple préféré de Sully Prudhomme, dont il gagna le cœur par le titre et le sujet de son premier livre, *la Jeunesse pensive*. La tradition de ce quartier poétique serait aujourd'hui maintenue par Fernand Gregh, dont le bon métier date un peu, mais dont les meilleures pièces nous rendent fort bien ce qu'on a appelé l'émotion de pensée, une des saines habitudes de la poésie à la fin du XIXe siècle.

Ce n'est que très conventionnellement qu'on peut rattacher au Parnasse tant de poètes intelligents et analystes, attentifs d'ailleurs à la tenue du vers, qui poussent sur les confins des penseurs et des inquiets, à égale distance de Sully Prudhomme et de Baudelaire. Nommons, entre les personnalités de ce tiers-parti, Paul Bourget, qui de 1872 à 1882 écrivit quatre livres de poèmes qui furent goûtés plus pour le ton direct et prenant de la confession que pour la forme, qui est sans grâce : les titres du second, la *Vie inquiète*, et du dernier, les *Aveux*, sont exacts et significatifs; Georges

Rodenbach, le poète de Bruges, accordé admirablement à tout l'être de sa ville, comme Baudelaire à Paris, Jammes à Orthez, mais ainsi qu'eux purement poète français, qui dans la *Jeunesse Blanche*, le *Règne de Silence*, le *Voyage dans les Yeux*, les *Vies encloses*, a fait entrer exactement tout ce qu'annonçaient les titres. Le reflux de la mode, la décroissance, depuis trente ans, d'une célébrité momentanée, semblent avoir replacé ses poèmes dans la poussière, les vieilles choses, les mobiliers ternis, dont ils ont besoin, éteint ce qui veut être éteint, mis du désuet dans les armoires de cet amoureux de la durée. Charles Guérin, qui, n'ayant écrit qu'un seul essai de critique, l'a fait tout naturellement sur *Georges Rodenbach*, et qui, par la pureté des vers, par son don de musique, par la qualité de sa tendresse et de sa mélancolie, par un sens nu, complet, unique, de la vie intérieure, reste entre tous ces poètes celui qui a fait naître et conservé le plus d'affections longtemps et encore fidèles. Par delà Rodenbach et Sully Prudhomme, Guérin rallie une tradition lamartinienne. Ce Lorrain serait peut-être le grand lamartinien de son temps, si son compatriote Barrès n'existait pas. Fils du premier Lamartine seulement, celui qui finit avec les *Harmonies*. Chez lui, pas d'autre génie oratoire que celui de l'oratoire à prière! Ce sont les *Novissima Verba* qu'évoque *Nuit sombre, nuit tragique...* Et l'admirable *Lettre à Francis Jammes*, le chef-d'œuvre de l'« épître » au XIXe siècle, se place bien au-dessus de celles de Lamartine et de la *Lettre à Lamartine* de Musset.

Rodenbach, Angellier, Guérin, forment un trio parfait et mesuré d'intimistes du Nord. Sur des frontières plus incertaines, entre l'école de Sully Prudhomme et celle de Coppée, on voit les poèmes, plus extérieurs, d'André Rivoire, auteur du *Songe de l'Amour*, ceux, plus traditionnels, d'Adolphe Boschot (*Poèmes dialogués*) et cette *Maison des glycines* d'Émile Despax qui évoque un Charles Guérin moins angoissé, moins pénétrant, plus ensoleillé. Ce groupe intellectuel, ces lévites et ces clercs de la vie intérieure, cette jeunesse pensive, inquiète ou blanche, elle mérite, dans un pays catholique, son aumônier. Il semble qu'il lui ait été donné en la personne de l'abbé Louis Le Cardonnel, l'auteur des *Carmina Sacra*,

qui a mené ensemble la vie du poète et la vie du prêtre, sans que rien de l'une périclitât par l'autre, aire favorisée de contrastes, à la fois parnassien et symboliste, franciscain et vivant robuste, chrétien de goût et de foi, païen de sensibilité, et qui n'a pas plus choisi entre les beautés créées que Dieu lui-même ne l'a fait en les créant toutes.

***

L'école de Coppée, comparée au cirque des funambules et au jardin académique des penseurs, paraît une école plutôt primaire. Elle compte pourtant un inspecteur général de l'Université, Eugène Manuel, auteur des *Poésies de l'École et du Foyer*, dont la *Robe* et autres récits sentimentaux à douze pieds ont trop sévi sur notre enfance pour que nous puissions en parler ici avec l'impartialité qui sied au disciple d'Aristarque. Le nom de Jacques Normand vous dit-il quelque chose? Je crains que non. C'est pourtant le meilleur élève de Coppée. *La Gervaise* peut, à droite d'une pendule, faire pendant au *Naufragé*. Les titres des recueils de Normand : *A tire-d'aile*, les *Moineaux francs*, les *Visions sincères* sont interchangeables avec ceux de Coppée. Ses *Écrevisses* furent célèbres :

J'aurais voulu que tu la visses,
Mangeant des pattes d'écrevisses
En cabinet particulier.

Ne sont-elles pas les cousines germaines du petit homard des Batignolles, que mange une grisette qui, entraînée chez Brébant par un galant dangereux,

D'un unique homard avait fait trois heureux,
Car elle avait gardé les pattes pour sa mère.

Au fait, le petit homard des Batignolles est-il bien de Coppée? La parodie qui a abondé autour de lui, voilà sans doute un des produits gais, vivants de son école. Mais entre ses disciples plus respectables, n'oublions pas les poètes patriotiques. Si Coppée a écrit la *Lettre d'un Mobile breton*, les premières poésies de Jacques Normand seront les *Tablettes d'un Mobile*. Le légendaire bonnet à poil de Coppée est exactement dans la tradition de Béranger, poète de Paris. Et si, vous souve-

nant de ce que les gares de l'Est et du Nord, depuis l'arrivée de Victor Hugo le 5 septembre 1871, jusqu'à la mobilisation du 2 août 1914, ont représenté pour le peuple de Paris, vous voulez bien penser sans ironie que l'omnibus à chevaux Montrouge-Gare-de-l'Est, par les boulevards de Sébastopol et de Strasbourg, avec François Coppée sur l'impériale, passait vraiment par une voie géographique de la poésie parisienne, analogue au Val de Loir ronsardien ou à la route lamartinienne de Bourgogne, je ne trouverai pas cela si ridicule.

***

Nous avons dit qu'on ne saurait, avec la meilleure volonté du monde, grouper une école autour de Mendès, en poésie le type même de l'héritier et de l'Epigone. Ce n'est même pas un funambule, car le fondateur de la *Revue fantaisiste* ne manqua de rien plus que de fantaisie. Mais comme conteur intarissable, et d'ailleurs goûté, son nom figura trente ans dans les journaux presque côte à côte avec celui d'Armand Silvestre. L'*Homme tout nu* ou *Pour lire au bain* de Mendès ont fait pendant au *Commandant Laripète* et aux *Histoires joviales* de Silvestre. Et pareillement leurs milliers de vers parnassiens, dont Silvestre écrivit une dizaine de volumes, sans compter autant de drames en vers. Ils ont laissé dans les lettres deux noms de bazars. Les deux bazars littéraires, aussi variés, aussi brillants, aussi achalandés l'un que l'autre, se complétaient l'un l'autre, l'un au coin du quai, l'autre un peu plus haut. Avec tout cela, Silvestre, comme Mendès, a adoré la poésie, d'un bel amour pur, qui ne trompe pas. Le cœur de l'homme n'est pas simple, le cœur du poète moins encore. Avec plus ou moins de succès, dans les conditions variées que leur faisaient leurs fortunes, tous les Parnassiens ont eu ceci de commun qu'ils ont aimé généreusement la Muse, ne l'ont jamais trahie sans remords, ont fait, derrière leurs bannières et leurs saints, une corporation de métier, d'allure antique, de volonté unanime. Le regard aujourd'hui ne retrouve pas sans admiration cette procession stylisée sur des bas-reliefs et des vitraux. Vieux Parnassien! Ce mot rend encore, sous la plume, un son authentiquement noble, comme sonnent Vieux de la Vieille ou Vieux républi-

cain de 1848. Ces hommes de métier ont institué une manière de franc-maçonnerie du vers, un honneur poétique éclatant. Décorateurs, inquiets, baudelairiens, funambules banvilliens, ou penseurs sullistes, voire Prudhommes, groupes de l'Arsenal ou de Montrouge, tout cela distribuait sur le vieux Parnasse des figures aussi contrastées, des natures aussi complémentaires, que les neiges d'été, les rochers, les forêts, les champs de fleurs et ceux de pommes de terre. Grandis dans l'atmosphère du second Empire et de la Revanche, ce n'est pas un hasard si tous ces poètes nous laissent une image de beaux, braves et probes officiers en retraite. Ils ont servi!

LES DERNIERS ROMANTIQUES

Même sans le sursis que lui conférèrent la longévité et la vigueur de travail de Victor Hugo, le courant romantique eût persisté à travers le Parnasse et le symbolisme. Une force poétique qui a bouleversé une époque, comme l'a fait le romantisme, ne s'éteint pas en une génération. Le drame romantique a duré jusqu'aux premières années du XXe siècle. Quant à la température poétique et aux fruits lyriques du romantisme, deux poètes, appartenant à deux générations successives, les ont représentés sous la République : Jean Richepin et madame de Noailles.

Il y a cent ans, deux héros de la soirée d'*Hernani* étaient un beau jeune homme brun en gilet rouge, Théophile Gautier, à l'amphithéâtre, et une belle jeune fille blonde, en bleu, Delphine Gay, dans une loge où, à côté de sa mère, elle figurait Eloa, l'ange même du romantisme. Tous deux portent déjà sur leur visage les vers qu'ils écriront demain, l'un :

> Je suis jeune, le sang dans mes veines abonde,
> Mes cheveux sont de jais et mes regards de feu,
> Et sans gravier ni toux, ma poitrine profonde
> Aspire à pleins poumons l'air libre, l'air de Dieu!

l'autre :

> Mon front était si fier de sa couronne blonde,
> Anneaux d'or et de feu tant de fois caressés,
> Et j'avais tant d'espoir quand j'entrais dans le monde,
> Orgueilleuse et les yeux baissés.

Sauf que la beauté brune de madame de Noailles contrasta avec la beauté blonde de madame de Girardin, il semble que nos deux romantiques contemporains nous aient rendu l'écho de ces voix alternées (qui ont dû, il y a un siècle, rappeler à quelque classique grincheux l'*Allons, saute, marquis!* du répertoire).

Les romantiques sont des grands hommes éloquents, l'éloquence est mêlée de partout au romantisme, et Richepin aura été le dernier représentant de la poésie éloquente. Un tempérament flamboyant, un enthousiasme romantique, une forte culture classique qui greffe le *Conciones* du normalien sur le lyrisme de l'hugolien, la passion du tréteau, de la parade et du théâtre, tout cela se déverse vers le dehors avec la bouche ouverte d'un masque qui crie. Qui crie sa joie d'être au monde, jeune et non vieux, coq et non chapon, poète et non bourgeois, et qu'il a un torse d'écuyer et le mépris des lois, et qu'on va voir ce qu'on va voir, et entendre ce qu'on va entendre. On voit et on entend ceci, que Richepin n'est pas comme les autres, ah, mais non! Il ne commence pas par : « Mes bons messieurs, je suis Tourangeau! » mais par : « Messieurs et mesdames, je suis Touranien! » Le sang des Touraniens est le « sang des gueux, sang des révoltés ». Le sang des gueux donne la *Chanson des Gueux*, le sang des révoltés les *Blasphèmes*, le sang des errants donne la *Mer*, le sang tout court, le rouge sang qui dans les jeunes veines abonde, donne les *Caresses*. Ils les donnent, mais en rendant à l'École Normale ce qu'elle leur a prêté. Et voilà les quatre premiers livres de poèmes de Richepin, les seuls qui comptent (1876-1886). Après ses froids *Paradis* (1894) il consacra ses trente dernières années au théâtre en vers, au journalisme, aux conférences, à l'Académie. Deux vers des *Blasphèmes* offrent une singulière vérité.

> Taïaut! taïaut! Voici le troupeau des Idées
> Qui fuit effaré devant nous.

Il y a de quoi! L'incompatibilité d'humeur entre une idée et l'éréthisme oratoire de Richepin paraîtrait justement à un disciple de Faguet quelque chose d'absolu. Avec un grand fonds de poésie, il semble avoir été une victime de la culture

classique. Son malheur de poète fut d'avoir fait des études, de sorte qu'on songe devant la *Mer* à un Corbière manqué, devant la *Chanson des Gueux* à un Bruant scolaire, devant les *Caresses* à un musée secret académique, devant les *Blasphèmes* à de la grasse et saine matière qui se sent matérialiste, en outre!

On y songe souvent, mais pas toujours. Nul n'a mieux transposé que Richepin l'âme et le rythme des chansons populaires, et la *Chanson des Gueux* mérite souvent son titre. Et les *Caresses* existent... Le matérialisme d'école et de lit fait pendant chez Richepin au matérialisme d'artiste de Gautier : à l'un et à l'autre bout du romantisme, ces poids physiques se correspondent comme ceux d'une horloge, ou mieux comme ceux d'un Hercule de foire dans ses deux mains.

Remarquons d'ailleurs que Gautier et Richepin, happés dès la trentaine par le ménage de la vie, Gautier après *Fortunio*, Richepin après les *Blasphèmes*, n'ont pu maintenir, ni l'un ni l'autre, ces attitudes décoratives que le public ne prend jamais au sérieux et qui ne durent que quelques saisons, comme la forme d'un boxeur. Ils sont devenus vite des chefs de famille rangés, ont aspiré à distribuer sous les broderies vertes la pécune de Montyon. Ne trahissant jamais d'ailleurs, et maintenant toujours son pur honneur au culte poétique.

Depuis le livre de Maurras sur l'*Avenir de l'Intelligence*, on classe volontiers nos meilleures poétesses dans une section qu'on appelle le romantisme féminin, et l'on estime que la femme poète est romantique par position. Il faut croire que romantique n'est pas un terme très clair, puisqu'on s'en sert et pour reprocher à Richepin son manque de sincérité, et pour caractériser chez madame de Noailles l'excès tumultueux des passions. Disons que madame de Noailles a maintenu en pleine période symboliste l'accent direct et le feu des grands romantiques. Disons aussi qu'elle est restée, comme la plupart des poètes de son sexe, étrangère à ces recherches de forme auxquelles les Parnassiens s'employaient. Venue de Dacie, comme Moréas de Grèce, elle est entrée en contact fulgurant non avec les écoles françaises, mais avec le courant et le cœur du lyrisme.

La moitié de ses vers chantent l'amour, et tous ses romans

disent ou analysent l'amour. Leur abondance dit dans un grand cœur une grande fièvre, à la fois la joie de vivre et cet « honneur de souffrir » qui sert de titre à son dernier recueil.

Elle a donné une voix inentendue à l'exigence féminine, au désir despotique, à l'éternelle réclamation : « Et moi! » Sa poésie tient peu de celle de Racine, mais sa nature poétique tient de la nature d'une héroïne racinienne. Et aussi d'une héroïne stendhalienne. Dans une chambre d'hôtel, à Grenoble, elle écrit des vers pour se comparer à Julien Sorel et elle dit vrai.

C'était cette fureur profonde
De vouloir posséder le monde;
Quand on est comme vous et moi,
On est hors du temps et des lois.

Toute une part de sa poésie tombe comme une de ces tresses coupées de cheveux que Mathilde de la Môle jette à Julien.

Certaine vision, certaine mythologie de la nature lui appartient authentiquement, comme son invention propre. Invention facile, spontanée, d'ailleurs, et toute gouvernée par sa vie d'enfant. On la compare souvent à son contemporain Francis Jammes, l'un le dieu Vertumne et l'autre la déesse Pomone des campagnes françaises. C'est exact, à condition de ne pas oublier le contraste des deux existences, celle d'un jardinier béarnais et celle d'une patricienne européenne. Toute la province poétique petite-bourgeoise de la France tient dans deux vers de Jammes.

Et je songe à ces écolières d'autrefois
Dans des propriétés qui produisaient encore...

Madame de Noailles, elle, a vécu, écolière, dans des parcs de châteaux dont elle n'était pas l'économe, dans une nature à la fois historique, civilisée et passionnée, où le potager et le verger, avec leur dieu amène le jardinier, étaient pour les petites filles à peu près ce qu'étaient pour le jeune Racine les pêches et les poires de M. d'Andilly. Et comme il est bien que le vers le plus noaillesque du XVIIe siècle soit justement écrit par Racine à vingt ans!

Je viens à vous, arbres fertiles,
Poiriers de pompe et de plaisir!

Le fripon, dit Sainte-Beuve, en avait goûté! Les jardins de l'Ile-de-France et les vergers de Savoie, ces pêches, ces poires, ces framboises, ces brugnons, dont les rimes ou les syllabes bien en place, ensoleillées, pendent, éclatantes, au bout des vers de madame de Noailles, la courge, le haricot, le céleri, de ses plates-bandes de quatrain, ils ont gardé dans sa poésie la place qu'ils tiennent dans les enfances émerveillées. Puis les voyages, les paysages historiques de France, d'Italie, d'Orient, tout ce qui retrouva, au début du xxe siècle, une beauté rayonnante, aujourd'hui démodée, sous l'incantation de M. de Chateaubriand, je veux dire de Barrès. La poésie de madame de Noailles est liée à certain style de beauté décorative que l'après-guerre n'a pas retrouvée.

Cette poésie fut liée aussi, comme celle de Delphine de Girardin, à une situation mondaine, à une qualité officielle de Muse, à une magie féminine : madame de Noailles fut poète à la ville. Elle imposa la présence matérielle, un peu théâtrale et volontaire, du génie, et, dans les intermittences du trépied, elle eut autant d'esprit que madame de Girardin. Aux deux douzaines de pièces d'anthologie qui resteront d'elle (autant que de Desbordes-Valmore), il faut, pour peser justement sa gloire future, ajouter cette figure à la Staël, ce nom, ce bruit, ce prestige d'une destinée, (des correspondances posthumes peut-être), et, derrière le noyau livresque de la comète, une queue indéfinie de vapeurs d'or.

L'épitaphe de cette lamartinienne devra commencer ainsi que se termine le *Lac*. Tout d'elle dit : Elle a aimé! Elle a aimé d'amour, elle a aimé la nature, elle a aimé la gloire, elle a aimé le génie. Elle les a aimés chez autrui, autant qu'elle les a voulus pour elle. Elle ne fut jamais plus séduisante que dans la passion d'admirer, dans cette ferveur de petite fille enthousiaste devant un Mistral, un Barrès, un Jaurès. Cette nature généreuse fait honte à qui l'apprécierait sans générosité, à qui plaisanterait à l'excès une candeur parfois intempérante, toujours relevée par la pureté et la qualité de l'enthousiasme, une clairvoyance lyrique, et un goût d'oiseau pour l'élément de lumière. Certain ton de raillerie pachydermique et facile autour d'elle témoigne d'une vraie haine de la poésie.

Comme à toute l'équipe du romantisme féminin, l'inspiration religieuse lui est étrangère. Elle réalise la mort comme la fin de sa chair, c'est-à-dire la fin de tout et comme l'aiguillon et le tourment de la vie. Ce paganisme sans hypocrisie, ce repos que l'Orientale oppose aux demi-teintes et aux conventions d'un christianisme du dehors, cette laïcité de sa poésie sanctionnée par le dehors politique, ont peut-être contribué à distribuer les groupes de ses ennemis et de ses amis. N'en fut-il donc pas de même de Lamartine et de Hugo?

Madame de Noailles, à la différence de l'autre grand poète français des Balkans, Moréas, n'a jamais pensé sous la catégorie d'écoles, n'en a jamais fondé. Il serait injuste, et pour elle et pour les autres poétesses dites du romantisme féminin, de grouper celles-ci autour d'elle comme les nymphes autour de Diane. On retrouve cependant et chez Renée Vivien et chez madame Lucie Delarue-Mardrus des qualités et des défauts analogues aux siens : les puissances d'une poésie sensuelle, de beaux vers charnels et charnus dans des pièces qui manquent souvent d'élan et de ligne, le don plus que la maîtrise. On comprend, en les lisant, que l'observation le plus souvent jetée par les maîtresses dans les marges des « styles » de jeunes filles soit « délayage ». On remarque aussi que, pour elles comme pour madame de Noailles, leurs meilleurs vers soient de beaucoup dans leurs premiers recueils, et qu'elles aient peiné ensuite à répéter affaibli le cri vif par lequel leurs vingt ans de poète ont abordé la vie. Madame Gérard d'Houville a connu une destinée favorisée, qui, élevée dans un atelier d'orfèvre, n'a touché que prudemment et patiemment l'outil, et comme son père, a voulu que sa poésie tînt entière dans un seul livre paru tard.

LA POÉSIE DE PROVINCE

Les formes démodées de la littérature, et particulièrement de la poésie, se conservent volontiers en province, dans des coins paisibles d'habitudes, de famille, de propriétés et de livres, qui ne sont que peu ou point touchés par les courants nouveaux. J'écrivis un jour que probablement on y faisait encore des tragédies : huit jours après je recevais du centre

et du midi de la France deux manuscrits de tragédies en cinq actes et en vers. Surtout des poètes des deux sexes continuent d'y écrire et d'y faire imprimer des poésies lamartiniennes.

Le Parnasse n'a pas manqué de respect à Lamartine lui-même. Mais il s'est prononcé avec sévérité contre les imitateurs faciles du poète, leurs terres natales, leurs cloches de village, leur chien, leur chat, leurs Elvires en série. Ces imitateurs étaient plus ou moins des poètes de province, vivant en province : la gloire vraie du poète en souffrit, et parut longtemps exilée en province, comme au temps de Boileau, la *Pharsale* de Brebeuf. Lamartine d'ailleurs n'avait-il pas le premier fait entrer dans la poésie le génie conscient de sa terre, l'âme d'une grande province, tout ce qui allait fleurir plus tard sous les noms de racinement et de régionalisme? N'avait-il pas donné l'investiture à Mistral, offert à la seule poésie authentique de province, celle de Provence, son arc triomphal? Milly et Saint-Point sont devenus comme une capitale de la poésie des régions.

Il y a chez Lamartine un certains fonds lyonnais. Lyon, capitale de sa jeunesse, était la capitale de sa région. Né l'année même de la division de la France en départements, il appartient au point frontière de la Bourgogne qui n'est attiré que par Lyon et nullement par Dijon. Il y a toute une histoire lyonnaise de Lamartine. Ce chrétien démocrate possède comme Lyon, dans l'enceinte de son vaste génie, sa colline inspirée de Fourvière et sa Croix-Rouge révolutionnaire. Nous retrouvons dans Chenavard ses grandes ambitions épiques. On ne s'étonnera donc pas qu'en 1870 le chef, en France, des lamartiniens de province soit un Lyonnais, spiritualiste et républicain, Victor de Laprade.

A la vérité, pas plus que Lamartine, Laprade n'est Lyonnais. Mais de son pays, le Forez, Lyon est la capitale absorbante, comme Paris pour l'Ile-de-France. Successeur d'Alfred de Musset à l'Académie française, destitué par l'Empire d'une chaire de littérature qu'il occupait à la Faculté des Lettres de Lyon, il obtint une grande réputation poétique, une place d'honneur dans les morceaux choisis, où il est encore, pour des poésies épiques et oratoires d'une inspiration, comme

on dit, élevée, mais de forme molle et de courant verbeux. En 1870 il venait de publier une épopée familière extraordinairement plate, *Pernette*, qui a sa place dans l'histoire de la décadence du roman en vers. Après la guerre les *Poèmes civiques* et le *Livre d'un Père* honorèrent le libéral, le chef de famille, le député de Lyon à l'Assemblée Nationale, plus que le poète. Si ce professeur a abusé du discours de distribution versifié, reconnaissons qu'il représente honorablement un certain humanisme poétique, et qu'il maintient les communications de la poésie avec les grandes causes humaines.

Le voisinage de Lamartine semble avoir encouragé dans cette région (que je prends pour exemple, mais on en pourrait choisir d'autres, un dénombrement complet étant au moins inutile) l'apparition de nombreux bardes locaux voués au culte des lettres, arborant sur leur gentilhommière le pavillon de la Muse, qu'écussonnait le blason de leur province, cherchant des rimes entre les rangs de leurs vignes, présidents de l'Académie locale, voire députés, couronnés par l'Académie française, de bon accueil, de bonne cave, avec belle famille ou jolie servante. La plupart avaient eu vingt ans en 1848 et disparurent pleins de jours au début du xxe siècle. C'était en Franche-Comté Édouard Grenier, auteur de longs romans en vers à la *Pernette*, de poésies civiques et patriotiques, et à qui Jules Lemaître apporta un bâton de maréchal inattendu en le faisant figurer dans les *Contemporains*. C'était le bon Nivernais Achille Millien. De 1871 au xxe siècle, le Mâconnais de Lamartine députe encore à l'Assemblée, puis à la Chambre le vieux poète son ami, Henri de Lacretelle. Le plus curieusement représentatif de ces départementaux est peut-être le Dijonnais Stephen Liégeard qui, né en 1830, mourut presque centenaire, écrivit des vers pour des Académies qui ne lui épargnèrent pas le laurier, le lui épargnèrent d'autant moins que, châtelain en Bourgogne, à Cannes et en d'autres lieux, il possédait les vignes qui donnent le meilleur Chambertin, répandait les paniers de vins avec autant de prodigalité que les poèmes, les discours et les conférences. Malgré cela, et une juste popularité provinciale, la même malechance que sur de Brosses et Piron, du côté des fauteuils académiques, pesa sur lui. Il fut le Ragueneau académique dont on buvait le vin pendant

qu'on entendait ses vers, en disant : « Admirable! Quel bouquet! Quel feu! » Un côté de la vie provinciale française, séculaire, a été enterré avec lui.

Enterré, dans la mesure restreinte où en littérature quelque chose finit absolument. Comme les grandes îles pour les formes animales, la province reste un conservatoire de formes poétiques. Des intermédiaires à la manière du Lheureux de *Madame Bovary* y ont longtemps exploité, exploitent encore le zèle poétique des deux sexes. En 1881, un M. Victor Billard publie chaque mois l'*Académie des Muses santonnes*, une cinquantaine de pages de vers sur deux colonnes, laquelle a plusieurs milliers d'abonnés parce qu'il a institué entre eux des concours et leur décerne des prix. Jusqu'en 1914 une douzaine de publications analogues sont entretenues par le désir tenace d'associer encore *France* et *espérance*, *lampe* et *tempe*, *astres* et *désastres*, et ces frères jadis ennemis, Lamartiniens et Parnassiens.

ALBERT THIBAUDET

LE MOUVEMENT LITTÉRAIRE

A travers le fatras des ouvrages qui se répètent, on rencontre quelquefois un livre personnel, vigoureux et neuf. Tel est *Londres* de M. Paul Morand. Ces trois cents pages sont si vivantes qu'on en reçoit l'impression d'un portefeuille plein d'esquisses. On feuillette ces centaines de dessins, et tous ces aspects font une image mouvante et diverse, comme celles du rêve, mais qui, dans son incohérence, a un caractère permanent, comme un portrait.

Ce n'est pas un album de croquis. Sans doute on retrouve ce don miraculeux de la silhouette en un trait, qui est l'un des bonheurs de Paul Morand. Mais chaque dessin, loin d'être noté au caprice du hasard, a un sens profond. L'auteur a passé à Londres quatre années de sa jeunesse. Ce qu'il a tâché de rendre, c'est à la fois l'aspect le plus particulier des choses, et leur sens profond, ce qu'on pourrait appeler le dessin du dessin. C'est à ce je ne sais quoi de mystérieux et d'unique que l'art du peintre commence.

Une ville est un être vivant : elle a grandi comme une plante; son présent n'est qu'un moment, qui va s'ajouter à tous ceux de son passé. Mais la loi de cette croissance est extrêmement variable. Le plus souvent le lieu où les premières cellules ont proliféré, a été le passage d'un fleuve par une route. C'est l'aventure de Paris, de Rome, de Berlin et aussi de Londres. M. Morand nous a montré sur des buttes dans des marais, le premier fortin de l'âge de pierre, sans doute sur l'emplacement de l'église Saint-Paul. Il a montré au milieu de ces

marais, le sable qui permet de jeter un pont. L'emplacement est déterminé. Les Romains l'entourent d'un mur, construisent le pont, étayent les berges, élèvent vingt-cinq ouvrages détachés. Détachés, vraiment? C'est bien surprenant. Enfin, croyons-le, puisqu'on nous le dit. Cette ville romaine est déjà un entrepôt. Entre le producteur brut, angle et saxon, et le consommateur gaulois, le Latin sert d'intermédiaire. Londinium exporte le métal, la laine et le bois, importe les armes du Soissonnais, les tuiles de Cahors, les vins d'Aquitaine.

Puis viennent des siècles obscurs. On voit surgir deux monuments qui attestent le christianisme : la cathédrale de Saint-Paul et, dans la campagne, l'abbaye de Westminster. Mais ce peuple n'est pas encore marin. Des conquérants nouveaux, Vikings, puis Normands, qui sont, eux, des hommes de la mer, éveillent la ville terrienne et en refont une grande place de commerce. Le Londres du Moyen âge occupe la rive septentrionale de la Tamise, où il se développe en arc de cercle, entre le fleuve au sud et le vieux mur romain au nord. En même temps que la croissance sur le sol, M. Morand nous montre le progrès des institutions et leur caractère. Voici d'une part le roi et les fonctionnaires à Westminster, d'autre part les bourgeois et les nobles dans la Cité, où ceux-ci habitent leurs hôtels, leurs *inns*. Entre la bourgeoisie et l'aristocratie, point d'antagonisme. « Du XIIe siècle au XIXe, qu'elle sorte des métiers et des maisons de négoce de la Cité, ou des mines et des forges, du Lancashire, l'aristocratie naît de la bourgeoisie et ne croit pas déchoir en y retournant par ses cadets. » — Cette bourgeoisie est forte. Elle a acheté sa liberté; indépendante de la justice royale, débarrassée des soldats du roi, elle a ses tribunaux et sa sûreté. Les bourgeois ont « dès le XIIe siècle, parfaitement organisé en vingt quartiers la police de leur ville et ses défenses dirigées surtout contre le roi; déjà ce dernier ne peut pénétrer dans la Cité qu'en présence des échevins ».

Et l'histoire se poursuit, en tableaux changeants où l'auteur a marqué, outre le pittoresque de chaque temps, les faits qui expliquent le Londres d'aujourd'hui, ou qui s'y répercutent : Londres au Moyen âge avec ses nonneries fortifiées, ses chartreuses prolongées de jardins, ses rues étroites à l'ombre des toits pointus; — Londres au temps de Henri VIII,

quand la volute italienne s'enroule autour du gothique tardif; — les thèmes londoniens dans Shakespeare; — Londres au temps d'Élisabeth, encore gothique d'aspect, mais devenu manufacturier, exportateur et maître des mers, un Londres de cent mille habitants, avec ses quartiers du sud, où Shakespeare et Ben Johnson boivent avec des navigateurs, devant une forêt de mâts, un Londres, où le cosmopolitisme des grands ports va, par une étrange contradiction, coïncider avec la naissance du nationalisme britannique.

Une page sur la maison anglaise où survit, sous la forme de living-room, le hall de la maison normande; — une autre page sur Pepys, un des piliers de l'Amirauté au temps de Jacques II; — la peste de 1665 et l'incendie de 1666, qui ont presque anéanti la ville. La peste fit cent mille victimes; l'incendie détruisit quatre-vingt-neuf églises, quatre portes de la ville, quatre cent soixante rues, treize mille deux cents maisons, les cinq sixièmes de Londres.

Sans l'incendie, Londres serait sans doute encore aujourd'hui une ville gothique. Christopher Wren la reconstruisit avec la logique d'un mathématicien, la précision d'un astronome, le goût d'un artiste et le sens moderne d'un urbaniste. Ses plans étaient plus vastes encore que ne le fut son œuvre : il voulait border la Tamise de quais de quarante pieds de large; élever sur ces quais les entrepôts et les halles des nouvelles compagnies de négoce et de navigation; derrière ces entrepôts, ouvrir des avenues qui convergeraient au Forum, c'est-à-dire à la Bourse; établir des rues doubles, avec sens unique; aligner les maisons et rejeter l'industrie hors des murs.

Au Londres francisé des Stuarts, succède le Londres hollandais de Guillaume et de Marie : Kensington Palace s'élève. La ville s'accroît, englobe Saint-James et Pall Mall. Au XVIIIe siècle, elle montera au nord jusqu'à Oxford Street; à l'ouest, elle descendra Piccadilly jusqu'au Park. Elle est la plus grande ville du monde, elle a les plus belles boutiques du monde, et elle est la métropole du spleen. « Il y a, dit Voltaire, des journées de vent d'est, où l'on se pend ». C'est ce Londres de la déplaisante dynastie hanovrienne, avec des dessous terribles de crime et de misère, que Hogarth va décrire, et son

œuvre est tout le décor du roman anglais, qui eut tant d'influence sur le nôtre.

> Des chimères, du commerce, des arts mécaniques,
> Des rues désagréables par tous les temps,
> *Beaux ands pimps and many a harlot.*

Nous voici à la fin du XVIIIe siècle, période de puissance énorme et d'ample richesse. En contraste avec les convulsions de la France, M. Morand a tracé, avec une paisible magnificence, le tableau de cette prospérité : « Les vies calmes s'écoulant dans les grands clubs aux plafonds décorés par Angelica Kaufmann, les équipages à laquais vêtus de peluche trottant à Hyde-Park, le luxe des bals, les exquis mobiliers Sheraton ou Hepplewhite, où les fleurs peintes émaillent les précieux bois coloniaux, le confort des nouvelles résidences de Cavendish Square ou de Grosvenor Square, foyer central du flambeau féodal, la naissance heureuse des quartiers neufs de Belgravia, où la brique si peu plastique est remplacée par le stuc peint, la sereine architecture pseudo-antique des frères Adams. » Ce Londres contemporain de la Révolution et du Consulat, c'est Rowlandson qui l'a dessiné.

Puis c'est la prodigieuse avance du XIXe siècle. « J'ai vu l'Angleterre dans ses anciennes mœurs..., écrit Chateaubriand. Aujourd'hui ses vallées sont obscurcies par les fumées des forges et des usines; ses chemins sont changés en ornières de fer. » Le bourgeonnement de Londres est si rapide qu'en soixante ans la ville croîtra plus qu'en six siècles. Encore un charmant tableau de la ville pendant cette ère victorienne, que nous avons connue, au moins par ses derniers reflets. « J'ai admiré dans la rue (cette fois c'est Paul Morand qui parle) les derniers gentlemen en tube et en redingote, les girls à grand chapeau et mitaines rouges, les homards de la garde et les soldats à petite casquette plantée de côté retenue par une jugulaire, les orphéons allemands, les orgues de Barbarie dans Soho et les ménestrels barbouillés de noir gras; le samedi soir les ivrognesses en châle effondrées à la porte des bars et le dimanche matin la *church parade* des fidèles dans leurs atours. » Un Londres où l'aristocratie occupait encore toutes les avenues du pouvoir, admirée de la bourgeoisie : une capitale si loya-

liste qu'à la mort de la reine, les bouchers de Smithfield voilèrent de crêpe les viandes.

En 1913, quand M. Paul Morand vint comme jeune secrétaire à l'Ambassade de France, le changement était sensible. Pour la première fois dans l'histoire, l'Angleterre était dirigée par d'autres hommes que les gentlemen. Les grandes résidences commençaient à fermer leurs portes. La comtesse de Warwick, dans son automobile rouge, faisait des campagnes socialistes. Le tango et le cubisme commençaient. Gaby Deslys était à la mode. Une garden-party officielle, chez le premier ministre, était égayée d'une exhibition de mannequins français. — Après cette année, qui porte en germe « pas mal de nos inquiétudes », le récit des premières journées d'août 1914 est, en dix pages, un chef-d'œuvre de pittoresque et de pénétration. Quelques traits encore, un joli portrait de M. Asquith, et nous tournons la page de 1918. L'auteur a très bien vu que cette fin de guerre, cette tactique à la machine, cette mort standardisée, tout cela avait un caractère américain bien plus qu'anglais. C'est en vain que ces méthodes standardisées veulent paraître françaises. « Ce qui va désormais propulser le monde, c'est New-York ou Moscou. » La remarque est profonde. Les batailles en horlogerie, depuis la fin de 1917, sont un signe frappant des temps nouveaux. Il est vrai qu'à la réflexion on s'aperçoit que dans ce machinisme même, l'initiative proprement humaine de petits groupes prend une importance croissante. L'armée semble taylorisée; mais en même temps la valeur individuelle, l'adresse, la virtuosité, se développent chez le soldat : les combattants de 1918 ont chacun une compétence particulière, un rôle défini, un emploi distinct à tenir. Seul le voltigeur reste un homme à tout faire. L'armée de 1918 est une armée de spécialistes. Il y aurait beaucoup à dire sur ces tendances contraires.

Cet exposé historique, très brillant, très habile, un peu elliptique pour un lecteur qui ne serait pas averti de l'histoire d'Angleterre, occupe à peu près le quart du livre et lui sert d'introduction. Que va faire maintenant M. Morand? Décrire la ville actuelle, évidemment. Il passe à l'après-guerre. « Maintenant, dit-il cavalièrement, un saut par-dessus quinze années

jusqu'au Londres d'aujourd'hui. » Il avait pensé d'abord à suivre dans cette description l'ordre des préférences, tel qu'il s'impose au cœur d'un Anglais, en commençant par l'Amirauté, en continuant par la Banque d'Angleterre et en poursuivant par le Zoo. C'était spirituel. Il a fini par suivre la topographie, ce qui me paraît plus raisonnable. Tout le second chapitre, jusqu'à la moitié du livre, est un compromis entre une étude des caractères généraux de la ville et une promenade véritable. Ce n'est guère qu'au troisième chapitre, vers la page 150, que nous commençons à parcourir un itinéraire suivi.

Le danger, pour peu que l'ouvrage fût complet, était qu'il prît les façons d'un guide. Aussi M. Morand a-t-il eu soin de mêler la description pittoresque, l'histoire, les souvenirs, l'anecdote, au besoin la comparaison et la réflexion, et de tirer des pierres tout ce qu'elles contiennent de pensée. On n'a pas en le lisant, le sentiment que le plan soit très systématique, ni très rigoureusement suivi. Çà et là, l'auteur ajoute une rêverie, intercale une note, visiblement après coup. Il commence à décrire le Londres de 1933 en marquant combien il diffère du Londres de 1900. Il en vient à remarquer que les Londoniens n'habitent plus leur ville. Il y a pourtant des sédentaires, — vrais citadins qui sont les pauvres. De là une peinture de l'East-End, puis une digression sur le budget de l'ouvrier, une description des asiles de nuit, un saisissant contraste entre la rue riche et la rue pauvre toute proche; cet excès de population misérable que l'émigration ne draine plus nous fait songer au *birth control*; la pérennité de la misère nous amène à songer au *Beggar's Opera*, qu'il faut bien analyser, car le continent l'entend tout de travers, puis aux *Mystères de Londres*, de Paul Féval. L'auteur lui-même a exploré ces bas-fonds, et il nous raconte une promenade avec son ami Ghika, puis des conversations avec le chef de Scotland Yard, puis des tournées avec des policiers et des journalistes. Au fond, la rue à Londres est un sujet ingrat. Nous discutons aussitôt le livre que Vallès a publié sous ce titre. Comme nous avons admis que l'Anglais ne vivait pas dans la rue, mais dans la maison, nous en venons à décrire la maison. Ici une jolie comparaison entre les deux pierres dont elle est faite, calcaire

bathonien, chair dorée et légère, ou calcaire portlandien. Ce sont, le lecteur le sait peut-être, deux étages jurassiques. Un géologue n'en eût pas mieux écrit. « Je préfère la pierre de Portland à cause de la qualité incomparable de ses blancs, comme des rehauts de gouache, de ses gris rouillés sous l'averse, ou bleutés, par les éclaircies, ou rose cuivre sous les couchers du soleil. Les vents et les acides la rongent, forment une croûte qui se boursoufle en cloques sèches et se détache comme l'écorce du platane. Cette pierre fait peau neuve; aux façades ouest, sous l'action du vent de mer, la pierre est blanche; elle reste noire aux façades protégées. »

Continuons à chercher les caractères de Londres. Les statues ont déjà été décrites par Osbert Sitwell. La foule n'a presque plus de caractère. « L'Anglais de la rue ressemble maintenant au Français moyen, au Russe, à l'Espagnol. Il n'a plus ni forme, ni couleur, il est devenu neutre comme un insecte. » Où est John Bull? Il a disparu, dit M. Morand avec la nourriture azotée. Ici, comme il arrive souvent quand on lit ce livre, on voudrait poser une question à l'auteur. On admet volontiers que le régime des sucreries et des conserves a changé l'aspect du peuple, et que l'homme est proprement ce qu'il mange. On pourrait aller plus loin et dire que nous sommes ce qu'ont mangé ceux que nous mangeons. Ce qui revient à faire de nous un morceau détaché de quelque coin de terre. Non pas le bœuf du roastbeef, mais le pré qu'a brouté le bœuf. C'est même ce qui rend si touchant le patriotisme local, doctrine légitime entre toutes et fondée en nature. Seulement, pour John Bull, il y a une difficulté. C'est que cet homme rouge, trapu et violent a vécu côte à côte avec le grand Anglais mince et flegmatique, à la figure longue et aux yeux pleins de rêve. Le modèle de Rowlandson a vécu auprès du modèle de Gainsborough. Y a-t-il donc deux Londoniens?

Parmi les traits de la ville, M. Morand cite naturellement le brouillard. Puis l'acide carbonique l'amenant à parler de l'oxygène, il décrit avec beaucoup de grâce ces parcs qui sont, comme on dit, les poumons de Londres. Il les connaît d'autant mieux que les fenêtres de l'ambassade donnent sur Hyde Park. « Pendant trois ans, j'ai vécu à Hyde Park,

J'en ai contemplé à loisir, de mes fenêtres, toutes les heures et toutes les saisons. Avant la guerre j'y ai encore vu, le dimanche matin ... des messieurs en chapeau haut de forme promener leur famille entre midi et une heure, à la parade d'après l'église, sur un fond de rhododendrons et d'azalées. » — Kensington Park, avec ses moutons, est plus rural. Saint-James's Park, conquis sur les marais, garde un petit étang plein de gibier d'eau. Le roi Charles II nomma Saint-Evremond surintendant des canards de Saint-James. Regent's Park est un vaste continent abandonné, vétuste et de grand style. En suivant les allées que traversent les petits écureuils gris, on arrivera au Zoo. M. Morand en a fait un tableau éblouissant, et, comme on dit, le moins objectif du monde. Car à travers les bêtes il nous a montré l'Anglais. Avant la guerre, chaque année, au printemps, le *Foreign Office* remettait à l'Ambassade une note en faveur des petits oiseaux de passage, que les gens du Midi fusillent. Bien entendu, les préfets français n'en tenaient aucun compte. « Or lord Grey et avec lui tous les Anglais attachaient, à la vie des petits oiseaux, la plus grande importance. Un geste de sauvegarde nous eût valu, si nous avions compris la psychologie de nos voisins, plus de popularité que toutes les visites, les toasts et les accolades de nos parlementaires. »

Des parcs nous passons aux terrains de sport et aux sports eux-mêmes. Nous revenons en ville, et nous voici dans la paisible Chelsea. Désormais, nous ne ferons plus que suivre les rues et les places une à une, chacun ayant pour ainsi dire son visage, et l'auteur s'arrêtant pour rêver et pour se souvenir. Chacune lui rappelle un jour, chacune lui est familière, de Belgravia aux maisons à péristyle jusqu'à Mayfair, qui est moins un quartier qu'une manière d'être; — depuis Bond street, cette rue de la Paix, jusqu'au dédale obscur de Soho.

Le quatrième chapitre commence par une étonnante description de la promenade du nouveau Lord-Maire dans la Cité. Puis vient le tableau de cette cité elle-même, et une promenade nocturne sur la Tamise, après quoi le livre s'achève par un cri de tendresse : « C'est à Londres que j'ai acquis une première expérience des chemins du monde... » Cette émotion d'un auteur plus sensible qu'on ne le croit souvent a gagné

tout l'ouvrage. Elle y est comme la sève dans la plante, je veux dire comme la vie. Aussi est-il ample sans longueurs, copieux et concis tout ensemble, pittoresque et poétique, merveilleusement intelligent, de cette intelligence chaude et comme substituée au modèle, miroitante et vivante, qui est le miracle de la sympathie.

***

On sait bien que les biographies, si elles sont écrites pieusement, ne nous livreront pas l'homme. Celle que M. André George vient d'écrire de Pierre Termier[1] ne fait pas exception. Cette réserve faite... — Cette réserve, dites-vous. Mais que reste-t-il? — Un très beau poème. Un homme apparaît comme un modèle, avec toutes les vertus et tous les dons, — sauf, nous dit-on, celui du dessin. — Eh quoi, pas un défaut? — Il n'y en a pas trace dans cette hagiographie. Comment en serait-il autrement? Peut-on venir faire reproche à des morts de la veille, sous couleur de les honorer? Les définir, ce serait déjà les amoindrir. Peindre, c'est manquer de respect. Sachons donc nous contenter du livre qu'on nous donne, en sachant que la psychologie en est un peu vague, et en reconnaissant que l'ouvrage est beau, vigoureusement et exactement écrit, et sur la fin très émouvant.

Ce qui en fait peut-être le mérite le plus durable et le plus vif intérêt, c'est sans doute ce que le public verra le moins, la longue lutte de l'homme avec la montagne, pour lui arracher son secret. Laissons de côté les citations édifiantes et les histoires de famille. Entre les Alpes et le savant, nous sommes les témoins d'un combat difficile, épisode vraiment viril et que M. André George a conté avec une clarté éloquente.

La première énigme à laquelle Termier s'attaque est celle que posent « ces mystérieuses créatures que sont les roches profondes et les roches éruptives ». Avec son ami Le Verrier, à partir de 1885, il étudie les granites du Massif Central, et ces roches énigmatiques entre toutes, qui ont une disposition feuilletée ou rubanée comme les roches sédimentaires et une

1. Flammarion.

texture cristallines. Qu'elles aient été un jour de simples sédiments, argiles, sables ou calcaires, on n'en peut douter. Mais comment et pourquoi ont-elles ensuite cristallisé? On l'ignore encore. Les deux amis explorent le Pilat, les monts du Forez, les plateaux granitiques entre Loire et Allier, le Vivarais, le Velay : débris d'une chaîne antique, rasée jusqu'aux racines, ressuscitée, éclatée, trouée de volcans neufs.

Près de cette vieille chaîne qui est comme une coupe naturelle dans les profondeurs de la terre, s'élève la jeune chaîne des Alpes, en voie de destruction, elle aussi, comme toute la face de ce monde, mais dont la ruine est moins avancée. A partir de 1890, ce sont les Alpes, déjà familières à son adolescence, que Termier interrogera surtout. C'est là en 1891, dans les solitudes neigeuses de la Vanoise, au-dessus du glacier du Pelvoz, qu'il observe un fait qui va être le principe de ses nouvelles études. Dans des bandes rocheuses il reconnaît, sur une base de schistes noirs, des grès plus anciens que cette base. D'où viennent ces grès insolites, anormalement superposés à des roches plus récentes? « Ils ne peuvent que venir d'ailleurs, charriés par la violence du plissement... Termier trouvait un lambeau, témoin éloquent de l'impulsion formidable qui dans les temps sans mémoire avait précipité un terrain étranger sur le terrain du pays même, couché de l'exotique sur de l'autochtone. »

Ce n'est pas ici le lieu de refaire la théorie des charriages, et de montrer comment les montagnes sont faites d'immenses nappes couchées, venues de très loin, vagues de pierre poussées horizontalement, qui déferlent, et qui s'empilent les unes sur les autres. On comprend comment, en se couchant, les terrains peuvent se superposer en ordre inverse, les plus anciens par-dessus les plus jeunes, comme dans un vêtement plié, la doublure vient en dessus. — Mais de ces nappes, de ces écailles détruites par une longue usure, il ne reste à l'ordinaire que des lambeaux, des témoins épars. Le lambeau du Pelvoz était le premier qu'on observât dans les Alpes. Comment de cet humble commencement, Termier, au milieu d'une équipe de grands géologues, ses amis et ses pairs, et quelquefois ses contradicteurs, en est venu à la grande idée synthétique de sa structure en nappes pour les Alpes occidentales,

— puis pour les Alpes orientales, démontrant ainsi l'unité de la chaîne; comment il a passé de là à l'Apennin et à la Corse, puis à l'angle de roches coincé entre l'Apennin et les Alpes, c'est ce que vous verrez dans le livre de M. George : voyage de découvertes, collaboration d'amis, spectacle sublime de la montagne tout à coup expliquée et comme ramenée à l'intelligence, épopée dont la grandeur dépasse l'échelle humaine, travail de l'esprit qui d'un indice fait jaillir le trait d'une vérité.

HENRY BIDOU

Les communications relatives à la Rédaction doivent être adressées à M. Marcel THIÉBAUT, Secrétaire général de la Revue de Paris, 114, *avenue des Champs-Élysées. — Paris (VIIIe).*

L'Administrateur-Gérant : MARCEL THIÉBAUT.

LE MARCHÉ FINANCIER

Évidemment la Bourse ne pouvait prévoir de quelle manière la Conférence de Londres allait aboutir à un échec. Cependant la mystérieuse subtilité de ses antennes lui donnait l'impression de jour en jour plus affirmée que l'on ne parviendrait pas encore à réaliser une stabilisation générale des monnaies et qu'il convenait d'envisager dans certains pays une nouvelle expérience, plus ou moins vaste d'inflation. C'est cette conviction qui, depuis le milieu du mois dernier, a ramené des capitaux, de jour en jour plus nombreux, vers le marché des valeurs.

Sous la pression de ce courant grandissant, la plupart de nos grands titres industriels ont largement relevé leurs cours. Voici, par exemple, l'action « Suez » au-delà de 20 000; *elle était, il n'y a pas longtemps aux alentours de* 14 000. *La Banque de France, à l'heure ou j'écris, avoisine* 14 000; *il y a quelques semaines, on la traitait péniblement vers* 11 000. *Il suffit de consulter la cote pour constater, à un mois de distance, sur de nombreux titres de qualité, des hausses de* 20,5 *p.* 100 *et parfois davantage. On en trouve à peu près dans tous les groupes du marché, notamment dans le compartiment de l'électricité (avec la Distribution, la Lyonnaise, l'Air Comprimé, l'Union, la Part Edison, etc.), dans celui des produits chimiques (avec Rhône-Poulenc, en particulier, qui a été l'une des grandes vedettes), dans celui, également, de la métallurgie où de multiples hausses substantielles peuvent être enregistrées. J'avais, ici, indiqué incidemment l'autre jour, l'action Schneider (le Creusot) qui regagne déjà plus de* 100 *francs ex-coupon de juin, ainsi qu'un petit titre*

« Sultzer » qui s'est déjà avancé de 170 *à près de* 200 *à la suite de l'annonce de l'augmentation de son dividende de* 7 p. 100. *Cette entreprise consacrant son activité principalement à la construction du matériel roulant, il est intéressant de noter que la Compagnie Française de Matériel de chemins de fer dont on sait la place importante qu'elle occupe dans cette industrie, vient de déclarer à la récente assemblée de ses actionnaires que depuis quelque temps elle enregistre un intéressant accroissement du volume des commandes.*

Malheureusement nos Rentes, ainsi que les titres à revenu fixe qui les suivent dans leur sillage demeurent hésitantes, sinon lourdes. Il n'est pas douteux, cependant, que l'Emprunt de 2 *milliards en Bons* 4 1/2 *actuellement émis obtienne un succès très satisfaisant.*

Quant aux Mines d'or, leur marché en a déjà rappelé de sa perturbation du mois dernier. On discute avec beaucoup plus de calme les projets fiscaux du Gouvernement Sud-Africain. La Crown Mines, la Sub Nigel, la Springs, ont été recherchées. Il est vraisemblable que la hausse n'a pas dit son dernier mot. Au surplus dans les milieux autorisés on considère que le prix de l'or qui vient de s'avancer à 123 *shillings l'once a les plus grandes chances de s'élever encore.*

A la Bourse de Londres les transactions ont été généralement plus calmes pendant la durée de la Conférence économique. Cependant les industrielles anglaises, parmi lesquelles on peut citer la Courtaulds, la British Celanèse, Symon's ont enregistré des progrès. Le groupe des Mines d'or, de son côté, s'est largement ranimé, l'attention se portant surtout vers les trusts : Rand Mines, Goldfields, Rand Selection, ainsi que sur les Mines à rendement élevé.

ANDRÉ PLY,
de la Banque de l'Union industrielle française.

Toute demande de renseignements détaillés concernant cette chronique doit être adressée directement à son rédacteur, M. André Ply, 5, rue de Vienne, Paris.